Bibliothèque Nationale du Québec

18 ÉCRITS DU CANADA FRANÇAIS

THÉATRE

Robert Elie : Le silence de la ville,/p. 12 ; La place publique/p.
Marc Lescarbot : Les Muses de la Nouvelle France/p. 267

ESSAIS

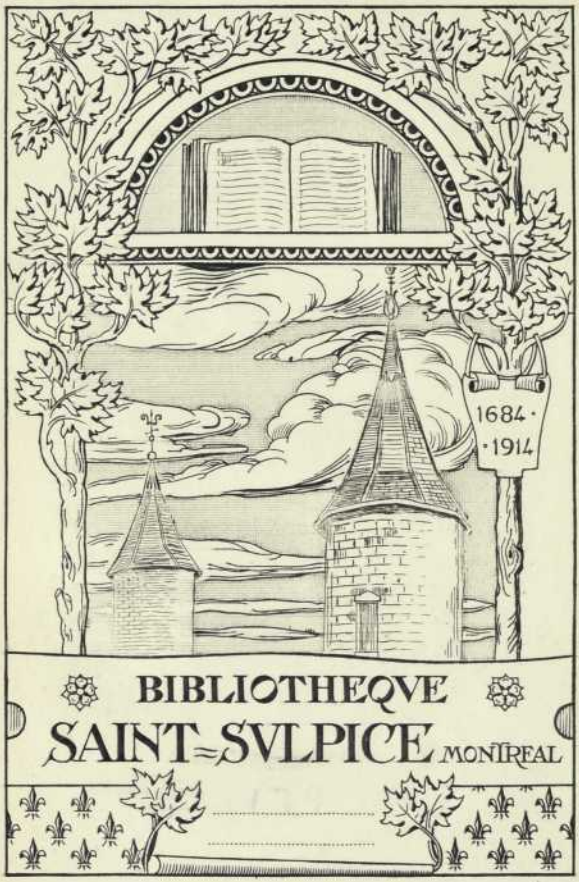
Maurice Tremblay : Société moderne, Société de masse/p. 241
Ernest Gagnon : L'art africain/p. 77

POÉSIE

Jean-Pierre Lefebvre : Le temps que dure l'avenir/p. 221
André Major : Poésie ?/p 87

NOUVELLES

Paul Chamberland : Dans un automne à nous/p. 129
Rossel Vien : Voyage sans suite/p. 147
Lise Bourget : La spirale/p. 119


1684·
·1914
BIBLIOTHEQVE
SAINT-SVLPICE MONTREAL

LIBRAIRIE DÉO

433273

ÉCRITS DU CANADA FRANÇAIS

NOTE DE GÉRANCE

LES ÉCRITS DU CANADA FRANÇAIS seront heureux de publier tout manuscrit inédit qui aura été accepté par le comité de rédaction.

Le prix de chaque volume : $3.00

L'abonnement à quatre volumes : $10.00, payable par chèque ou mandat à l'ordre des ÉCRITS DU CANADA FRANÇAIS.

Le comité de rédaction :

Robert Elie
Jean-Louis Gagnon
Gilles Marcotte
Gérard Pelletier
Marcel Dubé
Pierre Elliot Trudeau

Administrateur : Claude Hurtubise

ÉCRITS DU CANADA FRANÇAIS
1029, CÔTE DU BEAVER HALL
MONTRÉAL 1

ÉCRITS

DU

CANADA FRANÇAIS

XVIII

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

1964

MONTRÉAL

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

Tous droits réservés, Ottawa, 1964
© *Copyright by Les Ecrits du Canada français, 1964*

SOMMAIRE

ROBERT ÉLIE
Le Silence de la ville *(Théâtre)* 12
La Place publique *(Théâtre)* 27

ERNEST GAGNON
L'Art africain *(Etude)* 77

ANDRÉ MAJOR
Poésie ? 87

LISE BOURGET
La Spirale *(Nouvelle)* 119

PAUL CHAMBERLAND
Dans un automne à nous *(Nouvelle)* 129

ROSSEL VIEN
Voyage sans suite *(Nouvelle)* 147

JEAN-PIERRE LEFEBVRE
Le Temps que dure l'avenir *(Poème)* 221

MAURICE TREMBLAY
Société moderne, société de masse *(Essai)* .. 241

MARC LESCARBOT
Les Muses de la Nouvelle France *(Théâtre)* 267

ROBERT ÉLIE

LE SILENCE DE LA VILLE

LA PLACE PUBLIQUE

THÉÂTRE

ROBERT ÉLIE — Né en 1915, a publié ses premiers essais et poèmes dans la *Relève* en 1936. Il a collaboré à d'autres revues et journaux avant d'écrire *La Fin des songes,* un roman, qui lui méritait le Prix David de littérature en 1950. Directeur de l'Ecole des Beaux-Arts de Montréal de 1956 à 1961. Depuis, conseiller culturel près la Délégation du Gouvernement du Québec à Paris.

LE SILENCE DE LA VILLE

PERSONNAGES

LA FILLE, 20 ans.

LE CHEF, 35 ans.

LE PÈRE, 50 ans.

L'AMI, 50 ans.

PREMIER GARDE

DEUXIÈME GARDE

Décors très simples : draperies et quelques objets disposés, si possible, sur un plateau tournant. Sur une face, salle du palais du Chef : fenêtre à gauche, fauteuils, porte à droite. Sur l'autre face, salon de l'appartement du Père : buffet à gauche, table au centre, fauteuils, porte à droite.

Si l'on ne dispose pas d'un plateau tournant, il suffira d'un moment d'obscurité entre les deux scènes pour modifier le décor.

SCÈNE PREMIÈRE

Le Chef est devant la fenêtre. Le Premier Garde est tourné vers lui. Le Deuxième Garde se tient immobile. La Fille est à droite, tournée vers la salle.

LE CHEF

Je n'aime pas le silence de cette ville.

PREMIER GARDE

Vous êtes le maître du silence.

LE CHEF

Non, cette ville dort trop bien.

PREMIER GARDE

Elle vous craint et elle n'a jamais mieux obéi.

LE CHEF

Il se retourne et s'approche du Premier Garde.

C'est devenu une habitude et chacun fait ses courbettes en pensant à autre chose.

PREMIER GARDE

Vous n'aurez qu'un ordre à donner pour qu'ils accourent tous sur cette place.

LE CHEF

Il revient à la fenêtre et il dit avec une colère à peine contenue :

Je n'aime pas ce silence. Non, je n'aime pas cette paix.

LA FILLE, *elle éclate de rire.*

Ils s'ennuient, les pauvres, et tu t'ennuies ! La mort gagne le maître comme ses esclaves.

LE CHEF

Tais-toi . . . ils vont se réveiller, tu verras.

PREMIER GARDE, *à la fille.*

Aujourd'hui, nous en avons pendu trois.

LA FILLE, *ironique.*

Il y a deux mois, on en pendait vingt par jour.

PREMIER GARDE

Il y avait vingt mille personnes sur cette place, des ouvriers, des femmes, des fonctionnaires et même des enfants.

LA FILLE, *au chef.*

Et personne n'a crié : "Vive le Maître !" comme au temps où tu leur faisais peur. Je te le dis ils s'ennuient, tu les ennuies.

LE CHEF, *il s'approche de la Fille.*

Tais-toi.

LA FILLE

Tu as peur !

LE CHEF

Je n'ai jamais eu peur.

LA FILLE

Tu as peur de l'ennui parce que c'est la mort, un tout petit peu la mort.

LE CHEF

D'une main, il lui saisit un bras, et de l'autre, il lui serre la nuque et l'oblige à regarder vers la salle. Il ricane en disant :

Tous mes esclaves ne sont pas morts ! N'est-ce pas que tu n'es pas tout à fait insensible à ma force ?

Elle rit. Il la fait se retourner vers lui et il la frappe. Elle s'éloigne et rit encore.

LA FILLE

Je n'ai pas peur. Bien sûr que je suis vivante, un tout petit peu vivante.

LE CHEF

Je te ferai crier et tu ramperas à mes pieds.

LA FILLE

Je crierai, mais je ne demanderai pas grâce. Et quand tu auras assez frappé, tu me demanderas pardon et tu lècheras mes plaies, comme un chien.

LE CHEF

Je te tuerai, chienne.

LA FILLE, *elle rit aux éclats.*

Et il n'y aura plus que le silence de la ville, et ces deux imbéciles qui te diront que tu es le maître du néant.

LE CHEF, *aux gardes.*

Sortez ! *(Dès qu'ils sont partis, il s'approche de la Fille, lui tord les poignets, l'oblige à s'agenouiller, puis il la laisse tomber.)* Tu vois bien que tu m'obéiras.

LA FILLE, *elle se relève lentement et sourit.*

Tu as peur.

LE CHEF

Il se retourne, furieux, mais, se ressaisissant, il hausse les épaules.

Va-t'en.

LA FILLE

Tu veux que je m'enferme dans ma chambre, mais laisse-moi donc sortir de cette prison. Je n'aime pas les lâches.

LE CHEF

Il appelle les gardes qui arrivent aussitôt. Au Deuxième Garde :

Conduisez-la dans sa chambre. *(Ils sortent. Au Premier Garde :)* Il faut réveiller cette ville.

PREMIER GARDE

Nous lâchons les motards ? ?

LE CHEF

Ils ne font même plus peur aux enfants et ils font rire cette fille. Non, il faut plus de subtilité, les rejoindre jusque dans leurs rêves. Ils ont si bien appris leurs leçons qu'ils se croient innocents comme des enfants soumis. Il faut leur rappeler qu'ils ne seront jamais assez soumis pour se croire innocents.

PREMIER GARDE

Il faudrait une petite révolte bien localisée, prévue jusque dans le moindre détail ?

LE CHEF

Vous avez pendu les derniers résistants. Ils étaient même faux. *(Songeur)* Il faudrait . . . peut-être, oui, faudrait-il choisir chaque jour une seule victime, toujours parmi ceux qui n'ont jamais désobéi, à qui personne ne peut imaginer la moindre mauvaise pensée. *(Il sourit, puis, comme s'il avait trouvé :)* Où habite le père de cette fille ?

PREMIER GARDE

Dans le quartier des fonctionnaires de sixième catégorie.

LE CHEF

Un quartier tranquille ?

PREMIER GARDE

Il n'y en a pas qui nous cause moins d'ennuis.

LE CHEF

Et son père que fait-il ?

PREMIER GARDE

Il est instituteur.

LE CHEF

Allez la chercher. *(Le garde sort; le chef s'approche de la fenêtre.)* Une fille, une putain . . . C'est cela ma ville, ma ville, et je la pare comme une courtisane et je veux qu'elle prévienne le moindre de mes désirs . . . Mes désirs ? . . . Mon désir, est-ce possible ? Serait-elle muette comme ses pierres ? Ah ! non, elle se réveillera, elle m'écoutera . . .

Les deux gardes arrivent avec la Fille.

LE CHEF

A la Fille qui le regarde avec ironie.

Je vais réveiller cette ville. Chaque nuit, une seule victime, mais chaque fois le plus innocent de mes esclaves.

LA FILLE

Le plus soumis.

LE CHEF

Eh ! oui, le plus soumis.

LA FILLE

Le plus lâche.

LE CHEF

On verra bien. J'ai choisi la première victime. Dans deux heures, j'irai la chercher et je la conduirai sur la grande place illuminée. Nos soldats réveilleront tous les hommes, les femmes et les enfants pour les amener au spectacle.

LA FILLE

Et ils baîlleront ! Encore une fois la mort ! Il n'y a donc qu'elle dans ton jeu ?

LE CHEF

Il y a la force de mon désir qui joue avec la mort comme avec une bête. Et chacun s'interrogera, reconnaîtra que le plus innocent est encore coupable.

LA FILLE

Si tu les réveilles, ils auront honte. Comment se croire innocent quand on est esclave de la peur ?

LE CHEF

Tu vois bien que je suis le maître !

LA FILLE

Oui, les esclaves de ta peur.

LE CHEF

Il faudra bien que j'en finisse un jour avec toi.

LA FILLE

(Elle le regarde, puis elle détourne la tête.) Il y eut un moment de silence, un moment d'absence, le vide qui vous pénètre à n'en plus finir, comme si tout l'univers s'ouvrait lentement, et il faut attendre pour savoir ce qui vous broiera, rien ou tout. *(Elle le regarde à nouveau.)* Tu as dit non, tu as crié, et les peureux ont eu peur, et leur peur t'a fait oublier ta peur. Mais, le jour où ils ont commencé à s'ennuyer, une certaine odeur d'absence imprégna l'atmosphère, la rampe de ton guignol ne répandit plus qu'une lumière froide, et il n'y eut rien qu'un pauvre désir, un sale désir. Et plus tu cries, plus il est faux; les balles éclatent dans le vide, ta colère est dérisoire comme tout le reste.

LE CHEF, *avec aigreur.*

Un instituteur mourra cette nuit.

LA FILLE

Ce ne sera pas le premier.

LE CHEF

Ton père mourra cette nuit.

LA FILLE

Elle le regarde avec dégoût, mais sans surprise.

Tu es un lâche !

LE CHEF

Et toi, tu mourras une autre nuit, une prochaine nuit. *(Elle se sauve. Il crie :)* Gardes ! Gardes ! Arrêtez-la !

SCÈNE DEUXIÈME

Le plateau tourne et apparaît l'appartement du père qui est avec un ami. Ils sont assis.

L'AMI

Pourquoi la plaindre ? Elle est sa maîtresse, elle couche avec la mort. Une vraie . . .

LE PÈRE

C'est mon enfant ! Que lui est-il arrivé ? Elle était belle et douce, et elle a grandi sans peur, sans faiblesse, avec une gravité qui étonnait et, parfois, de grands éclats de rire qui faisaient fuir les médiocres.

L'AMI

Elle couche avec la mort.

LE PÈRE

Que s'est-il passé ? Il y eut cette scène entre nous, la première scène, et elle s'est jetée dans ses bras.

L'AMI

Le premier désir, et tout lui fut bon pour l'assouvir.

LE PÈRE

Le vertige, oui, dans ses yeux, l'effarement. Je lisais mon journal. Sans raison, je l'abaissai et je vis ses yeux qui devaient me fixer depuis un bon moment. Puis, lentement, elle a dit : "Tu me dégoûtes !" *(Il se prend la tête entre les mains, puis il se redresse.)* Le matin encore, elle m'embrassait et me souriait comme l'enfant que j'avais toujours connue.

L'AMI

Le soir, elle ne te pardonnait pas ta fidélité, ton courage d'homme.

LE PÈRE

Le soir, elle était une femme avec un coeur qui veut tout.

L'AMI

Avec un coeur avide qui ne veut rien se refuser.

LE PÈRE

Tous les coeurs ne sont-ils pas avides ? La résignation n'est bonne que pour les médiocres.

L'AMI

Mais il fallait attendre, consentir à chaque instant, en épuiser la substance. *(Il le regarde avec sévérité.)* C'est trop facile de se jeter dans le vide. Il faut plus de courage pour relier un instant à un autre, vaincre ainsi la mort qui ne pourra plus dénouer cette oeuvre de notre vie, qui ne pourra que l'achever.

LE PÈRE

Elle a dit : "Tu me dégoûtes !" Je m'abandon-

nais au cours du temps, d'instants qui ne se reliaient pas les uns aux autres, et tout à coup je la regardai, lui offrant le regard de l'absence, un instant après l'autre, sans raison, le tic-tac de la mort, une existence sans projet, sans passion.

L'AMI

Et chaque matin, tu te levais pour enseigner les petits, et tu faisais de ton mieux. Ils t'aimaient parce que c'était les aimer que de leur bien montrer à écrire et à compter.

LE PÈRE

C'était mon métier qui m'assurait la paix et la tranquillité. Ah ! non, je ne donnais rien pour rien, et il est si facile de se faire aimer des enfants quand on ne leur demande que de bien savoir leurs leçons.

L'AMI

Que pouvais-tu demander de plus ?

LE PÈRE

Surtout pas de m'aimer ! Il aurait fallu détourner leurs regards du mien, les habituer à une autre lumière, celle de leur désir.

On frappe. Les deux hommes s'interrogent du regard. Le Père va ouvrir tandis que l'Ami se lève et vient se placer près de la table qui occupe le centre de la pièce. La Fille entre.

LE PÈRE

Toi !

Elle entre sans répondre, regarde l'Ami qui ne la salue pas.

L'AMI

Que venez-vous faire ici ?

LA FILLE, *elle montre son Père.*

J'ai à lui parler.

L'AMI

Vous en avez assez de voir danser les pendus au bout de leur corde ?

LE PÈRE, *à l'Ami.*

Laissez-nous seuls, je vous en supplie.

L'Ami hausse les épaules, s'approche du Père, lui serre la main et sort. Pendant ce temps, la Fille examine attentivement les objets de la pièce.

LE PÈRE

Tu vois, rien n'a changé. *(Elle s'approche du buffet et prend dans ses mains un porte-portrait qui contient la photo d'une jeune femme.)* Ta pauvre mère.

LA FILLE

Elle se retourne vivement et rit avec aigreur :

Je l'ai tuée ou tu l'as tuée.

LE PÈRE

Ne dis pas cela.

LA FILLE, *elle sourit.*

Ça n'a aucune importance... On tue toujours quelqu'un parce qu'il faut bien en finir avec l'enfance.

LE PÈRE

Tu n'en as pas fini, oh ! non !

LA FILLE, *un ricanement*

Il me reste encore à tuer mon père. Quelle bonne fille je suis !

LE PÈRE

Pardonne-moi. J'ai compris, mais il était trop tard.

LA FILLE

Vous avez compris que votre fille n'était qu'une...

LE PÈRE

Tais-toi... Tu es mon enfant, aie pitié de mon enfant.

LA FILLE

Il n'y a plus que la mort, ou l'ennui qui est la véritable agonie.

LE PÈRE

Il y a la pitié.

LA FILLE

Elle sourit presque avec douceur et dit comme pour s'excuser.

C'est bien peu de chose.

LE PÈRE

La compassion.

LA FILLE

Chacun meurt seul.

LE PÈRE

Etre ensemble, quand même ce ne serait que d'un instant à un autre, juste l'aventure de deux brefs instants, et la mort ne peut plus rien contre cette petite victoire sur le temps.

LA FILLE, *elle regarde la photo de sa mère.*

Tu étais absent quand elle est morte, tu n'as pas compati.

LE PÈRE

Je ne savais pas aimer.

LA FILLE

Et tu as appris ?

LE PÈRE

Quand tu as voulu choisir la mort, dans toute la force du premier instant où tu es sortie de l'enfance.

LA FILLE

Quand j'en eus fini avec mon enfance !

LE PÈRE

J'ai laissé partir l'enfant et je n'ai pas reconnu la femme.

LA FILLE

Il n'y eut pas de femme. Après l'enfance, ce fut la mort, les amours avec la mort.

LE PÈRE

Maintenant, je te reconnais. Tu es cette femme qui fut mon enfant. Tu vis, tous ces objets se mettent à parler parce que tu es revenue... Il te faut encore affronter la mort.

LA FILLE

Oh ! je la connais bien. Elle m'a prise d'un coup, violée, déchirée, et c'est irréparable.

LE PÈRE

Non, elle est devant nous. Nous nous parlons sans haine, nous sommes ensemble, elle ne peut être avec nous.

LA FILLE, *radoucie.*

Elle est bien près de nous.

LE PÈRE

Je le sais.

LA FILLE, *surprise.*

Tu le sais ?

LE PÈRE

J'ai dressé un piège. Dix amis très sûrs attendent le monstre avec moi et dès qu'il viendra dans cette partie de la ville, il sera tué.

LA FILLE, *avec exaltation.*

C'est vrai ? Mais tu es sûr de ton plan ? Il est rusé, tu sais.

LE PÈRE

Notre patience le trompera.

LA FILLE

C'est vrai qu'il ne se doute de rien.

LE PÈRE

Tu vois.

LA FILLE, *après un silence.*

Il doit venir bientôt.

LE PÈRE

Il te l'a dit ?

LA FILLE

Comme toujours, avec ses hommes qui fouilleront les maisons sur son passage.

LE PÈRE

Vient-il ici ?

LA FILLE

Oui.

LF PÈRE, *avec joie.*

Il mourra !

LA FILLE

Tes amis seront déjà en prison.

LE PÈRE

Il aime choisir lui-même ses victimes et leur annoncer leur supplice.

LA FILLE

Oui il frappera à cette porte, mais deux hommes le précéderont.

LE PÈRE, *il s'approche de la table.*

Je n'aurai qu'à avancer le pied sous la table pour tout faire sauter.

Bruits de motos, freins, etc. Il la prend aux épaules :

Sauve-toi et pardonne-moi.

LA FILLE, *elle le regarde, les larmes aux yeux.*

Merci.

Bruit de pas dans l'escalier. On frappe à la porte. La Fille s'agenouille, prend la main de son père et la baise. Elle se relève et se dirige aussitôt vers la porte tandis qu'il se place devant la table. Elle ouvre. Les deux gardes se précipitent dans la pièce et dirigent leurs mitraillettes vers le Père et la Fille qui, après un bref instant, se regardent en souriant. Le Chef entre à son tour, triomphant. Il se tourne vers la Fille, puis vers le Père, qui l'ignorent. Subitement le Père avance le pied sous la table. Aussitôt, les lumières s'éteignent et le rideau s'abaisse.

Rideau

LA PLACE PUBLIQUE

PERSONNAGES

LE FOU ET LA FOLLE

Ils sont jeunes et beaux et leurs costumes ont le charme des dessins d'enfants. Lui est grand et d'une force exceptionnelle; elle, frêle et d'une grande agilité.
L'HOMME, *un petit employé, l'image même de la banalité,* LA FEMME, *grande et forte,* LA PROSTITUÉE, L'ANCIENNE STRIPTEASEUSE, LA GRANDE DAME, *très digne, l'image même du démodé,* LE PHILOSOPHE, *cinquantaine dépassée, le front bas ,quelque peu marchand de tapis,* LE COMPAGNON DU PHILOSOPHE, *jeune, grand et maigre,* LE CLOCHARD, LE PRÉSIDENT, LE BANQUIER, LE GENDARME, LE PEINTRE, *quarante ans environ, carrure athlétique et très chic,* LE MODÈLE, *mannequin de grand couturier,* LE RÉALISATEUR, *toujours surexcité, comme si l'inspiration ne l'abandonnait jamais,* LE JEUNE PREMIER, *vingt-cinq ou trente ans et tout à fait nouvelle vague,* LA STARLETTE, *vingt ans,* PREMIER HH et DEUXIÈME HH, *jeunes hommes très élégants dans leurs costumes noirs.* LE GUITARISTE, L'ASSISTANT-RÉALISATEUR, LE CAMERAMAN ET LE CHAUFFEUR.

PREMIÈRE PARTIE

Une place publique dans un quartier pauvre.
Il y a deux bancs et, peut-être, un arbre ou une fontaine. Au fond, une vieille maison dont la porte d'entrée est entre deux boutiques, fleuriste à gauche, alimentation, à droite. Au premier étage, une fenêtre est ouverte. C'est celle de l'appartement de l'Homme et de la Femme qui s'y montreront à la dernière scène.

SCÈNE PREMIÈRE

Quand le rideau se lève, la scène est plongée dans l'obscurité, puis elle s'éclaire peu à peu. Tous les personnages, ou presque, sont en scène. Ils restent immobiles jusqu'à ce que la lumière donne l'impression d'un beau jour d'été. Ils se mettent alors à marcher comme des promeneurs du dimanche. Le mouvement s'accélère. Le guitariste entre avec une chaise, s'assoit à l'avant-scène, à droite, et se met à jouer, transformant la marche en danse. Le Fou et la Folle se font remarquer par leur fantaisie. De temps à

autre, un réflecteur isole l'un des acteurs qui se livre alors à des mouvements qui caricaturent son personnage.
L'Homme et la Femme n'entrent pas dans la ronde. Ils sont à l'avant-scène, à gauche. L'Homme est assis et lit son journal. La Femme fait sa lessive et, plus tard, elle étendra son linge sur un séchoir.
La musique change tout à coup, comme si elle annonçait une proclamation. Tous s'arrêtent et se tournent vers l'Homme qui s'est levé.

L'HOMME, *important.*
Je suis l'Homme. *(Il se rassied.)*

TOUS, *éclats de rire.*
L'homme ! Mais qu'est-ce que c'est que ça ?

L'HOMME, *se relevant, il se frappe la poitrine.*
Regardez ! C'est ça un homme !

TOUS
Et ça fait quoi un homme ?

L'HOMME
Ça vit, bon sens ! *(Avec éloquence.)* Tous les jours, je me lève avec le soleil ou presque. Je lis mon journal et je me rends au bureau. J'additionne, puis je soustrais, puis j'additionne encore, et quand c'est très important, je multiplie ou je divise !

TOUS
Ça c'est un homme !

L'HOMME
Tout à coup, je suis fatigué. Il est six heures. Je me précipite sous terre. On me pousse et je pousse, et puis ça marche et ça s'arrête. On me pousse et je

pousse encore : me voici au grand air et bientôt dans le salon de ma femme. *(Il se rassied et ouvre son journal.)*

TOUS

La femme !

LA FEMME, *bourrue.*

L'homme et la femme, bras dessus, bras dessous... On penserait qu'ils sont ensemble et ils se cherchent tout le temps.

TOUS

Bizarre ! Bizarre !

LA FEMME

C'est l'amour, qu'ils disent, et ils en parlent tout le temps.

TOUS

Que c'est beau l'amour ! Lui, il lit son journal, et elle, elle fait sa lessive.

LE PHILOSOPHE

C'est l'Homme et la Femme dans leur meilleur moment.

LA FEMME

Eh ! bien, oui, c'est ça la vie.

LA PROSTITUÉE

Je ne suis pas d'accord.

TOUS

Qui es-tu ?

LA PROSTITUÉE

La grâce.

LE PHILOSOPHE, *ironique.*

Et toi, quels sont tes meilleurs moments ?

LA PROSTITUÉE

C'est quand je vais au cinéma et que Margot la Pudeur pleure.

TOUS, *inquiets.*

On l'a offensée ?

LA PROSTITUÉE

C'est après le premier baiser sur le front. Le garçon est beau et délicat, presque une fille.

L'ANCIENNE STRIPTEASEUSE

Une femme, c'est une idée. *(Cris de protestation.)*

L'ANCIENNE STRIPTEASEUSE

Vous savez, l'Homme se faisait déjà des idées quand il était seul.

TOUS

Ça n'existe donc pas ?

Le guitariste conclut sur quelques mesures moqueuses.

L'ANCIENNE STRIPTEASEUSE

C'est difficile à dire. Tenez, moi, quand j'étais petite, je me trouvais bien dans mon corps, assez bien pour ne pas y penser. Et puis, un jour, un garçon m'a regardée d'une drôle de façon et je me suis mise au miroir. J'ai pris toutes sortes de poses et j'ai mis toutes ces choses que les hommes ont inventées. Je les enlevais aussi, et le pauvre garçon ouvrait des yeux grands comme ça. Un jour, j'ai fait le jeu devant des dizaines d'hommes avec le même résultat. J'ai fini par me demander ce qu'ils pouvaient bien voir dans ce corps qui me rendait les petits services que l'on peut attendre d'une bonne bête. Je n'ai rien trouvé. Il n'y avait rien et je n'étais plus rien. Je me suis mise à bâiller en scène et l'on m'a jetée dans la rue. C'est plus sombre et les clients ne voient pas que je m'ennuie, mais je ne suis jamais là où je me trouve. C'est à se demander si on existe.

La Grande Dame s'approche et le guitariste l'annonce avec énergie.

LA GRANDE DAME

Vous me faites pitié ! Dans le grand monde on vous aurait habituée à plus de réserve. Il ne faut pas tout donner comme ça au premier venu. Se réserver, voilà le secret. Ils se mettent à nous rechercher et ils nous font toutes sortes de propositions. L'enchère commence et il faut avoir l'oeil ouvert. On ne prend que le meilleur, les bijoux surtout, et parfois une petite maison à la campagne et, à l'occasion, un mari un peu fatigué, des enfants mêmes qui continueront le jeu quand on ne pourra plus. C'est ainsi que l'on mène tout son monde.

Le guitariste indique par quelques notes qu'il s'agit d'une affirmation sans appel.

TOUS

Qu'en pense le Philosophe ?

LE PHILOSOPHE

C'est bien de vouloir ainsi conduire tout son monde, mais l'homme est toujours le plus fort. S'il donne des bijoux, c'est que son compte en banque est rassurant. Le pour-soi rejoint l'en-soi et l'homme garde sa liberté. Et dans son monde, il y a le gendarme, le soldat, le politicien, des hommes qui connaissent bien les chemins du pouvoir.

LA PROSTITUÉE

Ils ont tous défilé chez moi et aucun ne m'a fait la moindre impression.

LE PHILOSOPHE

Je sais bien qu'ils se font tous des idées : il faut bien s'amuser ! Les hommes ont inventé la femme

pour les mauvais jours, mais ils conduisent seuls la politique, les affaires, la guerre. Enfin, l'Histoire leur appartient.

LE COMPAGNON DU PHILOSOPHE

Et la métaphysique ?

TOUS

La mé-ta-phy-si-que ! Racontez-nous ça.

LA PROSTITUÉE

Il semble avoir vu ça quelque part.

TOUS

Dans ton lit peut-être ?

LA PROSTITUÉE

Pourquoi pas ?

LE PHILOSOPHE

On ne la trouverait plus que là.

LA GRANDE DAME

Avec l'amour !

Rires et la ronde reprend de plus belle. Le clochard, qui est couché sur le banc, se soulève et crie.

LE CLOCHARD

La paix ! On ne peut plus dormir ici.

TOUS

Et toi, qui es-tu ?

LE CLOCHARD, *s'asseyant.*

Le dernier riche. *(Rires.)* La société me fait vivre, je bouffe tout ce qui reste.

TOUS

C'est pas beaucoup !

LE CLOCHARD, *s'étirant, il se lève.*

Ce qui reste, mais c'est tout ! Eux, ils courent toute la journée pour attraper des sous et ils n'ont jamais que des dettes. Le percepteur n'est pas content

et la dette nationale augmente, surtout dans les pays riches. Moi, je ne vois jamais le percepteur et on ne pense pas à moi quand on fait les moyennes — vous savez ces chiffres qui disent toujours que ça va mal, mais que ça ira mieux. Et personne ne proteste : les chiffres ont parlé, le sorcier des finances n'a rien oublié et tant pis pour les fantaisies de la vie ! Moi, je n'ai pas de dettes, je ne participe pas à la dette nationale, autant dire que je n'existe pas. Mais il y a les vieux chiffons, quelques sous, un morceau de pain, les épluchures d'oignons, enfin les restes. *(Regardant son voisin.)* Il y a la dette nationale et il y a ça. Est-ce que je n'ai pas pris la meilleure part ? *(Rires moqueurs.)*

UNE VOIX

Regardez donc ses habits !

LE CLOCHARD

Je n'ai jamais froid.

UNE VOIX

Et les repas, parlons-en !

LE CLOCHARD

Je n'ai jamais faim. Un p'tit morceau par ci, un p'tit morceau par là, mais jamais de ces fringales qui annoncent l'apoplexie.

UNE VOIX

Et ton lit, quelle douceur !

LE CLOCHARD

Toujours prêt ! Un peu d'ennui, et le rêve m'attend sur ce banc ou au pied d'un mur. *(Il bâille et il s'étend sur le banc.)*

LA GRANDE DAME

Si tous en faisaient autant, où irions-nous ?

LA PROSTITUÉE

Comment vivre sans brillants ?

LE PHILOSOPHE

Et sans jolies filles qui ont froid ?

L'HOMME

De bons repas pour une belle mort !

LE PRÉSIDENT

De belles idées pour une grande politique !

LE PHILOSOPHE

Des voyages dans la lune avant que la terre ne saute.

TOUS

Vive la dette nationale !

LE CLOCHARD, *se soulevant.*

La paix ! La paix ! C'est tout ce que je demande.

LA GRANDE DAME

Il me fait pitié !

LE PRÉSIDENT

Le monde tournera bien sans lui.

LE CLOCHARD

Ah ! oui, qu'il explose tout seul !

LA GRANDE DAME

Un anarchiste !

TOUS

En prison ! En prison !

LE PRÉSIDENT

Gendarme, faites votre devoir.

LE GENDARME, *s'approchant du clochard.*

Venez, il le faut.

LE CLOCHARD

Il fait trop chaud chez vous et il faut se laver !

LE GENDARME

Quelques jours seulement, simple formalité.

LA GRANDE DAME

Il nous coûte cher, ce fainéant.

L'HOMME

Une cellule chauffée, pensez donc !

LA GRANDE DAME

Même un gendarme pour l'accompagner !

LE CLOCHARD, *se levant pour suivre le gendarme.*

Je me contenterais bien des restes.

LE PRÉSIDENT

Vous n'échappez pas à la dette nationale. La prison coûte cher, l'hôpital aussi, et la fosse commune donc, au prix où se vendent les terrains ! *(Le gendarme entraîne le clochard, que suivent le guitariste, jouant une sorte de marche funèbre, et les autres, sauf l'Homme et la Femme.)*

SCÈNE II

L'HOMME, *lisant son journal.*

Tiens, il a fait le mille en trois minutes !

LA FEMME, *elle étend son linge.*

Qui ça ?

L'HOMME

Voyons, Papamovitch !

LA FEMME

Ah !

L'HOMME

Tiens, tiens !

LA FEMME

Qu'est-ce qu'il y a encore ?

L'HOMME

Voyons, les H.H. !

LA FEMME

Ils sont forts, les H.H. Au fait, qu'est-ce que ça veut dire H.H. ?

L'HOMME

Tu ne sais donc rien ?

LA FEMME

Pas ces choses là.

L'HOMME

Mais c'est important, on ne voit que ça dans le journal.

LA FEMME

Tu sais, moi, je ne lis pas le journal, je n'ai pas le temps, et puis c'est toujours la même chose.

L'HOMME

Mais c'est ça la vie ! Les grands messieurs, les petites dames, les pauvres voitures écrasées . . .

LA FEMME

Les grands messieurs, ils sont laids, les petites dames sont maigres à faire pitié, et les voitures, on se demande pourquoi ils en achètent. Tu as déjà eu une voiture, toi ?

L'HOMME

Non.

LA FEMME

Et tu en veux une ?

L'HOMME

J'y pense pas.

LA FEMME

Pourquoi que tu t'intéresses aux voitures écrasées ?

L'HOMME

Eh ! bien, ça fait des images intéressantes. Regarde, sur quatre colonnes.

LA FEMME

Et tu trouves ça beau, ces ailes en accordéon, ces crânes fracassés ?

L'HOMME

Je ne puis pas dire que je trouve ça beau. Mais quel choc, que je me dis, et je leur vois les yeux sortis de la tête quand ça arrive ! Il y en a des choses là-dedans ! Tiens, ici, à droite, regarde le petit qui est mort. Il a bien huit ans, ou six . . .

LA FEMME

Sadique !

L'HOMME

Tu penses que j'aime ça ?

LA FEMME

Pourquoi que tu regardes ?

L'HOMME

Je vois ce que je vois.

LA FEMME

Moi aussi, je vois ce que je vois. Ta fille par exemple.

L'HOMME

Qu'est-ce qu'elle a ta fille ?

LA FEMME

Elle fait sa petit dame, comme dans ton journal. On dirait un garçon et j'aime pas ça.

L'HOMME

Tu veux dire qu'elle devient vicieuse ?

LA FEMME

Il faut croire que les hommes aiment ça. On ne

voit que des poupées dans la rue, toutes pareilles. On dirait qu'elles sortent de ton journal quand tu le jettes.

L'HOMME

Tu comprends pas.

LA FEMME

Moi, je comprends pas ?

SCÈNE III

Le Peintre et son Modèle entrent. L'Homme et la Femme les regardent.

LA FEMME

V'là, le barbouilleur !

L'HOMME

Il a une Jaguar, c'est quelqu'un !

LE PEINTRE, *au modèle.*

Il ne veut plus que des cent figures !

LE MODÈLE

Ça fait beaucoup de taches !

LE PEINTRE

Quelle fatigue ! Les bras étendus pour rejoindre les coins !

LE MODÈLE

Tu pourrais te faire aider. Ça se faisait autrefois.

LE PEINTRE

C'est fini le temps des compotiers et des scènes de bataille ! Tout est dans le coup de pinceau et personne ne jette la peinture comme moi.

LE MODÈLE

L'art, c'est vraiment pas facile !

LE PEINTRE

Au travail ! Il lui faut une toile pour demain matin.

Aussitôt, un chauffeur en livrée apporte un chevalet, des pots de peinture et une grande toile qu'il dépose presque au fond de la scène, du côté de l'Homme et de la Femme. Le Modèle s'assied sur le tabouret et prend la pose. Le Peintre la regarde, comme s'il allait faire son portrait, et il se met à jeter de la peinture sur la toile.

LA FEMME

Je me demande ce qu'elle fait sur son tabouret ?

L'HOMME

C'est l'inspiration.

LA FEMME

S'il lui donnait un petit, ce serait mieux. Elle aurait chance de devenir femme.

L'HOMME

Tu es bête !

SCÈNE IV

Entrent le Président et le Banquier, suivis de gardes armés de mitraillettes. Ils s'arrêtent à l'autre bout de la scène.

LE PRÉSIDENT

C'est ici.

LE BANQUIER

Pas riche !

LE PRÉSIDENT

Les H.H. voulaient faire sauter la cathédrale, mais j'ai négocié.

LE BANQUIER

Il doit y avoir beaucoup de monde dans ces taudis.

LE PRÉSIDENT

Ils se contenteront de deux morts, un homme et une femme. On avertira les autres. *(Montrant l'Homme et la Femme.)* Ceux-là feront l'affaire. Ils n'ont sûrement aucune importance.

LA FEMME, *montrant le Président.*

Qu'est-ce qu'il a à nous regarder comme ça ?

L'HOMME

Il n'aime peut-être pas les poupées fragiles. *(Le Président s'approche.)*

LE PRÉSIDENT

Madame, Monsieur, je suis le Président.

LA FEMME

Qu'est-ce qu'on peut faire pour vous ?

LE PRÉSIDENT

Vous habitez ici ?

LA FEMME

Oui, là, au premier étage, deuxième porte à gauche.

LE PRÉSIDENT

Merci.

LA FEMME

Vous venez peut-être pour le gaz ? J'attends depuis deux mois.

L'HOMME

Voyons, monsieur est le Président !

LA FEMME

C'est important !

LE PRÉSIDENT

Il y a plus important, chère Madame.

LA FEMME

Je voudrais bien savoir ce qu'il y a de plus important que de manger.

LE BANQUIER

Les H.H., par exemple.

LA FEMME

Faire sauter les maisons, ça vous paraît important ?

LE PRÉSIDENT

En tous cas, ça fait du bruit ! Mais, soyez sans crainte, nous allons nous occuper du gaz.

LA FEMME

Vous allez faire réparer les conduites ?

LE PRÉSIDENT

Avant demain, vous en aurez fini avec vos misères.

L'HOMME

Merci bien, monsieur le Président.

LA FEMME

Ne remercie pas trop vite, on nous dit ça depuis deux mois.

LE BANQUIER

Mais vous n'aviez pas encore vu le Président. Il peut tout.

LA FEMME

Qui vivra verra !

LE PRÉSIDENT

C'est bien ça.

L'HOMME

Vous comprenez, monsieur le Président, il faut bien vivre, et le gaz . . .

LE PRÉSIDENT

C'est ce que tout le monde dit.

LE BANQUIER

Et il y en a qui meurent ! Que voulez-vous, c'est la vie.

LA FEMME

Si vous vous mettez à parler comme dans le journal, je ne croirai plus à rien.

LE PRÉSIDENT

Le journal raconte ce qui se passe, c'est la pure vérité.

LA FEMME

Des mots, encore des mots remplis de mensonge. Je l'aurai ou je l'aurai pas le gaz ?

LE PRÉSIDENT

Vous l'aurez.

LA FEMME

Mais ce n'est pas en parlant comme ça que je l'aurai.

LE PRÉSIDENT

Vous avez raison, chère Madame. Le dossier est complet. *(Il sort avec le Banquier.)*

SCÈNE V

L'équipe de cinéma entre accompagnée du Gendarme. Réflecteurs très puissants.

LA FEMME

Ça, par exemple !

L'HOMME

On ne s'ennuie pas ici !

LE RÉALISATEUR, *au Jeune Premier.*

Ici, vous la giflez. *(Il fait trois pas et se tourne vers la Starlette.)* Ici, vous pleurez. *(Trois autres pas et il se tourne vers le Jeune Premier.)* Ici, vous l'embrassez. Compris ?

LE JEUNE PREMIER *et* LA STARLETTE

Compris.

LE RÉALISATEUR

C'est la scène la plus importante du film. Est-ce souvenir, est-ce réalité ? Personne ne sait, ni vous ni moi. Toute ma pensée s'éclaire dans cette scène. Sommes-nous au monde ? La vie n'est-elle qu'un désir, une illusion, un souvenir ?

LE JEUNE PREMIER, *répétant.*

Donc, je la gifle, elle pleure et je l'embrasse . . . *(Au réalisateur.)* J'ai déjà vu ça quelque part.

LE RÉALISATEUR, *choqué.*

Vous ne comprenez rien ! D'ailleurs, ça n'a pas d'importance. Au travail ! La police ne nous accorde que deux heures.

LA STARLETTE, *répétant.*

Il me gifle, je pleure, il m'embrasse.

SCÈNE VI

Entrent le Fou et la Folle qui tournent autour de l'équipe, touchent aux vedettes comme si c'était des mannequins. La Starlette lance un petit cri quand la Folle la touche.

LA FOLLE

Tiens, c'est vivant !

LE FOU

Tu es folle ! Ce sont des images, ou des bêtes, de bonnes bêtes peureuses. *(Montrant la caméra.)* Regarde la belle machine, elle va les manger.

LA FOLLE, *riant.*

Ça va faire criche, criche.

LE FOU

Et puis, les lumières vont s'éteindre.

LE RÉALISATEUR, *au Gendarme.*

Débarrassez-nous de ça !

LE GENDARME, *au Fou et à la Folle.*

Voyons, soyez gentils, éloignez-vous.

LE FOU, *à la Folle.*

Il est à croquer ce gendarme, tu ne trouves pas ?

LA FOLLE

Criche, criche.

LE FOU

Je le broie ?

LA FOLLE

Ce serait amusant.

LE GENDARME, *brandissant son bâton.*

Prenez garde !

Le Fou lui saisit le poignet droit et, sans effort, le renverse.

LE FOU, *à la Folle.*

Alors, je le broie ?

LE GENDARME, *gémissant.*

Lâchez-moi !

LE FOU

C'est toujours la même chose. *(Il le lâche. Le*

Gendarme se frotte le poignet, puis de sa main gauche, il cherche à dégainer son revolver.)

LA FOLLE

Alors, tu ne le broies pas ?

LE FOU, *montrant la caméra.*

J'aimerais mieux cette bête, elle a un si drôle d'air.

LA FOLLE

Vas-y !

Le Gendarme n'a toujours pas réussi à sortir son revolver. Tous prennent peur et se sauvent.

SCÈNE VII

LA FOLLE

Tu ne cours pas après ?

LE FOU

Pas si fou ! Il y a tout ici, bien assez pour mon appétit. *(Apercevant la Femme, qui a suivi cette scène tout en étendant son linge, il s'en approche et, suppliant comme un enfant :)* Donnez-moi ce morceau.

LA FEMME

Tu seras gentil ?

LE FOU

Je le promets.

LA FEMME

Et tu ne feras plus peur aux passants ?

LE FOU

Je ne fais jamais peur aux enfants.

LA FEMME

Il n'y a pas que les enfants.

Le Fou indique l'endroit où se trouvait l'équipe de cinéma.

LE FOU

Mais ce n'est plus rien ça.

LA FEMME

Mais ça pleurniche quand tu serres le bras. C'est donc quelque chose.

LE FOU

C'est pas vrai quand ça pleure, c'est irritant. Mais un enfant vous fait chavirer, oui une grande vague, toute la mer qui se gonfle, la nuit, la grande nuit, et seul, seul. Je ne vois plus mon amie. Comment répondre ? *(Il pleure.)*

LA FEMME

Voyons, voyons ! Les enfants se consolent vite et ils ont encore la larme à l'oeil qu'ils éclatent de rire.

LE FOU

C'est un cri, encore un cri, et la peur ne les lâche plus. Elle ne les lâchera jamais, à moins qu'ils ne deviennent plus que ça *(indiquant encore l'endroit où se trouvait l'équipe)* et ce n'est rien ça.

LA FEMME

Bon ! Bon ! Je te donne ton morceau et ne pense plus à tout cela . . . Il faut comprendre, et puis on ne sait jamais, ça vit peut-être encore un peu, un tout petit peu, ces messieurs-dames du journal. *(Elle lui tend un morceau de linge bleu pâle. Il s'en empare avec joie et il se met à le déchirer avec entrain.)* Pas si vite, tu n'en auras pas d'autre. *(Elle sourit avec indulgence et il continue.)*

La Folle s'approche de la Femme après avoir fait le tour de la scène.

LA FOLLE

Et moi, bonne dame ?

LA FEMME

Qu'est-ce que tu veux, toi ?

LA FOLLE

Je ne sais pas.

LA FEMME

Tu es difficile à contenter.

LA FOLLE

Il doit bien y avoir quelque chose pour me faire plaisir ? *(La Femme, émue, l'embrasse sur la joue gauche. La Folle reste un moment interdite, puis un sourire lui vient lentement aux lèvres.)*

LA FOLLE

Oh ! c'est bon, mais oui, c'est beau. Comment ça s'appelle ce cadeau ?

LA FEMME, *les larmes aux yeux.*

Un baiser.

LA FOLLE

Un baiser ? Ça sert à quoi ?

LA FEMME

Ça sert à dire qu'on s'aime et c'est tout.

La Folle penche la tête et met sa main gauche sur sa joue gauche. Elle ne l'enlèvera plus.

LA FOLLE

C'est chaud, oui, c'est bon. Je peux l'emporter ?

LA FEMME

Et le garder tout le temps que tu voudras. Et si tu le perds, je t'en donnerai un autre.

LA FOLLE

Non, non, je ne le perdrai pas. Je garde tous mes rêves, mon ami le sait puisque je le garde... Il est beau votre rêve, vous savez.

LA FEMME

Oui, il est beau.

La Folle s'approche du Fou qui n'a plus rien à déchirer et qui paraît dépité. Elle lui met la main droite sur la tête.

LA FOLLE

J'ai eu un baiser et je le garde.

LE FOU

Mon cadeau, je n'ai pu trouver ce qu'il cachait. Ce bleu me disait quelque chose, mais je n'ai pas trouvé.

LA FOLLE

Viens, je te donnerai un baiser.

LE FOU, *joyeux.*

Qu'est-ce que c'est ?

LA FOLLE

C'est merveilleux, tu verras. *(Ils sortent.)*

SCÈNE VIII

L'HOMME, *son journal sur les genoux.*

Tu perds ton temps avec des fous.

LA FEMME, *souriant.*

Je les aime bien.

L'HOMME

Ils disent des bêtises.

LA FEMME

On dit ça, mais s'il n'y avait ces petites bêtises, la vie ne serait pas gaie. *(Elle hausse les épaules. L'équipe de cinéma entre prudemment.)*

LE RÉALISATEUR

Ils sont partis !

Le Gendarme entre le dernier, le revolver à la main gauche.

LE GENDARME, *à la Femme.*

Vous avez vu le gros homme ?

LA FEMME, *agressive.*

Que lui voulez-vous ?

LE GENDARME, *important.*

Ça me regarde.

LA FEMME

Eh ! bien, cherchez-le.

LE GENDARME, *s'approchant.*

Du respect, s'il-vous-plaît !

LA FEMME

Tout ce que vous voudrez, mais à distance.

Le Gendarme hausse les épaules, puis il fait le tour de la scène à la recherche du Fou.

LE RÉALISATEUR

Vite, commençons.

LE JEUNE PREMIER, *parcourant la scène.*

Je la gifle, elle pleure, je l'embrasse.

LA STARLETTE, *parcourant la scène en sens contraire.*

Il me gifle, je pleure, il m'embrasse.

Rideau

DEUXIÈME PARTIE

Le rideau se lève, la scène s'éclaire peu à peu. Les personnages, d'abord immobiles, se mettent en mouvement, mais en silence et sans précipitation. Le guitariste est au premier plan, à droite. Il joue dès le lever du rideau, d'abord très bas et lentement, puis plus rapidement et plus fort à mesure que la lumière grandit. L'Homme et la Femme ont repris leur place au premier plan à gauche; il lit son journal et elle lave son linge. Derrière eux, le peintre et son modèle. Au centre, en retrait, les deux Philosophes et la Grande Dame. Le Clochard est couché sur le banc, à gauche. A droite, l'équipe de cinéma. A l'avant-scène encore : la Prostituée, à gauche, et l'ancienne stripteaseuse, à droite. Elles évolueront du milieu aux côtés. Le Fou et la Folle vont d'un groupe à l'autre. Subitement, les réflecteurs éclairent vivement l'équipe de cinéma et la musique cesse aussitôt.

SCÈNE PREMIÈRE

Le Jeune Premier s'avance vers la Starlette et il la gifle vigoureusement.

LA STARLETTE, *criant.*

Oh ! Vous me faites mal !

LA FEMME, *se retournant.*

Voilà que ça recommence !

Tous regardent la scène, sauf le peintre.

LE RÉALISATEUR

Stop ! *(Furieux, il s'approche de la Starlette.)* Vous ne devez pas crier, mais seulement pleurer. En silence, m'entendez-vous, et la bouche bien close.

LA STARLETTE, *pleurnichant.*

C'est ma dixième gifle !

LE RÉALISATEUR

Si vous aviez appris votre rôle, on en aurait fini depuis longtemps.

LE JEUNE PREMIER, *honteux, à la Starlette.*

Ce n'est pas ma faute.

LA STARLETTE

Oh ! Vous !

LE JEUNE PREMIER, *au Réalisateur.*

Moi non plus, je n'aime pas ça.

LE RÉALISATEUR

Et ça se dit acteurs !

LE JEUNE PREMIER

J'ai déjà eu des rôles plus intéressants.

LE RÉALISATEUR, *menaçant.*

Vous dites ?

LE JEUNE PREMIER

Bien, j'ai eu des scènes moins difficiles.

LE RÉALISATEUR

Vous ne comprenez toujours rien. On recommence ou vous payez les dommages. Dans le contrat, c'est écrit "scène avec gifles" et "gifles" est au pluriel.

LE JEUNE PREMIER, *à la Starlette.*

Il le faut, soyez courageuse !

LE RÉALISATEUR

Je vous accorde dix minutes de repos, pas une de plus.

Le Jeune Premier met son bras autour de l'épaule de la Starlette et il l'entraîne dans la coulisse, à la suite du Réalisateur et de ses assistants.

SCÈNE II

Le Guitariste commence à jouer en s'éloignant vers le fond. La Prostituée et l'ancienne Stripteaseuse se mettent à fredonner, puis à chanter en évoluant du centre aux côtés.

LA PROSTITUÉE

L'amour ! L'amour ! L'amour ! *(Très romantique.)*

TOUS

L'amour ! L'amour ! L'amour !

L'ANCIENNE STRIPTEASEUSE, *dramatico-réaliste.*

J'avais seize ans,
J'aimais ma maman.

TOUS

Elle avait seize ans,
Elle aimait sa maman.

L'ANCIENNE STRIPTEASEUSE.

Il avait vingt ans,
Un loup dévorant !

LA PROSTITUÉE

L'amour ! L'amour ! L'amour !

TOUS

L'amour ! L'amour ! L'amour !

L'ANCIENNE STRIPTEASEUSE.

Le temps d'un soupir,
A peine un souvenir.

TOUS

Le temps d'un soupir,
A peine un souvenir.

LA PROSTITUÉE

L'amour ! L'amour ! L'amour !

SCÈNE III

La Grande Dame s'approche de la Prostituée. Le Guitariste mêle son thème à celui du refrain, puis le dégage sur un rythme menaçant.

LA GRANDE DAME

Les huhulements sont finis ?

LA PROSTITUÉE, *avec étonnement.*

J'huhule, moi ?

LA GRANDE DAME

Mon pauvre oiseau, vous n'êtes pas au bout de vos misères !

LA PROSTITUÉE

Ah ! Pourquoi ?

LA GRANDE DAME

L'amour ! L'amour ! Mais on ne croit plus à ça quand on sait.

LA PROSTITUÉE

Quand on sait quoi ?

LA GRANDE DAME

De quoi la vie est faite.

LA PROSTITUÉE

Vous savez, vous ?

LA GRANDE DAME

Ma mère aussi savait, et ma grand'mère. On n'a jamais connu la misère dans la famille.

LA PROSTITUÉE

Pas d'amour, pas de misère ?

LA GRANDE DAME

Un peu d'amour et beaucoup de misère. La tête froide et on obtient tout.

LA PROSTITUÉE

Mais pas d'amour, c'est triste.

LA GRANDE DAME

Toi, tu ne seras jamais riche. Cherche-le donc ton grand amour ! Tu le trouveras peut-être au bout de tes misères ! *(Le Guitariste annonce les Philosophes.)*

LE PHILOSOPHE, *à la Grande Dame.*

Vous êtes sévère.

LA GRANDE DAME

La tête froide, c'est pour les dames.

LE PHILOSOPHE

Et pour nous, la sublimation ! *(Elle hausse les épaules et s'éloigne. Il regarde, gourmand, l'ancienne stripteaseuse.)* Je me sens un appétit de loup.

LE COMPAGNON DU PHILOSOPHE

Mais vous n'avez plus vingt ans.

LE PHILOSOPHE

Des moments de jeunesse comme la jeunesse n'en connaît pas !

LE COMPAGNON DU PHILOSOPHE

Vous vous rouleriez dans la boue comme une bête ?

LE PHILOSOPHE

Mais, comme un vrai philosophe, je saurais me laver les mains, me laver jusqu'au cerveau. Je sublimerais jusqu'à la pure abstraction !

LE COMPAGNON DU PHILOSOPHE

Le néant !

LE PHILOSOPHE

Des mots dont on fixe la lumière, des rapports dont l'équilibre n'est jamais rompu, variations infinies sur des thèmes éternels. Et cette dame sera l'occasion qui me fera passer de l'existence à l'essence. *(Il s'approche de l'ancienne stripteaseuse.)* Ma belle occasion !

L'ANCIENNE STRIPTEASEUSE.

Comment ? *(Elle le gifle.)* Le temps des soldes n'est pas encore arrivé, sûrement pas pour vous. *(Elle s'éloigne en chantant : "J'avais seize ans, j'aimais ma maman", etc.)*

SCÈNE IV

Le Fou et la Folle, qui ont suivi la scène, regardent les philosophes s'en aller, honteux. Le Clochard, qui s'est soulevé les regarde aussi.

LE FOU, *au Clochard qui sourit.*

Ils sont fous !

LE CLOCHARD, *s'asseyant.*

Mais non, c'est toi qui es fou.

LE FOU

Je ne comprends pas.

LE CLOCHARD

Moi non plus.

LA FOLLE

Toi, tu es intelligent, explique-nous.

LE CLOCHARD

J'étais intelligent, on disait même que j'étais poète.

LE FOU

Qu'est-ce que c'est que ça un poète ?

LE CLOCHARD

C'est quelqu'un qui n'arrive pas à se débarrasser de son enfance.

LE FOU

La Femme dit toujours que je suis un enfant, je suis donc un poète ?

LE CLOCHARD

Tu es un enfant, c'est autre chose. Le poète, lui, se souvient de son enfance, c'est même un remords, et il n'arrive pas plus à la rejoindre qu'à l'oublier.

LE FOU, *montrant les philosophes.*

Mais eux, est-ce que ce sont des poètes ?

LE CLOCHARD

Non, tout simplement des gens intelligents et les gens intelligents sont comme les riches qui n'ont pas de coeur. Tu sais qu'il est plus difficile à un riche d'avoir du coeur qu'à une anguille d'avaler un chameau.

LA FOLLE

C'est joli ça !

LE CLOCHARD

Ça n'est pas de moi.

LA FOLLE

De qui est-ce ?

LE CLOCHARD

Un pauvre type qu'on a tué.

LA FOLLE

Pourquoi qu'on l'a tué ?

LE CLOCHARD

Il en savait trop et il n'était pas combinard. Les gens intelligents, eux, savent s'adapter. Ils ont des idées sur tout et pour toutes les circonstances. Ils en ont même de rechange pour les jours où le vent tourne. Et ils jouent à avoir raison, du matin jusqu'au soir, avec un petit rire sec, le regard pointu, ne laissant rien passer. Ils vous prennent tout, le porte-monnaie d'abord, jusqu'au dernier sou d'espoir, mais le mouchoir aussi, et vous ne pouvez même plus brailler.

LE FOU

Des voleurs d'espoir ?

LE CLOCHARD

Des voleurs d'espoir, des voleurs de pauvres. Leur rire est un coupe-gorge et votre petite amie devient laide quand ils la regardent.

LE FOU

Ils sont forts !

LE CLOCHARD

Des maîtres, de vrais maîtres, bien trop savants pour avoir du coeur. Ils parlent tout le temps, aux jeunes surtout. Ils prouvent qu'on n'a le choix qu'entre une balle dans la tête et le vol, une petite haine bien froide et sans rémission. Si tu ne choisis pas la balle, tu te tournes vers les amis pour te faire la main, puis vers ceux qui ont encore confiance : les enfants, les jeunes filles sentimentales, peut-être les vieux que la maladie attendrit. Un vieux père, une vieille mère, ça se dépouille si facilement, et hop ! à l'hospice.

LE FOU

Hop ! à l'hospice.

LE CLOCHARD

Et les vieux se mettent à tourner en rond dans des jardins où les arbres et l'herbe sont gris. Il y a une cloche qui sonne tout le temps et, toujours, une dame qui pince les lèvres quand on ne paie pas assez, ou qui vous offre, quand on paie trop, un de ces sourires si sucrés qu'on voudrait vomir. Tu vois que l'espoir est entre bonnes mains ! Le sourire de l'enfant, le premier regard d'amour, les couteaux de l'angoisse, les sept douleurs de l'homme et de la femme qui ne savent pas *(il rit)*, tout cela ne pèse pas lourd dans le jeu des idées. A l'hospice, tout l'espoir de la vie !

LE FOU

Je ne comprends pas, non, je ne comprends pas.

LE CLOCHARD

Moi non plus ! Ça vient de si loin, comme un mauvais rêve ! C'est idiot. *(Il se couche sur le banc.)*

LA FOLLE, *au Fou qui paraît inquiet.*
Son rire était mauvais.

LE FOU

Tu comprends, toi ?

LA FOLLE

Il ne sait pas rire, il ne sait pas danser : il doit être malade.

LE FOU

Tu crois ?

LA FOLLE

Oui, laissons-le dormir. *(Elle lui prend le bras et ils vont s'asseoir sur le banc, à droite.)*

SCÈNE V

Un réflecteur éclaire le peintre et son modèle. Il lance un dernier jet de peinture, puis il dépose son pinceau et il regarde sa toile avec un grand sérieux. Les coins du haut n'ont pas été atteints.

LE MODÈLE, *sur son tabouret.*
Tu es content ?

LE PEINTRE, *agressif.*
Et pourquoi ne serai-je pas content ?

LE MODÈLE

Je ne sais pas, moi. Est-ce qu'il n'y a pas des jours où ça ne va pas ?

LE PEINTRE

Je dors comme un ange et je fais mes exercices tous les matins.

LE MODÈLE, *câline.*

Chéri, je sais bien que la main est ferme et le bras vigoureux.

LE PEINTRE

Non, personne ne jette la peinture comme moi ! Mais il y a ces coins ! Donne-moi le tabouret que j'en finisse. *(Elle descend du tabouret et le lui apporte. Il monte dessus, se redresse, respire profondément, puis, avec décision, il éclabousse les coins. Il s'arrête, regarde un moment son tableau.)* C'est vraiment étonnant ce que ça donne !

LE MODÈLE, *avec timidité.*

Ce n'est pas ce que tu prévoyais ?

LE PEINTRE, *indigné.*

Mais je ne prévois jamais rien ! Me prends-tu pour un pompier ? Ça vient de là, entends-tu, *(il se met les mains sur le ventre)* et de là *(une main sur le coeur)*. Quant à ça *(un doigt sur le front)*, ça y trouve toujours son compte. D'ailleurs, tu verras, c'est ça *(il pointe encore son front)* qui trouve le titre, la clef du mystère.

LE MODÈLE

Oh ! Je ne vais pas jusque là, moi. Jamais plus haut qu'ici. *(Elle indique son coeur.)*

LE PEINTRE, *regardant son tableau, il crie.*

Le Madrilène extasié !

LE MODÈLE

Tu as dit quelque chose ?

LE PEINTRE,

sautant de son tabouret, sans l'entendre.

Tu vois que ça *(le doigt sur le front)* n'a pas pris de temps à comprendre. Le Madrilène extasié ! Je n'aurais jamais pensé.

LE MODÈLE

Moi, non plus.

LE PEINTRE, *la regardant, furieux.*

Ah ! non, tu n'iras jamais jusque là. *(Il se frappe le front.)*

LE MODÈLE, *timidement.*

Evidemment, je ne puis te demander d'expliquer.

LE PEINTRE

Evidemment !

SCÈNE VI

L'équipe de cinéma entre en scène et se met au travail. Le Fou et la Folle quittent leur banc et se dirigent vers la Femme à qui ils demandent quelque chose en trépignant comme des enfants. Elle donne à chacun un morceau de linge, bleu pâle au Fou, comme au début, et bleu foncé à la Folle. Ils s'assoient sur le plancher et se mettent à déchirer leur morceau de linge. Après un moment, l'Homme laisse tomber son journal.

L'HOMME, *à la Femme.*

Les Chinois ne sont pas contents, tu sais.

LA FEMME, *étendant son linge, elle s'arrête.*

Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ?

L'HOMME

Mais il y a beaucoup de Chinois.

LA FEMME

Tant mieux pour eux !

L'HOMME

Et tant pis pour nous s'ils nous tombent dessus !

LA FEMME

Et pourquoi voudrais-tu qu'ils nous tombent dessus ? Pour t'offrir de belles images de carnage ?

L'HOMME

Tu t'imagines que ça me réjouit ?

LA FEMME

Tu ne m'as pas l'air malheureux avec ton journal et tes pantoufles.

L'HOMME

Ça me fait penser.

LA FEMME

Le journal ou les pantoufles ?

L'HOMME

Les deux, si tu tiens à le savoir : les pieds au repos et la tête en pleine activité.

LA FEMME

Je voudrais bien en faire autant !

L'HOMME

Ça ne t'intéresse pas.

LA FEMME

Les enfants écrasés et les Chinois qui ne sont pas contents, pour sûr que non. Et ton Papamovitch, il court toujours ?

L'HOMME

Les H.H. aussi.

LA FEMME

Ils ne sont pas encore contents ?

L'HOMME, *regardant son journal.*

"Silence inquiétant des H.H.", c'est écrit. Quand ils se taisent, c'est qu'ils nous préparent une surprise.

LA FEMME

Une autre bombe sur le paillasson d'un ministre ?

L'HOMME

Il paraît que non parce que ces petites opérations faisaient rire les gens.

LA FEMME

Et ils veulent qu'on braille ?

L'HOMME

Et qu'on suive leurs mots d'ordre.

LA FEMME

Mais qu'est-ce qu'ils veulent après tout ?

L'HOMME

Venger notre honneur. Il paraît qu'on a été offensé.

LA FEMME

Tu sais pourquoi ?

L'HOMME

C'est difficile à expliquer, mais ce ne doit pas être pour rien qu'ils s'appellent les Hommes d'Honneur ?

LA FEMME

Je n'aurais jamais pensé ! H.H. veut dire Homme d'Honneur ! Tu aurais pu me renseigner plus tôt parce que moi, vois-tu, je les prenais pour des assassins . . . Tu aurais peut-être besoin de nouvelles pantoufles ?

L'HOMME

Mais non ! Pourquoi ?

LA FEMME

Elles ne sont peut-être pas assez chaudes.

L'HOMME

Je ne me plains pas.

LA FEMME

Si les pieds étaient mieux, il y aurait plus d'activité là-haut *(elle se touche le front)* et tu pourrais peut-être m'expliquer pourquoi il me faut laver mon honneur avec tout le reste.

L'HOMME

Tu ne comprends rien !

SCÈNE VII

L'Homme reprend son journal. La Femme hausse les épaules et se tourne vers les fous qui viennent de s'arrêter ensemble. Ils regardent vers la salle, un sourire apparaît sur leur figure. Le Guitariste se remet à jouer : musique d'une grande douceur.

LE FOU ET LA FOLLE, *criant ensemble.*

J'ai trouvé ! *(Se regardant, ils reprennent ensemble.)* Tu as trouvé ?

LA FEMME

Mais qu'est-ce que vous avez trouvé ?

LE FOU ET LA FOLLE

Ce que je cherchais dans ce bleu.

LA FEMME

Bon, mais ne parlez pas ensemble. *(Au Fou.)* Toi, quel est ton trésor ?

LE FOU, *se tournant vers la Folle.*

Ce bleu, ce bleu si doux, c'est le ciel de tes yeux.

LA FOLLE

Et ce bleu profond, c'est la nuit de tes yeux.

LE FOU

Il suffira de se regarder pour être heureux.

LA FOLLE

Et, parfois de s'embrasser. *(Avec beaucoup de délicatesse, le Fou l'embrasse sur la joue.)* C'est merveilleux !

LA FEMME, *attendrie.*

Je voudrais bien être comme eux.

L'HOMME, *qui les observe.*

Est-ce que tu deviens folle ?

LA FEMME

Oh ! ne crains pas, il n'y a rien dans tes yeux.

SCÈNE VIII

La musique cesse et, aussitôt, on entend le bruit d'une gifle. La Starlette tombe dans les bras du Jeune Premier, il l'embrasse et elle glisse sur le plancher.

LE RÉALISATEUR

Formidable ! *(Il s'approche des comédiens.)* C'est la gloire, la gloire !

Le Jeune Premier met un genou à terre et il relève la tête de la Starlette.

LE JEUNE PREMIER

En attendant, il faudrait peut-être appeler un médecin ?

LE RÉALISATEUR

Quel pathétique ! Mais il m'en a fallu de la patience ! *(Il s'éponge le front.)*

LE JEUNE PREMIER

Il faudrait peut-être la ranimer ?

LE RÉALISATEUR, *à ses assistants.*

Il faut arroser ça !

LE JEUNE PREMIER

Un peu d'eau suffirait.

LE RÉALISATEUR

Du champagne, et en quantité ! *(Il sort triomphalement avec ses assistants.)*

L'Homme et la Femme, le Fou et la Folle s'approchent.

LE JEUNE PREMIER, *se penchant sur la Starlette.*

Il faut bien gagner sa vie ! Pardonnez-moi.

LA FEMME

Si ce n'est pas malheureux de se mettre dans ces états !

L'HOMME

Si tu savais ce qu'elle gagne !

LA FOLLE, *au Fou.*

C'est drôle comme elles sont toutes plus jolies quand elles dorment.

LE FOU

On dirait un enfant.

La Folle se met à genoux et elle embrasse la jeune fille sur le front.

LA STARLETTE, *reprenant connaissance.*

Quelle douceur, quelle grande douceur ! Je courais sur une plage et, tout à coup, je ne sens plus le sable chaud sous mes pieds. Je flotte dans les airs, sans effort.

LE JEUNE PREMIER, *attirant sa tête sur son épaule.*

Je vous aime.

LA FOLLE, *bondissant de joie.*

Il l'aime, il l'aime ! *(Aux amoureux.)* Il faut un baiser maintenant.

Les amoureux sourient et s'embrassent.

LE FOU

Lui aussi, il a l'air d'un enfant.

LA FOLLE

Comme ils sont beaux !

LA FEMME

Regardez-les bien, ils ne seront plus jamais aussi beaux.

LE FOU

Il faudrait les protéger.

LA FOLLE

Tu devrais broyer la machine. Ils l'ont laissée là-bas. *(Elle montre la coulisse et le Fou y court.)*

LA FEMME, *voulant l'arrêter.*

Mais non, la machine n'y est pour rien. *(On entend un grand bruit et le Fou revient, joyeux.)* Pourquoi as-tu fait cela ?

LE FOU

Oh ! Elle n'a pas crié, vous savez.

LA FOLLE

Ils n'auront plus rien à craindre et ils seront toujours beaux.

LE FOU

Ils pourront flotter dans les airs.

LA FOLLE

Une grande douceur.

LE FOU, *l'entourant de son bras.*

Une grande douceur.

Ils vont s'asseoir sur le banc, à droite. La Femme les regarde avec attendrissement, puis elle rejoint l'Homme qui entre dans la maison.

SCÈNE IX

Le gendarme revient accompagné d'un H.H. Ils vont de l'un à l'autre, visiblement pour les inviter à s'éloigner, et tous sortent en hâte, sauf le clochard qui dort toujours sur son banc. Le H.H. entre dans la maison et le gendarme se retourne vers le Fou et la Folle qui lui sourient amicalement.

LE FOU, *au Gendarme.*

Notre ami ! *(Il se lève et lui tend la main, mais l'autre recule.)*

LE GENDARME

Je viens seulement vous demander de vous éloigner.

LE FOU, *s'arrêtant, il se tourne vers la Folle.*

Tu veux, toi, t'éloigner ?

LA FOLLE

Je ne vois pas pourquoi.

LE FOU, *au Gendarme.*

Nous restons ici.

LE GENDARME

Il faudrait partir.

D'un geste vif, le Fou l'attrappe par le bras.

LE FOU

Nous dînons sur ce banc et nous vous invitons.

LE GENDARME

Laissez-moi !

LE FOU, *à la Folle.*

Il ne veut pas manger avec nous !

LE GENDARME

Ce n'est pas ce que je veux dire, mais allons dîner plus loin.

LA FOLLE

Nous n'avons pas d'autre château.

LE GENDARME

C'est trop dangereux ici.

LE FOU

Vous avez peur des gendarmes ? . . . Venez donc vous asseoir.

LE GENDARME

Non ! Non ! Tout va sauter ici.

LA FOLLE

Notre cher château ?

LE GENDARME

Oui, tout dans les airs, et nous avec si nous restons ici.

LA FOLLE, *au Fou.*

Dans les airs, tu as entendu ? Nous allons flotter dans les airs.

LE FOU

Une grande douceur ! . . . *(Au Gendarme.)* C'est vrai ce que vous dites là ?

LE GENDARME

Oui, c'est vrai.

Le Fou laisse s'échapper le Gendarme et il s'approche de la Folle, lui tendant les deux mains.

LE FOU

Nous nous tiendrons par la main.

LA FOLLE

Il n'y aura plus qu'une grande douceur ! *(Ils s'assoient sur le banc.)*

SCÈNE X

Un deuxième H.H. entre par la gauche, portant un colis sous le bras. Il reste près de la coulisse où son compagnon, qui sort de la maison, vient le rejoindre. L'Homme et la Femme apparaissent à leur fenêtre.

LE DEUXIÈME H.H., *à son compagnon.*

On a éloigné les locataires ?

LE PREMIER H.H.

Tous, sauf deux.

LE DEUXIÈME H.H.

Mari et femme ?

LE PREMIER H.H.

Tel qu'entendu. Regardez, ils sont à leur fenêtre. J'ai verrouillé leur porte de l'extérieur.

LE DEUXIÈME H.H.,
regardant l'Homme et la Femme.

C'est peu pour une si belle bombe . . . *(Montrant le Fou et la Folle.)* Et ces deux-là ?

LE PREMIER H.H.

Ce sont des fous qui ne veulent pas partir. Le Gendarme dit qu'il ne faut pas insister. Quatre, est-ce trop ?

LE DEUXIÈME H.H.

Sûrement pas ! Mais allons déposer notre colis et que tout soit fini dans cinq minutes. *(Ils entrent dans la maison.)*

LA FEMME, *de sa fenêtre, aux Fous.*

Les amis, que se passe-t-il ? On ne voit plus personne.

LA FOLLE

Ça doit être qu'ils ne veulent pas sauter avec nous.

L'HOMME

Qu'est-ce que vous dites ? Sauter !

LE FOU

Oui, tout le château dans les airs et nous avec.

LA FEMME

Qui vous a dit ça ?

LA FOLLE

Le monsieur Gendarme.

L'Homme et la Femme quittent aussitôt leur fenêtre. Le Fou et la Folle se mettent à chanter et à danser. L'Homme et la Femme reviennent.

L'HOMME

La porte ne s'ouvre pas ! Venez nous délivrer !

LE FOU

Nous ne vous laisserons pas seuls.

Les H.H. sortent de la maison, veulent s'enfuir, mais le Fou fait un bond et les saisit par le bras.

LA FEMME

D'où sortent-ils ces deux-là ?

La Folle s'approche des H.H. et les examine de près.

LA FOLLE, *au Fou.*

Tu les connais ?

LE FOU

Je ne les ai jamais vus.

LA FOLLE

Ils viennent peut-être sauter avec nous.

LES H.H.

Laissez-nous partir !

LE FOU

Vous venez sauter ?

LE PREMIER H.H.

Nous venons pour le gaz.

LE FOU, *à la Femme.*

Ils viennent pour le gaz.

LA FEMME

Ils doivent mentir.

LE PREMIER H.H.

C'est la vérité, lâchez-moi !

L'HOMME

Pourquoi nous ont-ils enfermés ?

LA FOLLE

Oh ! Les petits espiègles.

LE FOU

Attendons, nous verrons bien.

LE PREMIER H.H.

Lâchez-nous !

LE DEUXIÈME H.H.

Nous ne voulons pas sauter.

LA FEMME

Qu'est-ce qu'ils disent ?

LA FOLLE

Ils ne veulent pas sauter.

L'Homme et la Femme quittent leur fenêtre.

LE FOU

On les amène dans le château ?

LA FOLLE

Oh ! oui, on leur apprendra la douceur.

Les H.H. font de grands efforts pour se dégager, mais le Fou resserre sa prise et il les entraîne dans la maison, indifférent à leurs gémissements. La Folle les suit mais, avant de refermer la porte elle se retourne vers la salle.

LA FOLLE

Comme c'est drôle la vie ! . . . Et la mort donc, vous verrez !

Elle fait claquer la porte. Le Clochard, qui s'était appuyé sur un coude pour la regarder fait une moue et se recouche en se couvrant la tête de son bras. Aussitôt, l'explosion se produit et la lumière vacille, puis s'éteint. Et l'on entend une musique d'une grande douceur, comme précédemment, pendant que le rideau s'abaisse.

Rideau

ERNEST GAGNON

L'ART AFRICAIN

ÉTUDE

Picasso avait raison. L'artiste noir travaille comme le faisaient les vieux romans de Moissac ou de Vézelay : un homme envahi, un visionnaire polarisé par une grande idée collective. Pas trace chez lui d'une activité, d'une opération de beauté, éclat de ténèbres ou de gloire qui encadre quelque moi. Si l'objet d'Afrique répond aux exigences les plus hautes comme aux plus complexes de notre culture, c'est un surcroît. Il se meut dans un autre univers, il a d'autres fins, une autre métaphysique et son oeuvre, simple pièce de bois, échappe à nos classifications comme à nos ivresses verbales. Astre tangent, il vient d'ailleurs et file vers l'inconnu.

Nous est-il si étranger ? Il nous est étranger comme notre âme profonde nous est étrangère, comme notre raison supérieure, celle qu'on a décrite soeur du mystère, nous échappe. Je ne trouve pas l'esprit des masques à l'intérieur du cercle lumineux que ma lampe projette sur mes « papiers » d'occidental. Il est là, plutôt, dans la pénombre, sur le mur, au-dessus de moi. Il sourd de l'invisible à travers la paroi, figure radieuse des ténèbres demeurées ténèbres. Il m'habitait depuis longtemps quand je l'ai entrevu. Il avait la voix de cette partie de mon être que je n'écoute jamais, le front, le regard de ce que j'ose pas fixer. Il était en moi, plus que moi-même. Il en était l'au-delà.

Le masque africain est un sacrement. C'est-à-dire un signe sensible qui donne la grâce ? Pour le noir, le masque est le lieu d'une présence divine. La force qu'il condense, la vertu contagieuse qui l'attire, le captive et le frappe, descend directement d'un dieu unique et personnel. Tous les noirs sont monothéistes. C'est vraiment la vie de ce dieu paternel qui passe en lui. C'est là l'affirmation centrale et première. Tous ses masques sont de sa race qui descend vers lui par la longue chaîne de ses propres ancêtres d'au-delà de la mort. Ancêtre humain ou animal, même végétal, peu importe mais de sa propre famille immémoriale. De là les styles divers à travers l'Afrique. De là également les masques différents au coeur d'un même peuple.

Ainsi, puissance originelle du dieu, puissance des énergies accumulées par la longue généalogie des ancêtres devenues par l'arbre vivant chair du masque, puissance de l'animal dont la vie secrète est, pour les noirs, directement reliée à l'invisible et qui fournit, avec les traits de l'homme, le répertoire des formes où cette force se coule et se structure, puissance de cette vieille terre africaine, terre sacrée qui recouvre cette synthèse étonnante de sa patine de consécration. Puissance totale du temps, puissance totale de l'espace cosmique. Puissance. Puissance. Le masque noir est unique, irréductible qui recueille et projette l'univers des forces visibles et invisibles. Et le credo nomme Dieu, le créateur des forces visibles et invisibles. Il n'est donc ni un symbole, ni un rappel ni une représentation ainsi que toute oeuvre d'art. Il est, simplement. Il est là devant moi, tel un tison noir, comme l'univers intégral et intact qui m'a rejoint par delà

l'espace et le temps et qui maintenant me regarde et m'appelle du coeur de son silence. Présence réelle.

Les mots du sacré chrétien sont ici les moins faux. Devant ces mystères concrets que sont les masques, le langage philosophique se fait trop lointain, détaché qu'il est de la chair et le sang de l'expérience. Le vocabulaire scientifique, de son côté, n'est pas assez près. Quant aux personnes mêmes des philosophes et des savants, il arrive souvent que leur objectivité cache la subjectivité la plus avérée. Ces précautions prises, il faut affirmer qu'il faut une dose peu commune de connaissances touchant l'anthropologie si l'on veut éviter l'arbitraire et la projection subjective. Il n'est pas facile d'atteindre, intelligence, coeur et corps, au niveau de la contemplation de quelque chose qui est hors de soi. Cette chose hors de soi, il faut la connaître. Ainsi, au seul plan de l'information, il est aussi rare que nécessaire et difficile de faire une âme africaine. C'est ce que tente, depuis Frobénius jusqu'à Levy-Strauss en passant par Griaule, la science occidentale qui manifeste une honnêteté, un courage patient de déracinement qui nous ouvre un peu, après trois siècles de cartésianisme et trois générations de positivisme, ce que nous avons enfin méritée de comprendre un peu. Mais la science n'est pas la vie, et si la connaissance est préalable et nécessaire, la contemplation est essentielle.

Car tout se passe au plus profond de notre vie intérieure, au rond-point de nos puissances, au-delà de l'émotion toujours plus ou moins putain, au-dessus du raisonnement, ce sous-produit de la raison, au carrefour, dis-je, de l'univers de l'intelligence et de l'univers du sentiment. « Tout porte à croire, dit

Breton, qu'il existe un certain point de l'esprit d'où la vie et la mort, le réel et l'imaginaire, le passé et le futur, le communicable et l'incommunicable, le haut et le bas cessent d'être perçus contradictoirement ». C'est en ce lieu stellaire que nous atteint ce qu'André Lhotte a nommé « la grande méditation noire ». En ce lieu tout devient sacré, en ce lieu immanent par la sensibilité tout devient transcendant par l'intelligence comme au confluent du rêve et de la réalité, du sacré et du profane, du jour et de la nuit, du visible et de l'invisible. C'est au creux de l'âme que frappe l'objet africain qui, comme toutes les grandes oeuvres visionnaires, se fait manifestation globale de l'absolu dans le concret.

Ainsi « l'émotion esthétique » n'existe pas pour les noirs. Ce qui nous atteint si intensément c'est vraiment la vie, la force de l'ancêtre, sa vie personnelle qui passe en nous et inaugure cette métamorphose par le sacré que, nous chrétiens, nous nommons la vie de Dieu en nous.

Nous sommes les prisonniers parfois inconscients de l'art. L'art pour l'art : académisme que nous avons dépassé pour tomber peut-être dans l'art décoratif. Combien d'oeuvres actuelles, une fois tarie l'emphase des explications ou les subtilités mandarines, ne sont plus que de la décoration. L'art est faussé s'il n'est pas dépassé, c'est-à-dire intégré dans un grand ensemble mystique et métaphysique qui lui donne toute sa signification et sa portée totale. Il est lié à ce qu'il exprime, il est essentiellement expression de quelque chose. D'ailleurs, tout l'art de ce temps va, tout entier, vers cette constatation : ni émotion pure ni idée

pure mais intégration et la plus totale possible de mon mystère intérieur avec le mystère du monde.

Nous sommes les prisonniers toujours inconscients d'une grande tradition occidentale, la tradition grecque, devenue scientifique à la Renaissance, cartésienne ensuite, positiviste plus tard. Colonisateurs dans l'âme, nous occidentalisons tout, convaincus que nous sommes, en dépit de nos affirmations contraires, que l'art s'identifie au Beau de nos anciens manuels et que la nature est là pour glorifier notre moi. L'homme de la Renaissance, l'homme au centre, les valeurs humaines, j'en suis. Mais de quel homme s'agit-il ? De moi ou de l'autre ? Narcissisme d'occidental.

Humilité du noir. Devant une nature qui le dépasse, devant l'invisible qui l'appelle, fort de cette adoration de la vie incoercible, l'homme d'Afrique cherche sa place authentique. Face au transcendant il se trouve à l'opposé de l'homme de la Renaissance. Il est d'avant cette parenthèse néfaste à force de durer. L'art du haut Moyen-Age, l'art roman confessait notre faiblesse devant la vie, notre douleur humaine, notre faute au coeur d'une confiance amoureuse en la miséricorde de Dieu. C'était un art sans complaisance, sans tendresse, qui ne se voulait pas rassurant ni vaniteux, mais authentique. Intégralement.

Il est, en effet, important de préciser que la pureté des lignes, la force des rythmes et leur beauté plastique (pour aimer l'art noir, il faut à mon sens être un peu architecte) ne leur a pas été donné comme par un miracle de l'enfance que la magie a perpétué. Ils ont connu, comme nous en Occident, l'art représentatif. Les têtes du Benin en témoignent. Leur

évolution qui les a faits abstraits, c'est encore le souci de l'authentique qui les a faits fidèles à l'essentiel.

Qu'est-ce donc qui est authentiquement authentique ? Peut-on qualifier tel ce qui passe, ce qui change avec les jours, avec l'âge ? Ce que la mort emporte ? Pour le noir, seul est vrai ce qui est permanent, durable, définitif, achevé. Et alors tout le visible qui passe ne sera qu'un vocabulaire comme le voulaient Delacroix et Picasso, un répertoire de formes merveilleuses mais tendues vers l'expression de l'invisible qui seul est immortel. L'âme de l'ancêtre est seule de cet ordre qui a vécu, est morte et s'est transfigurée. Présence réelle transfigurée, pour ce faire, rien de ce qui est visible est négligé et c'est la nature entière qui est mobilisée dans le bois de l'arbre, la terre et l'eau de la patrie et le sang du sacrifice consécratoire. Les fétiches additionnels renforceront cette signification dans l'abstrait. C'est par là qu'ils sont devenus surréalistes.

Ainsi cet art qu'on dit barbare, comme on disait gothique en Italie, barbare parce qu'il ne rencontre pas nos canons occidentaux est précisément celui vers lequel on tend de toute la force et la décadence de notre civilisation.

Pourquoi ces têtes démesurées sur des corps souvent ébauchés ? C'est que la tête est le lieu de la pensée et de l'âme alors que le corps n'en est que le support mortel. Ainsi le corps n'aura droit de présence que s'il se rattache à l'arbre, à la nature qui demeure. Une statuette noire se lit donc de bas en haut : de la terre où elle se pose, elle surgit comme une plante vers la vie rythmée du diaphragme. Et de ce rythme animal et vivant vers la tête aux formes

habituellement cosmiques dans sa courbe et sa plénitude. Et dans cette tête la bouche, le nez, les yeux sont, bien qu'avides souvent de spirituel, plus souvent encore stylisés, sanctifiés, résorbés dans ce monde de sensations intérieures et mystiques dont parle sainte Thérèse.

« En survolant l'immensité des savanes et des forêts d'Afrique, écrit un voyageur, on pense irrésistiblement à l'Europe pénétré si profondément par la mer, à cette terre mâle avide de fécondation, brûlée par la tentation des océans. On pense à Ulysse et à ses éternels voyages ».

« L'Afrique ressent le poids de la terre, de la terre qui écrase, qui absorbe et l'on comprend combien les rêves d'évasion doivent être illusoires. Les hommes d'Afrique font corps avec ces grands espaces pelés, ces forêts épaisses, ce ciel implacable ».

« Afrique, immense monastère, où la vie atteint à un dépouillement qui ne laisse place à aucune illusion. Désert, savane, forêt vierge partout l'homme africain est obligé de se plier à une règle rigoureuse qui ne laisse place à aucune illusion. Partout et toujours il est en face du problème de son existence et de sa destinée ».

(anonyme)

ANDRÉ MAJOR

POÉSIE ?

ANDRÉ MAJOR — Né à Montréal en 1942. Etudes classiques non terminées à cause d'un renvoi (motivé par des raisons d'ordre philosophique). Travail dans une boulangerie. Publication de *Le Froid se meurt,* en 1961. Collaboration à *Points de Vue,* en 1961, publication de *Holocauste à deux voix,* collaboration aux pages littéraires du *Petit Journal.* En 1963, parution de nouvelles aux *Cahiers de l'AGEUM,* de poèmes dans *Le Pays* (Déom), de poèmes dans *Poésie - Poetry '64.* Automne '63, fonde avec quatre camarades la revue *Parti Pris.* Achève la rédaction d'un recueil de nouvelles *La chair de poule.* Prépare un roman *Transport en commun.*

à Marielle

... et chaque fois plus raison de saigner
à chaque battement du monde dans mes veines là où
je m'insurge et prends les armes

c'est au soir que le sang vif du coeur s'arrache
à son destin

moi je monte sur ma tête pour me détester détacher
mes pieds de leur raison je coupe mon bras et le mord
et le remets en place

je sais que le défaut est partout et le bonheur
de le vaincre à petites saignées de soi oh ma destinée
ta voix comme un orage ta voix d'éclairs rompue de
morts bien connues

et toi femme qui me vois grandir dans
la sagesse de tes épaules toi seule ivresse d'avant la
lenteur de la mort ...

UN FRUIT TOUJOURS VERT

j'ai attendu que le vent passe par mes mains
qu'il y déchire sa parole et que j'en sois
l'enfant terrible
(je suis un rebelle que rien ne délivre de la colère
et mes dents
une éternelle morsure
regardez cette lumière qui jaillit du sang
comme un cri une justice)

j'ai attendu qu'au matin le soleil en moi s'installe
rougeoyant comme douleur que chaque femme portée
par mon flanc sourie belle de son amour à la
clarté de ma joue
(j'ai pitié de l'homme de son coeur qu'il porte
comme une médaille
je ne sais pas me taire
quand mon sang me dévore
je ne sais pas me cacher
quand un éclair me traverse)

j'ai attendu que chaque homme père ou fils
m'accorde raison de l'accueillir dans la chaleur de
mon oeil que la vie me vienne adorer en servante
de dieu
(je suis un homme mécontent de sa voix
qui croque tant qu'il peut sa misère
regardez le monde
regardez chaque homme
— une blessure infinie qui porte atteinte au plus
doux matin)

j'ai bien changé
au long cours de mes chutes
mais n'ai point perdu
ce grand rêve de paradis
qu'habite l'enfant que je porte
comme un fruit toujours vert

SOLEIL AU NOEUD DE MOI-MÊME

tu me chantes aux yeux
que tes jambes succombent à l'été
fille installée dans le matin
comme l'hirondelle dans son chant

fille à moi venue
sans autre détour que le sourire
fille étendue dans la dignité de ma poitrine
une morsure d'enfant sauvage

fille flèche servante du sang
que tu rends à la naissance du cri
fille baiser prompt sur la tempe
fille oh fille porteuse d'étangs
l'été revendique sa passion
et le vent sa soif

je t'aime telle que tu montes
dans mes jambes
telle que tu gagnes plaisir
dans le pain
je t'aime chanson inédite de mon sang
cheveux beau filet pour mes poissons de doigts
je prononce l'évidence de mon amour
plus incassable qu'un bleu pur
fille soleil au noeud de moi-même

MON OEIL A TON DOIGT

tu siffles entre mes dents
et je traverse un instant
l'appétit de grasses moissons

la lumière du café d'en face
le défaut d'être absent
et la solitude de quatre bras
dans l'ardeur de nos sangs

je ne suis pas certain
de la flûte ni de la bouche
ni de l'oeil
ni de sa perversion
je souffle dans ton corps
le grand amour de bête
que tu convoites

et si ce plaisir fauve t'embellit encore
je passerai mon oeil à ton doigt

POÈME D'AMOUR MAI

tu es le mai de mon hiver le baiser sur ma plaie
je te consacre caresse et oasis et crème légère
je t'étends comme une plage sous mon corps sombre
où se meurt mon exil de soldat

baie de tes yeux cette fin du vieux monde
mon eau forte toi plus brûlante que le sable
je péris à tes cils me parlant de toi
tes seins sous mes baisers s'allument dans les roseaux

mai de mon hiver ma belle captive d'amour
le ciel en coulées monte dans tes yeux
— l'étendue de ta tendresse —
je t'aime rose tremblante sous la paume
je t'aime
tu me couvres d'un paysage plus chaud
que toutes les laurentides
je t'aime pour ce jour que tu répands sur mes cendres
je t'aime en raison des îles de sang
sceaux qui périssent inoubliables

ta chevelure rosée d'algues et d'ombre
tes paupières se couchant sous mes lèvres

je t'aime en croix sur tes racines seins et sexe
plus délirants que le vin

je t'aime en croix comme un pénitent
et tu entres dans ma peau glissant jusqu'à l'âme

c'est merveille en mes yeux de rompre midi en
une chaleur de baiser
de partager mon congé avec tes vingt ans de mousse
et de ne plus entendre que le bonheur de ta main
contre mes tempes

je t'aime malgré la ville et ses horreurs
malgré la rancoeur dans les bras de ses victimes
je t'aime blessé je t'aime
malgré le vif de ma haine tenace comme le soleil
je t'ai en moi brisée comme un beau rêve
ton visage peint rouge de ma douleur
et tous ces cris que tu étreins blanche et belle
je t'aime puisque tous mes détours me ramènent à
ta source parti je reviens toujours les mains brûlées
l'oeil fourbu

tant de gestes tant de couleurs à porter ciel enivré
tant de rêves à tenir à bout de bras à défendre contre
les pilleurs
piège de chaque désir tant de rages
à changer en pain et en métal le jour plus rouge que
le sang tant de chutes lourdeur de la haine

je t'aime et te ferai mienne comme mon désir de toi
je t'aime ouverte telle une saison un jour de mai
je lis ma misère sur la moiteur de ton front
mais ce n'est pas tout dire puisque ta main me donne
des paroles plus vives que le froid

le temps tout le temps pour toi pour
notre amour verger de ton rire
je t'encage dans ma raideur de guerrier
mes mains
plaisir de les dévouer à la musique de ton corps
t'aimer à en fendre mes cris contre ma puissance
de t'aimer

la dérision n'est pas mon mal puisque je t'aime
ni l'errance à travers la pâleur
sans ton sourire en moi je serais fou

je t'aime dans les fougères loin du lent suicide de la ville
le long hiver souillant encore les rues

vingt filles ont passé en moi
vingt coups de vent
je m'étais trompé sur l'amour
j'avais des yeux d'enfant un coeur facile à ravager

vingt filles ont passé en moi
rien ne me disait le sel des soleils morts

enfin le printemps par toi renouvelé
— mon mois de mai —

PIÈCE EN DEUX ACTES

au matin

des feuilles des feuilles
un bruit doux dans le soleil
comme la main qui porte ma voix
au velouté du feuillage
tu sors de ta blessure
nouvelle comme ce matin roux

tandis que je m'endors
comme une barque
au fil de ton sang

la veille, vers minuit

ta joie de me couper le souffle
tu danses sur mon ventre
comme une bête imprenable

cette musique ce rire de tes bras
autour de mon cou
ce souffle qu'il me manque
pour renverser ta chevelure
faire éclater ta source

tu fermes les dents sur ton plaisir
comme si c'était la dernière nuit de l'homme
je jure de survivre à mon fils
au dernier fils du dernier homme

l'oeil dans son refuge
s'apprivoise et cède
à la bonté de la chair

la ville s'éteint à mesure
que nous avançons l'un dans l'autre
n'est plus que l'écho de nos souffles
noués comme des fruits jumeaux

et de chavirer moulus perdus
dans le grand renversement
de nos muscles tels des dieux
animaux reprenant la création

en toi aussi la fièvre s'éteint
avec le dernier coup que je te porte
un sommeil lumineux te soutire la mémoire
la nuit est à nous comme ma main à ton épaule
et l'oiseau béni qui s'échappe
de son secret

au matin
ma femme m'adore et me rejette
comme on fait de la vie
me reste sur la langue
la saveur vive de sa peau
de lilas de cendre et de sel

QUEL FEUILLAGE

ce que l'on dit enlacés
saigne comme une mémoire
et nous tient effarés dans un rêve trop beau

ce que l'on dit séparés
a la perfidie d'une larme

et ta main est une comète
qui m'éclaire plus qu'elle
ne m'habite
quel feuillage entre ton oeil et le mien !

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

LA VILLE TIENT CAPTIF

je vais comme je peux
dans mes labours dévastés
je vais suivant mes poings
et leur point de repère

je traîne à mes reins une fille
elle s'apprête à m'aimer
dès que ma nuque s'abandonne

mes labours ces rues crépitantes
et dévastées piétinées par la fatigue
un îlot parfois les chamarre et les baigne
un îlot carré Viger
petit jardin des pauvres
un îlot où tu m'attends pour pleurer
comme si j'étais un arc-en-ciel

nous marcherons tout à l'heure
je t'aurai derrière moi
je fendrai mon peuple pour mieux le crier
triste caravane des samedis soirs

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

s'il n'y avait pas ce village chinois
au coeur de la ville
nous irions vers le fleuve
ultime parallèle où chacun se refait
un air de bien aller
village chinois rue Clark
nous n'irons pas manger dans ces cafés
de lumières et d'odeurs étrangères
nous sommes pauvres ma triste aimée
et je me tiens sans amour dans mon corps ce soir

je t'aimerai de ne pas me supplier
la prière à mes oreilles est torture
que seul bonheur éteint

regarde le ciel
regarde le plafond du pays
par delà les façades
par delà les regards qui te brûlent ou te glacent
mais la ville tient captif le plus malin de
ses barbares
nous marcherons au coeur de sa détente
il sera minuit sera dimanche

vois ces visages
ils sont battus par la semaine
vois ces épaules
tant de charges les ont voûtées
pour qu'augmente le plaisir des seigneurs

les enfants sont sales
mordent leurs jointures pour ne pas pleurer
ils ne sourient jamais aux grimaces
faubourg de l'infortune
le charbon dans l'âme

ce désespoir nous cerne dans sa suie
et nous laisse seuls
nous voilà dans le destin des masures

un peuple en lui-même se déteste et s'abîme
on ne fera rien pour le transfigurer
si je me tais
toi tu le sais qui m'accompagnes
fille fiévreuse que guette l'effroi

ton baiser est un éclair
qui retombe dans son frisson
et le vent se le gagne
le silence est tel que nous croyons
vivre dans nos pas

sommes-nous des bêtes
pour paître dans cette ville
le désir te brûle le sang
toi qui as délaissé le scapulaire pour le poème
et tout ne rime qu'au sanglot
oh fille mes bras me suivent indifférents
il faudrait recommencer l'espoir
dans une chambre nouvelle
redresser sa voix et la durcir
qu'elle culmine jusqu'au cri !

étirer la flamme
qu'elle dure !
ce peuple s'affole
dans les battements de notre sang
il nous faudrait un dévouement d'abeille

ET LA MARQUAIT AU FER NATAL

nous avions quinze ans
horreur de vivre enfermés
dans la malchance de nos rues
nous aimions les belles paroles
et celles qui volent au delà des bouches
et celles qu'on trouve dans le gazon

(pour pleurer chacun se cachait dans ses ongles
et dans la mine de nos os la bête s'affolait
culbutée par la famine)

les filles fuyaient nos mains méchantes
et nous regardions la neige fondre
dans la suie et la puanteur

(l'habitat devint sel de mer
la mort hantait nos poignets et nos gorges
un vif durcissement de l'oeil changeait le paysage
et le saignait)

c'était le temps d'apprendre
on nous recommandait d'être petits ambitieux et bêtes
la prière aux lèvres
et le coeur dans le vide
voilà de jolis valets

(la mine de nos os torride comme un cri
brûlait toute chair et la marquait au fer natal)

pas le moindre baiser
rien
et loin de nous les verdures s'allumaient
des enfants riaient dans leur blancheur
nous ravalions notre saleté
jurant de détester le monde
peu s'en fallait que nous n'égorgions
ceux qui nous avaient livrés à la misère

(dans la mine de nos os
une âme se coulait dure et froide)

le monde était ce mensonge
qui nous promettait au malheur
rien à espérer
et ne nous parlez pas de charité

nous avons le droit de chanter nos vingt ans
nous qui sommes nés d'un tumulte de bombes
nous qui avons rompu l'hiver
dans le fracas de l'incendie
nous qui avons pétri nos yeux
dans le silence des pierres

nous avons le droit de crier
nous qui avons fracassé notre rire
dans la solitude des ruelles
nous qui avons noyé l'enfant
accroché à notre gorge

NOS MOTS

nos mots une nuit de terre sèche
l'arc tendu dans la gorge
nous chantons la bête et la brûlons
(l'oiseau se pleure un moment
puis reprend soleil en son bec)

le muscle du fleuve
c'est déjà le sang
qui s'installe dans nos veines
brûlant comme l'hiver
et le cri qui l'assaille

AH SI JE TUAIS L'ENFANT

je suis un homme
qui survit dans le rire d'un enfant
un homme que sa honte a retroussé
très loin en lui-même
seul contre ses amours

ah si je tuais l'enfant qui s'agite
dans mes jambes mes yeux
et dans ta bouche
si je pourfendais cette âme

je suis remonté dans ce moi exubérant
croyant démêler l'os de sa blessure

COMME LE SEUL DESTIN

misère tellement tienne
tes dents la tiennent
du petit matin au bout de la nuit
comme le seul destin
ô fille pleureuse
quand l'amour reprendra
quand ?
sa saison t'ouvrant la poitrine
ce jour brûle dans tes prunelles
un encens de fin du monde

QUELLE LOI

ton oeil est rouge
un épi fauché
que le matin dore en son silence

agenouille-toi dans la rudesse
de ta colère
pour pleurer comme un condamné à vivre

(ta naissance est pauvre
elle bégaie — une enfant de rien)

ton oeil est rouge
soleil et lune le torturent
et le paysage l'allume
pour le malheur de ton âme

(charge-toi de ta solitude
elle t'ira comme une grimace
et personne ne s'inquiétera de ta voix
puisque tu t'enfermeras dans le privilège
de n'être rien)

ton oeil est rouge
il n'a raison que dans le sang
qu'il s'allume ou se taise

tel un trou sombre dans la vie de ton peuple
tu mords la pierre qui t'étouffe
le carcan de tes espoirs

car l'amour est à ceux
qui ont le temps de vivre

(quelle loi te lierait au silence
si pour vivre il faut crier
saigner comme l'érable
comme la femme la plus ardente)

EN ATTENDANT LA SAISON

quand la ville croulerait sous
ses ombres
quand le froid durcirait les nervures
du coeur
l'homme chaque homme tremblerait dans
l'écume de sa blessure la plus chaude

ainsi de sa vie il ne garde que
l'héritage étroit d'un secret qui le
pousse dans la brousse de ses pas et
l'en retire

et ses os s'affinent
au creuset de ses chutes et rechutes

vous me direz qui n'a pas saigné
avec dans la nuque cette glace qui
le courbe à jamais vers la terre
et le fils de l'homme sera sauvé

en attendant la Saison
l'on verra passer perclus et pourchassés
une éternité d'hommes qu'aucun
mirage ne distraira de leur brûlure

POÈME-OISEAU

voyez l'oiseau qui s'échappe de mes dents
et qu'une blessure à mes lèvres rappelle

ce vol brûlait déjà
mes paupières
avant que l'oiseau
ne naquît de ma gorge

(et si je saigne
c'est d'avoir perdu le pain
que savourait ma jeunesse)

le poème-oiseau
l'arrache-coeur
me voilà privé du cri quotidien
et ma déchirure soleil condamné
s'ouvre encore dans la polaire clarté
de m'être livré vif à ma solitude

voyez l'espace noir qui luit entre mes dents
et qu'une cicatrice à mes lèvres rappelle

APRÈS LE LOUP

mains feuillues
mains richesse du coeur
que la femme partage
dans la grande déroute de son île
où je fais la tempête
tel un oiseau de proie

et la neige qui nous rapproche
jambe à jambe
et le froid qui nous recueille
l'un dans l'autre
comme l'herbe dans la rosée
le feu dans la bûche

tel je suis
ô monde adoré de tes bras
de ton ventre
tel je suis
brûlant dans la fortune
d'une belle nuit
le chagrin d'être homme
passe moulu dans l'ardeur
de mon souffle
immense appétit que gonfle
une seule de tes caresses

ton île est mon repaire
quelle joie d'y revenir
après le loup
quand minuit hurle dans
mes veines

tu sais que rien n'est plus vrai
que le plaisir
que l'oiseau tremblant
dans le paysage renfrogné de ton île

ainsi par notre propre magie
nous échappons à l'hiver
sa terrible solitude
et nous habitons cette nuit
une coque d'été fauve

je repose dans ta cuisse
et ton tendre poignet bat comme un coeur
sur ma gorge

MA GOMME DE VIE

le jour où je serai au bout de moi-même
veuf de tous mes rêves
ayant vidé mes pores de leur soif
j'irai mains derrière le dos
cracher ma gomme de vie
et content baiser l'Eternité

POÉSIE ?

un dernier crachat chanté
sur la pauvre musique des mots

adieu beaux tournesols
la rue me reprend
il fait lune
et je vais rêver sous un banc
le temps d'une cigarette
l'espace d'une frayeur

bière et solitude
et le monde qui s'endort
dans mes poignets douloureux

t'aimerai-je assez femme
pour ne jamais fermer mon coeur
aux saisons du sang

on va vient
laid comme une blessure
on dit le temps passe
et c'est la vie qui a passé
poésie ?

J'EN ARRACHE PAS
(ou le retour à la rue)

1.
j'ai fromage aux dents
et amour au ventre
et pourtant je gratte
mon âme qui sent le renfermé
depuis que j'ai pris asile
en tristesse

2.
mes frères de couleur de lys
m'ont mangé la laine sur le dos
on dirait que je pisse
quand j'ouvre l'oeil
ma poésie a mal au coeur
et sa langue lui fait mal

3.
qu'on soulève un peu ma peau
une lave rapide et reptile
coulera comme une sueur d'esclave

4.
vous direz ce que vous voudrez
mes frères en christ et en papier mâché
quand vous parlez
c'est une toux un morviat
et Bromo-Quinine n'y peut rien

5.
vous parlez pour ne rien faire
tandis que la boue monte
dans vos veines
et l'hiver de votre vie

6.
jean narrache faisait pleurer
le p'tit jésus aux éditions de l'homme
et l'homme de la rue
courait faire ses pâques
moi qui suis seul au monde
comme au ciel
je me fais pleurer pour saler
mon fromage barrel doux
et l'envie me prend d'écraser
mon minou mon absente moitié
qui ne revient que samedi prochain
à la même heure

7.
ma ville est traduite
et comme dit Brochu
elle anglosaxonne
à en tordre les gosses des flos
qui sèchent à Bordeaux et ailleurs

8.
le printemps salit la belle âme blanche
de l'hiver froid comme le calice et
la main de monsieur le curé
et avec le printemps
les ruelles se mettent à puer
sans bon sens

9.
je mords dans mon fromage
et du soleil grouille dans mon ventre
il me manque une bonne pluie de vin rouge
pour giguer comme Miron sur la place publique
il me manque la cuisse de minou
pour fermer l'oeil
et calmer mes bas appétits

10.
voilà que le ciel est gêné
de mes cochonneries
il rougit comme un poète de St-Lin
et se couche derrière la croix du Mont-Royal
et puis demain il fera
comme si rien ne s'était passé
ou bien il pleurera sur moi
sur tout le monde
parce qu'un voyou aura étripé un crapaud
il sera sept heures à la montre Bulova
c'est l'heure du rosaire

LISE BOURGET

LA SPIRALE

NOUVELLE

LISE BOURGET — Née à Montréal en 1939, montréalaise de coeur, de corps et d'esprit. Institutrice; aime des enfants, leurs yeux, leurs bruits. Rien à signaler. Pas encore voyager, sauf la Gaspésie. Etude post-scolaire. Ecrit depuis cinq ans. Sérieusement depuis . . .

J'arrête de travailler, j'ai un grand tiraillement en-dedans — plus loin, au fond de l'âme, au-dedans de l'être — là au fond, mais est-ce bien à moi que cela arrive, cela se passe-t-il vraiment en moi ou en un endroit seulement ? En moi toute, ou en une partie de moi ? On dirait un vertige, un creux qui se précipite, un trou qui fond à mesure que je le regarde, une spirale qui tourne aussi loin que mes yeux portent, oui, une spirale qui n'en finit plus de se creuser. C'est un vide, un espace en moi, un espace vide. Est-ce que cela peut faire souffrir un espace où il n'y a rien ? Un rien peut-il être douloureux ? Rien, cela fait-il du mal ? Ai-je seulement mal ou BIEN ?

Je reprends mon livre, je me recale dans mon fauteuil, une ligne, deux lignes, puis les mots se mettent à sauter, ils descendent dans la spirale, ensuite c'est tout le livre qui fait le saut. Dans le grand vertige, toutes les feuilles volent, la couverture se détache, les mots se décomposent, les lettres me sautent au visage... non... même le bois de mon pupitre n'est plus solide, il est pourtant frais, frais... frais sur ma peau, comme sa bouche, la triple rondeur de sa bouche, la grande luminosité de sa bouche, sa bouche sur l'oreiller chaud, sa bouche dans la grande chambre sombre, sa bouche partout, partout jusques aux vitres mouillées, mouillées par la pluie lente et presque tendre d'un pauvre petit dimanche matin, un

tout petit dimanche tout mouillé, mouillé pour l'éternité, semble-t-il, puis il pleut sur mon pupitre, cette pluie-là est salée, et elle inonde la vitre, cette petite pluie endimanchée exprès pour notre ennui. Notre ennui, son ennui, s'ennuie-t-il, pourquoi s'ennuie-t-il, qu'est-ce que je lui ai fait, que fait-il, pourquoi fait-il cela, pourquoi... pourquoi ne m'aime-t-il pas, que lui ai-je fait à part l'aimer ? Qu'est-ce que je fais, moi, à part aimer ? Qu'est-ce que je fais, moi, à part l'aimer, lui ? Maintenant mon pupitre est mouillé comme les heures innombrables, les heures toutes mouillées de ces petits dimanches chauds et humides, ces dimanches éternels qui ne finissaient pas de faire fondre ma chair, à minuscules gouttes, contre les vitres à travers lesquelles on ne distinguait presque plus rien sauf l'ennui, le temps ennuyeux, l'ennui de son grand corps blond, de sa grande personne, huître qui ne s'ouvrait même pas — ou si peu — pour me regarder. Moi, j'étais éponge, je buvais, j'absorbais sa chaleur, je digérais sa couleur, la couleur incertaine de ses cheveux, incertain, tout est incertain comme lui, sa couleur, son odeur. J'étais éponge blanche, et cette pluie et cette tendresse et tout cet ennui me pénétraient, m'écoulaient vie, j'écoutais vivre, tout autour de moi, la pluie, l'ennui, et lui, lui, sa grande présence blonde, tendre, douce, presque toujours douce oui quand j'écoutais bien, de très près, très près de lui c'étaient de grandes plages douces, blondes, sablonneuses comme lui. Mais aussi parfois je muais en éponge noire, épineuse et violente, mauvaise, et alors je lui piétinais toute sa tendresse, sa langueur et ses longues plages douces et jaunes et je remettais aussi tout notre ennui de dimanches pluvieux et gris, et

alors, alors, mon dieu ... il me regardait ... et je savais que j'avais été une mauvaise éponge noire, je savais cela dans ses yeux et je m'en voulais d'être une méchante éponge hérissée, mais en ces temps-là je ne pouvais être autre, autre que mauvaise, méchante, noire; que je maudissais ma propre mutation, qu'elle était longue, et dure. Maintenant le pupitre est lourd comme ses yeux, son regard de bronze, du bronze chaud et doré qui coule sur moi, m'envahit, m'étreint, me transforme, me fait pierre. Maintenant je suis pierre, à jamais fixée, muette pour toujours, là, simplement et pour tout le temps à venir. Oui, en ce temps-là, j'étais vraiment mauvaise, mauvaise pierre, mauvaise éponge. Un bureau, un bureau de travail, moi, est-ce que je travaille ? Est-ce que je vis ? Est-ce que je vis avec ma tête, avec mon ventre ? Une femme, cela vit avec quoi ? Cela vit comment ? Cela vit-il, seulement ? Les hommes, eux, est-ce qu'ils vivent ou s'ils aboient ? Les femmes, elles, est-ce qu'elles vivent, ou si elles gémissent ou si elles se taisent ? J'ai parfois l'impression que nous vivons tous ensemble, serrés, sur le cercle supérieur d'une grande spirale, un cercle immense qui fait évidemment le tour de la terre, mais la terre, moi, je ne la vois pas PLEINE mais creusée en son centre, creusée très loin, très profond et ce sont nos yeux qui la creusent ... comme ces prisonniers dont on dit que les bourreaux leur faisaient creuser leurs propres fosses, mes yeux à moi, ce sont les tiens; c'est le glaive dur et froid qui perce ma peau trop tendre, ma peau d'éponge prise en faute, consciente de sa faute; il atteint le ventre, le centre de mon corps — comment les femmes vivent-elles ? — et c'est lui, le glaive, ton regard,

qui provoque ce grand tiraillement au-dedans. Au début cela était une douleur, la peine des regards qui ne se disent pas la même chose, la grande tiédeur des yeux qui ne se comprennent plus, puis ce fut, c'est l'absence de tout regard, c'est le tiraillement du vide creusé par l'absence de tes yeux. Remué par tes yeux aussi. La place de tes yeux, leur domaine que tu n'habites plus, la place vide. Maintenant, je ne sais plus si c'est un mal ou un bien, si cela m'est mal ou bien. Avant, au temps de la présence de tes yeux, la douleur que me causaient tes yeux me devenait bien, parce que présence, tiédeur mais non froid, mais aujourd'hui je suis fixée dans le froid de l'absence, pierre fixée là, simplement. Alors mes yeux qui cherchent les tiens creusent leur propre spirale à la recherche des regards perdus, cherchent, fouillent dans le froid, creusent la glace. Vide, déserte ? Comment la place, cette place qu'est tout moi, — une femme, cela vit où ? — comment tout cela peut-il être vide ? Là, il y a bien un pupitre, des dictionnaires, des livres, des livres, mon dieu, à quoi tant de livres peuvent-ils servir à une toute petite femme qui se rappelle les dimanches où il tombait une pluie si fine, si douce, si diluante, et où, sur un oreiller couleur de plein jour dormait un homme à peine couleur de brunante, avec une tête de chêne sortant du premier jour de la création. C'étaient des aubes d'éternité et j'étais un morceau de la nuit collé à ce soleil dormeur. Nonchalant, l'astre se déployait, bougeait à peine, juste ce qu'il faut pour gêner la nuit d'être encore là, toujours là, à guetter son arrivée. Et, surprise par son réveil, dans ma faute contemplative, je me perdais derrière les nuages inco-

lores, encore incertains de ce matin blême, de ce soleil bizarre, de ce petit soleil blafard fait tout exprès pour nos menus dimanches. La chambre est immensément petite, le bleu des rideaux se mêle doucement, aussi doucement que la tiédeur de cette chambre m'enveloppe et me pousse dans la chaleur de son haleine, dans son souffle, sous son emprise endormie, le bleu et le gris de ces matins trop matins, trop matinals, la pluie battait mollement les vitres, les grandes vitres de notre chambre tiède, molle comme sa respiration, sa poitrine qui se soulevait à peine, faisait-il un si petit ou un si grand effort pour vivre, vivre à côté de moi qui vivais trop, est-ce moi qui l'empêchais de vivre ou, devant ces jours paresseux et ces matins blêmes, sentait-il lui aussi la vie nous quitter à pas feutrés et s'écouler partout autour de nous, dans l'herbe, dans le sable, sur la plage, dans la terre, sentait-il lui aussi, le tiède et humide malaise de cette maussade petite nature pleureuse monter en lui et affadir la source même, son corps, ses reins, mon corps, nos membres étaient-ils eux aussi mouillés et ramollis par cette vilaine et ennuyeuse pluie, pâles petits dimanches, humides et tièdes, glissant sur nos vitres si humblement, mais tant et tant que cela à la fin nous lassait même de faire l'effort de nous aimer. Et le creux se creuse, et le vide se fait, et le vertige me possède . . . maintenant tout le pupitre est englouti dans la spirale, il descend, il descend trop vite, tout vole, les fleurs sèches s'émiettent, les statues se cassent en millions de morceaux, toutes les feuilles des livres se défont, volent, courent, papillonnent, voltigent, sautent, et ma tête appuyée contre le pupitre vole aussi, descend très, très, très vite, trop vite, je

fonds en descendant, je m'écroule comme une statuette, me confonds avec feuilles, papiers, lettres, morceaux de poudre de marbre, je suis mêlée à tout, je suis à la fois le vide et les objets, tout se réunit à moi et me laisse ensuite plus nue qu'avant, je suis le vertige qui se creuse, les objets qui descendent, je suis dans le trou, dans le creux, amalgamée à tout et à rien, je m'enroule dans la spirale avec tout ce fouillis mais je suis seule au milieu, c'est encore le rien qui me possède, me dévore, me retient, seule et nue. Et comment, comment donc cela vit-il une femme ? Au milieu du désert, en pleine rue, ou cela est-il indifférent ? Une femme, cela vit sur une île, mon île a un nom; chaque île de femme a un nom... lentement le calme se fait, je remonte du pêle-mêle, j'émerge des objets, le vide prend forme, je flotte de nouveau dans la chambre au milieu de mon île, mon île désertée, mais pour une femme qui reste en vie, même une île désertée n'est pas déserte, jamais, un arbre s'y dresse toujours, unique, magnifique dans sa solitude même. Et je suis dans la chambre et je puis encore marcher, faire du thé, fumer une cigarette, mon dieu, mon dieu, je peux donc encore vivre, vivre un peu, vivre encore un peu, c'est le vide circonscrit qui me fait vivre, respirer; une forme, une toute petite forme de rien du tout autour de l'île, la forme d'une femme, une femme autour de l'île et l'attente, la longue attente, bienfaisante et nécessaire, celle de cet arbre qui sera toujours, de toute façon, unique, l'arbre qui s'animera de nouveau, car la vie est éternelle. Et les femmes le savent. Une femme, cela vit de quoi ? Une femme, cela vit sur la terre, la terre ferme, les deux pieds sur l'île, le regard dans l'arbre et les mains

libres... La terre est toute trempée de cette seule petite pluie du dimanche, — on dirait que mes dimanches à moi sont consacrés à la pluie — minime petite pluie, dimanche détrempé, verdure grise salie de toute la semaine, la semaine d'attente lumineuse, cette semaine qui s'étendait partout sur le gazon vert, trop vert, pourquoi vert en pleine semaine et gris le dimanche, tout mouillé le seul jour de ma semaine ? Pourquoi me salit-on le jour créateur de ma semaine ? Toute cette pluie d'autant immense qu'elle est fine, toute fine sur tout ce dimanche, ce dimanche immense qui n'en finit pas, plus, plus jamais de dégoutter, de s'égoutter sur moi, sur moi et lui; et dans la maison où je suis le seul être matinal, trop matinal — pourquoi le sommeil me quitte-t-il, endormis nous étions ensemble et silencieux dans le même lit, nos respirations s'accordaient et son bras, son bras blond comme la mer au matin et lourd comme une vague, son bras posé sur mon ventre blanc, ondulé comme la plage, son grand corps comme une mer douce dormait près de moi, moi j'étais du sable silencieux, muet d'amour sous la mer, pourquoi les réveils, pourquoi les réveils viennent-ils tout brusquer, pourquoi le grand jour venait-il cuire les mots dans ma bouche et pourquoi est-ce que je lui remettais ces brûlures, ces mots de mauvaise flamme, à lui... à lui qui me consumait pourtant d'un feu doux, une flamme blonde, lui qui porte la grande chaleur originelle — je le sentais bien déjà — lui qui était l'homme du jour de ma création. Lui mon créateur. Pourquoi être si matinale quand j'étais si bien ? Quel diable venait donc m'éveiller et me tirer de mon paradis ? Qui, de Dieu ou du diable, venait tenter mon orgueil inu-

tile ? Quel source empoisonnée tarissait tout mon parcours et lui gaspillait ses douces, ses longues et chaudes routes ? Pourquoi le jour étais-je cette détestable éponge moi qui la nuit dormais si près de la mer ? Dans cette petite maison où tout le monde dort, tout est silencieux et humide, tout respire le sommeil, le calme, ces petits dimanches de pluie doux, aimables, caressants, au fond c'était peut-être la béatitude. Il dormait encore et c'est juste là que je savais avoir été heureuse de lui. Le bonheur alors c'était peut-être le regarder dormir le matin, sachant que j'étais la seule éveillée et le buvant là, sous mes yeux, endormi. Un homme éveillé, c'est déjà un homme qui s'échappe. Adam sur l'herbe. Le sommeil du premier homme de la terre. Cette chambre était la première du monde, elle devait l'être. Le sanctuaire de la chaleur, le crépuscule du grand feu élémentaire, le soleil devait y ruisseler, toute la verdure du monde y fleurir et les animaux de la terre entière y faire leur gîte. Adam dormait, le flanc creusé par la vague, le corps comme une mer en plein soleil, en plein midi, en pleine terre, tout espace soumis au rythme de son sommeil. Son coeur et son flanc battaient la marche du monde. J'étais la première femme créée et je regardais le sommeil de l'homme. Dans ses flancs je savais toute la vie du monde palpiter. Je la savais. Il s'éveilla; je me levai. La pluie douce gémissait toujours aux vitres et tout le ciel semblait vouloir écraser la terre de sa morne lourdeur. Mais moi, je savais la vie.

Décembre 1963.

PAUL CHAMBERLAND

DANS UN AUTOMNE A NOUS

NOUVELLE

PAUL CHAMBERLAND — Né à Longueuil le 16 mai 1939. Licencié en philosophie à l'Université de Montréal, en octobre 1963. Publie *Genèses,* poèmes aux Cahiers de l'AGEUM en novembre 1962; poèmes dans *Liberté* de mars-avril 1963; poèmes dans *Le Pays,* recueil collectif chez Déom en 1963; poèmes dans *Poésie 64* aux Editions du Jour la même année. Publie *Terre Québec,* poèmes, chez Déom en février 1964. Rédacteur à la revue *Parti Pris.*

L'auto fonça sur nous à vive allure. Je m'affalai dans le fossé, la tête dans les joncs. Puis de nouveau le vombrissement de la voiture qui dérapait et donnait contre un arbre ou stoppait brusquement, renversée. Puis le silence.

Un silence interminable. Que je ne pouvais pas rompre; que je prolongeais le plus possible, avant l'instant où, relevant la tête, je te verrais... Follement, j'espérai que tu me dises : "Tu n'as rien ?" Mais je savais, je savais que tout était fini; je redoutais de le voir.

Elle gisait, renversée sur le bord de la route. Echevelée, bouche entrouverte, visage crispé. Je me penchai : elle était morte. On m'assura plus tard qu'elle avait succombé sur le coup. Plus loin, la voiture en travers du fossé, piquant du nez au fond. Le chauffeur devait être mort, ou gravement blessé.

Tout à l'heure des gens viendront : ambulanciers, médecins, policiers, curé peut-être. Parce qu'il y a un blessé dans la voiture, une morte sur le bord de la route. Ils s'affaireront, et moi j'irai de l'un à l'autre sans raison, comme dans ce rêve que j'essaierai de chasser en battant de la paupière, en fermant les yeux, doucement.

Ton cadavre, cette chose qui s'accordera aux toiles blanches, aux doigts experts, au chrome de la voiture de la morgue, je ne le verrai pas. Mais je me vois te cherchant des yeux, t'appelant au loin sur le chemin; je me vois te poursuivre sur le chemin où tu te dérobes pour l'instant, où tu souris secrètement. J'irai te rejoindre quelque part dans un automne à nous. Et je pourrai demeurer calme, répondre aux questions, fournissant les détails précis s'il le faut . . .

— C'était ? . . .

— Mon épouse, oui.

Le policier parut satisfait. Il notait, minutieux, indifférent. On avait déposé le cadavre dans une voiture noire qui repartit aussitôt. Des infirmiers s'affairaient autour du blessé. Qui était cet homme, qui s'interposait brusquement entre nous, me dérobant ta présence ? Je m'approchai; ses blessures ne m'intéressaient guère (il devait se remettre d'ailleurs assez promptement). Pour l'instant, il m'importait seul d'entrer en communication avec lui. C'était primordial puisque lui seul, je le sentais, serait en mesure, peut-être à son insu, de renouer le fil du chemin qui me reconduirait vers toi. Lui seul, parce qu'il l'avait brisé, ce fil : il en tenait les bouts rompus entre ces doigts. Cet inconnu qui s'était interposé entre nous, brusquement, comme le Hasard.

Le policier revint à la charge.

— Nom, adresse, téléphone ?

— Pierre Carrier, 4037 Henri-Julien . . .

— Vous étiez avec elle lorsque . . .

— Oui, bien sûr ! (quel crétin !)

— Vous vous promeniez ? . . .

— Oui. Nous étions en visite chez des parents. C'est à cinq minutes.

— Comment est-ce arrivé ?

Comment arrivent ces choses ? Tu es tout près de moi. Nous marchons lentement sur le bord de la route. Et tu parles, tu me parles. "Pierre, nous devrions apporter une touffe de joncs en ville. Et puis c'est fini. Tu ne parleras jamais plus. Je ne descendrai pas dans le fossé, toi en haut, souriant, moi tout occupé à cueillir les joncs. Le chemin stoppait ici, sans que nous n'en ayons rien su. Les joncs, les fossés, les arbres, les chemins, l'automne, ça existe . . . mais pas *ce* chemin, pas *ce* retour vers toi, moi t'offrant les joncs cassés.

"Pierre, nous devrions apporter une touffe de joncs en ville", ça n'a même pas été consigné dans le procès-verbal. Un instant, j'eus l'idée de le suggérer, mais le regard du policier me blâmait déjà, comme s'il devinait mon désir (que cette parole fût demeurée ! . . .)

— C'est parfait. Mais vous restez à notre disposition; je ne crois pas que vous soyez beaucoup importuné.

— Vous savez où m'atteindre.

Je devais être très pâle : un infirmier m'offrit un médicament. Je refusai. Puis ils sont partis, emportant le cadavre et le blessé. Je suis resté quelques minutes encore. Après tout, ils ne t'avaient peut-être pas emmenée vraiment. Tu devais marcher quelque part en avant. Tu avais dû poursuivre notre chemin et j'allais bientôt te rejoindre, en me hâtant. Tu me crierais . . . A moins que notre chemin se fût brisé, évanoui; et je devrais te chercher. Tu errais

peut-être dans quelque champ où il restait des fleurs d'été. Mais j'étais si fatigué . . .

Je me dérobai du mieux que je pus aux consternations familiales. Lorsque ma mère apprit que Cécile n'avait subi aucune blessure au visage elle déclara : "elle fera sûrement une belle morte." Eh bien ! non ! je ne voulais pas de belle morte. Tu existais vivante !

Je ne t'ai pas approchée dans ton reposoir au salon funéraire : chose blanche et maquillée parmi les couronnes, les torchères et les vieilles tantes bavardes. Je n'ai pas voulu voir le visage de cette morte. J'ai résisté tant que j'ai pu. Le matin seulement, avant l'office funèbre, je me suis approché. Et j'étais seul. Je regardais ce visage où j'allais voir les tiges de joncs battre et se mêler aux cheveux. Tu existais quelque part sur notre chemin ininterrompu dans la campagne, dans un automne . . . J'avais simplement perdu la route. Je te retrouverais.

Mais *quelqu'un* avait creusé toute cette distance entre nous, quelqu'un, un inconnu qu'il me fallait retrouver au plus tôt parce que lui seul pouvait, je le savais, m'ouvrir de nouveau le chemin qui me mènerait vers toi, lui qui l'avait rompu.

Dans le taxi qui me conduisait à l'hôpital, je regardais gicler la pluie sur le pare-brise; je suivais la course monotone des essuie-glaces, et le ron-ron du moteur, à peine modifié aux arrêts, m'engourdissait dangereusement : je devais être fort et lucide pour affronter cet inconnu qui ne se livrerait peut-être pas aisément. Mais j'étais emporté dans un petit

univers mobile et capitonné; de toutes parts sur la voiture la rage de la pluie dissolvait le monde, annulait le temps. Je n'étais plus qu'un petit point mobile dans un espace où ne surgissaient plus de murs, d'obstacles. Je n'avais qu'à le vouloir, me semblait-il, et dans quelques minutes je pourrais te rejoindre sans surprise.

Le taxi s'arrêta. Je payai et descendis. L'infirmière qui m'accueillit ne voulut pas m'introduire dans la chambre du blessé.

— Il ne peut recevoir personne, du moins pour quelques jours encore.

— Il est gravement blessé ?

— Il vient à peine de reprendre conscience.

— Quel âge a-t-il ?

— Oh ! dans la cinquantaine.

— Qui est-il ?

— Un agent de commerce, ou d'assurances, oui d'assurances, c'est ça.

— Que savez-vous de lui ?

— Peu de choses. Il est marié, il a des enfants. Il était déjà malade.

— Je pourrai revenir dans une semaine ?

— Je le crois bien. Dois-je vous annoncer à l'avance ?

— Non, c'est inutile.

Je vécus les jours suivants dans la torpeur, dans l'attente. Je ne me résignais pas à ta mort. C'était absurde, mais tant que je n'aurais pas rencontré l'agent d'assurances je ne trouvais pas de raison de me résigner. Les pluies ne cessèrent pas durant ces jours, et je restais claquemuré entre les murs de ma chambre; immobile, j'attendais le signal qui me per-

mettrait de nouveau de te rejoindre. J'attendais sans penser, sans chercher à comprendre; je restais suspendu à la révélation que me ferait cet homme. Je ne doutais pas de cette révélation, de ce signal.

Je cherchais parfois à reprendre le fil interrompu de notre promenade. Que s'était-il passé au juste ? Il suffisait peut-être de reprendre le fil des événements là où il avait paru se rompre. Sur le coup, il est vrai, je n'avais rien vu, rien senti; j'étais comme rayé. C'est toujours ce qui arrive en des circonstances semblables; il suffisait maintenant d'y voir un peu plus clair. Ta disparition, à cet instant, je ne pouvais y croire. Penser que tu n'étais plus ici, près de moi, ou là-bas, vaquant à quelqu'affaire, cela je ne pouvais le supporter. Rien n'était arrivé peut-être, nous allions reprendre notre promenade un instant suspendue. Un instant où je vivais un atroce cauchemar qui allait être dissipé aussitôt par ton rire.

Le vrombrissement de la voiture qui fonce sur nous; ma chute dans les herbes du fossé. Puis de nouveau le crissement des roues, le choc sourd de l'auto et des bruits de collision . . . Puis le silence. J'enfonce ma tête dans les joncs. Je ferme les yeux. Je me tiens immobile. Je n'entends que la palpitation de mes artères, cognant dans mes oreilles. Faire le silence. J'attends. Prolonger cet instant le plus possible.

Je sais très bien, pourtant, qu'il me faudra lever la tête, m'assurer que tu n'as rien . . . mais déjà ton silence pénètre en moi comme la certitude de ton départ. Déjà je sais tout; dans un instant je verrai l'irrémédiable, la proximité absurde du fait-divers.

Je ne peux plus faire durer le mensonge de mon attente.

Mais je n'ose t'appeler, même à mi-voix; je n'ose tenter l'atroce silence qui déjà me sépare de toi. Je me soulève à grand peine et je me pousse jusqu'au bord de la route. Je relève lentement, lentement les yeux, comme on soulève un voile. Te voilà tout étendue en travers de la route, les jambes en position absurde. Une main repliée sur ton corps, l'anneau à ton doigt. L'autre bras, durement écarté du corps, tordu, distendu, et qui s'en va déjà, dérive, grimace.

Ta tête un peu renversée sur le côté, ton visage dans tes cheveux emmêlés qui battent faiblement au vent. Je ne verrai plus jamais l'ardente nuit de tes yeux, je ne verrai plus jamais le foyer de ton sourire et du mien.

Tes lèvres s'entrouvent non plus sur le baiser, sur la touffe chaude de ton souffle, mais sur le baiser froid de l'étranger, de l'inerte, du hasard.

Cécile ! Cécile ! je suis debout dans cet automne à nous. Je crie, je crie, je t'appelle. Je reconnais le chemin, les herbes, les arbres, je reconnais les champs, l'horizon, le ciel; je reconnais la minute présente où j'allais répondre "très bonne idée, nous disposerons ces touffes de joncs dans un vase du salon". Mais je n'aurai jamais prononcé ces mots banals; tu ne les auras jamais entendus. Je ne descendrai pas dans le fossé pour cueillir les joncs; tu ne m'aurais jamais souri en les recevant. Et moi je n'existe plus que pour que ces quelques mots, ces quelques gestes qui m'auront toujours été volés.

Plus l'automne avançait, se dépouillait, enlaidissait, plus je sombrais dans la torpeur d'une attente parfois soulevée d'un brusque affolement : d'un jour à l'autre tu t'éloignais davantage. Comme il serait difficile maintenant de te rejoindre ! Où étais-tu seulement ? Dans quel champ vague t'étais-tu aventurée ?

Il fallait revoir l'inconnu au plus tôt. A distance, je le connaissais déjà un peu mieux, je m'étais renseigné. Je n'avais recueilli, il est vrai, que des informations insignifiantes; elles ne m'étaient pas de grande utilité. Qui était cet homme ? Et d'abord voir son visage, observer ses gestes, ses paroles, ses tics. Une telle curiosité me dévorait, et pourtant je le craignais. Je craignais qu'il ne m'apprenne rien, ou qu'il ne le veuille pas. Peut-être était-il malveillant : il faudrait alors procéder avec discrétion. Plus j'étais avide de le connaître, plus j'avais peur de l'affronter. Ces sentiments contradictoires finissaient par ne former qu'un seul tourment. Je me décidai enfin à retourner à l'hôpital.

L'infirmière me reçut en me disant :

— Vous tombez bien : il se prépare à partir, il est tout à fait guéri.

— (Je n'ai plus une minute à perdre). Je vous remercie.

Sa porte était entrouverte. Je ne frappai pas tout de suite. Pendant quelques instants, je l'observai de dos; il s'affairait autour du lit. C'était un homme grand qui paraissait être dans la cinquantaine. Mais il était temps que je manifeste ma présence.

— Bonjour, monsieur.

— Bonjour . . . Mais à qui ai-je l'honneur de parler ?

Sur le coup, je ne pus répondre. Il me jeta un regard interrogateur; il manifesta de la gêne. Mais que répondre, dans les circonstances, à une question aussi simple. Ainsi notre rencontre s'ouvrait sous le signe de la méfiance. Ce que je redoutais s'annonçait déjà : alors que je cherchais une lumière décisive je ne trouverais qu'une obscurité plus impénétrable, je perdrais à jamais toute trace.

Déjà je le détestais. J'aurais voulu lui sauter à la gorge et lui arracher ce secret qui finissait par me détruire.

— Je suis le mari de . . . de celle . . .

— Vous êtes ! . ..

Le silence retomba, plus intolérable, d'une seconde à l'autre. Je m'approchai lentement. Il s'était assis dans le fauteuil; il paraissait très mal à son aise, l'air piteux mais aussi méfiant.

— Mais vous êtes parfaitement remis. Je vous félicite !

— Ç'a été long, et pénible . . . Tout va bien maintenant. Un peu de repos et il n'y paraîtra plus.

De nouveau le silence. Regardant par la fenêtre je fus surpris que le jour tombât si rapidement. Il était près de quatre heures. Une lueur rouge et dorée filtrait par les rideaux. "Déjà le soleil d'hiver ! . . . Ah ! il faut me hâter, il faut me hâter !"

— Monsieur, je ne veux pas vous faire perdre votre temps. J'irai droit au sujet qui m'amène. J'aimerais que vous m'expliquiez . . . que vous m'aidiez à comprendre ce qui s'est passé sur la route, car enfin . . .

— Mais je ne sais pas, je ne le sais pas plus que vous !

— Vous étiez ivre, sans doute ?

— Non, mais non ! . . . Cela s'est produit si vite, si vite !

— Bien sûr . . . Vous étiez distrait alors . . . Mais bon dieu ! comment avez-vous pu ? . . . Nous marchions tout à fait au bord de la route pourtant.

— Mais c'est un accident ! Qu'essayez-vous d'insinuer ?

— Je n'insinue rien, et vous le savez parfaitement.

— Mais je ne sais ce que vous voulez dire. Je roulais un peu vite, peut-être . . . je me suis affolé . . . je . . .

— Un accident ! C'est si vite arrivé, n'est-ce pas . . . Allons, ce serait trop simple ! Il y a autre chose, dites-le, il y a autre chose ! Ce n'est pas un accident !

Soudain sa tête s'affaissa sur sa poitrine, ses bras retombèrent inertes. Je le secouai un peu, c'était peine perdue. Son front était moite de sueur. J'aperçus le cordon, je sonnai et je quittai la chambre à toute vitesse. Une fois hors de l'hôpital, je m'arrêtai pour reprendre haleine.

Tout était gâché. J'avais fait une belle bêtise. C'était fini maintenant, je ne pourrais plus l'approcher. J'étais près de trouver toute cette histoire absurde; j'étais dégoûté. Cet homme était un pauvre type. Comment m'étais-je mis dans la tête qu'il pouvait m'aider dans une chose aussi importante que celle de te retrouver ? La seule raison de notre rencontre était le hasard; ainsi seul le hasard nous avait séparés. Mais cela, je ne pouvais l'accepter. Le regard de cet

homme ne mentait pas : il m'avait paru, à quelques reprises, chargé de hargne, ou de méchanceté. Je ne pouvais pas oublier ce regard. S'il y avait quelque chose qui nous séparait, c'était bien ce regard.

Novembre passa. Puis ce fut l'hiver. Je me désagrégeais. L'angoisse et l'attente avaient tourné à la rage et au désespoir. Je négligeais tout : mon travail, mes amis, ma famille. Je m'enfermais seul dans ma chambre et je m'ensorcelais moi-même d'un cauchemar dont je fermais peu à peu toutes les issues. Le monde se simplifiait étrangement. Il se réduisit bientôt à quelques obsessions dévorantes. Toi-même seule, errant à la dérive sur un chemin interminable, dans un automne perpétuel; ou bien tu t'égarais dans un champ vide et onduleux, et je te perdais de vue. Dans les champs ou sur le chemin, je te suivais de loin, je t'appelais mais tu ne m'entendais jamais. Parfois j'avais la nette impression que j'allais te rejoindre, te rattrapper, que tu allais m'entendre, mais aussitôt tout se brouillait et je te revoyais de nouveau, très loin, très loin, comme une petite tache brillante et mobile à l'horizon. Ou alors, j'allais te toucher enfin, te parler pour que tu m'entendes mais l'inconnu de la voiture surgissait brusquement entre nous, gigantesque, terrible et les yeux pleins de haine et de colère. Avec lui, s'abattaient, sur le chemin et dans les champs, neiges, glaces et nuits. Et une fois qu'il avait disparu, je retrouvais ton corps à moitié enseveli dans la neige, gelé, presque noirci; et ton visage, défiguré, était déjà scellé comme une pierre tombale.

Je n'espérais plus maintenant te rejoindre. L'hiver m'avait terrassé comme une bête aux serres impitoyables. Et quant à l'inconnu, comme j'aurais désiré le rencontrer ! Je le haïssais, et il me fascinait à distance. Mais il ne pouvait en être question : j'avais perdu sa trace.

Je ne sortais que pour des raisons de stricte nécessité. Un jour que j'étais entré dans un restaurant, j'aperçus l'inconnu qui mangeait à l'une des tables. Il ne m'avait pas vu. Je restai immobile quelques instants.

Irais-je le rencontrer ? Question bien superflue : impulsivement, je me dirigeai vers la table.

— Bonjour, monsieur.

Il leva la tête et ne put cacher un geste d'étonnement.

— Je peux prendre place ?

Il continuait de me regarder sans répondre. Je m'assis.

— Vous allez tout à fait bien.

— Oui, maintenant je suis sauf... J'ai failli mourir.

— J'ai failli vous tuer !

Je discernai du mépris dans son regard, un froid mépris.

— Vous devez me haïr ?

— Je vous plains.

— Vous me plaignez ! Et moi je vous déteste !

— Vous êtes franc.

— Vous ne pouvez pas vous payer de l'être.

Il y eut un moment de silence gêné.

— Me connaissez-vous au moins ? Savez-vous qui je suis ?

— Le meurtrier de Cécile !

— En somme vous aimeriez que je vous dise : oui, je l'ai voulu. J'étais dégoûté de la vie. Je ne pouvais pas supporter devant mes yeux la vue de deux jeunes amoureux. Aussi bien en finir. Et hop ! appuie sur l'accélérateur ! . . . Trois morts ! Une belle fin d'histoire, vous ne trouvez pas.

— Vous êtes ignoble !

— Vous vous payez de mots . . . Enfin, l'histoire a mal tourné : nous voilà tous les deux bien vivants...

— Vous êtes . . .

— cynique ? C'est le hasard qui est cynique. C'est lui qui met des bavures dans toutes les histoires. Mais il vous faut des raisons moins bêtes que celles-là . . . Dites-moi, vous détestez votre père ?

— Ne faites pas de psychologie, ce serait trop facile.

— Moi, je vais vous dire une chose. Eh ! bien ! je ne tiens pas à la vie, oh ! pas du tout, et pour un tas de raisons . . . C'est sans importance.

— Où voulez-vous en venir ?

— A rien, monsieur, à rien. Et c'est cela qui vous scandalise. Mais je ne vous en veux pas.

— Votre pitié, c'est de la foutaise, ça ne colle pas.

— Je sais bien ce que vous voulez. Que l'on reprenne la petite histoire là où ça ne tournait plus rond. Que cette fois-ci je vous passe desssus et que je me lance contre un arbre, ou que je me fasse pendre. Cela arrangerait tout, n'est-ce pas.

Je n'en pouvais plus. Je le quittai brusquement et je sortis. Il m'avait désespéré. Je ne savais plus s'il était le visage de la Haine ou du Hasard. Tout

cela finissait par se confondre maintenant. Tout cela aboutissait au même point : je t'avais perdue pour toujours.

Mais il fallait tenter un dernier effort. Contre tout bon sens. Un dernier effort pour te retrouver. J'avais poussé trop loin, maintenant, la déraison.

Je suis revenu : le chemin et les champs étaient couverts de neige. Mais de nouveau je rentrais en plein cauchemar, serein cette fois-ci.

Rien n'était arrivé, j'allais reprendre au tout début, juste au moment où tu disais "Pierre, nous devrions apporter une touffe de joncs en ville", juste après le passage en trombe de cette voiture.

Je me suis jeté à plat ventre dans le fossé. Je me suis dit : quel raseur ! Il nous a manqués de près. J'allais relever la tête, t'apercevoir tout près de moi dans le fossé : "Tu n'as rien ?" Ou debout sur le bord de la route, te moquant de moi. J'allais entendre ton rire, j'allais me remettre sur pieds, te serrer dans mes bras et rire, rire avec toi. Et nous reprendrions le chemin interrompu, à la recherche des joncs que tu désirais, dans cet automne banal et charmant . . .

— C'est de sa faute, monsieur, c'est de sa faute : il marchait dans le milieu du chemin . . . il ne regardait pas où il allait . . . il faisait de grands gestes . . . il parlait, on aurait dit qu'il déclamait . . .

Des voix tout autour de moi, des voix tranchantes, meurtrières . . . Je vois mal, je suis par terre. Et j'ai mal, j'ai mal . . .

— Mais enfin il vous a vu, il s'est écarté un peu du chemin ?

— Non ! J'ai "klaxonné", j'ai ralenti. Je pensais . . .

— Monsieur l'agent, mon mari penserait bien qu'il se tasserait sur le bord du fossé.

. . . j'ai mal, la jambe me fait atrocement mal . . . Cécile, attends-moi, attends-moi, ne me laisse pas seul ! Cécile, je suis tout près maintenant . . . Attends-moi un peu . . .

— Il est blessé. Emmenez-le ! Faites vite ! La voiture ambulance vient tout juste d'arriver . . .

. . . je suis blessé . . . mon sang sur la neige . . . ils disent que je suis blessé . . . Je suis mort, je vais mourir, je veux mourir ! Dis-moi, Cécile, ce ne sera plus très long, dis-moi Cécile ? Ils veulent m'emmener, non, ne m'emmenez pas ! Dis-leur, Cécile ! Empêche-les ! Dis-leur que nous serons bien ensemble, dis-leur qu'il nous laissent enfin seuls . . . Et nous pourrons continuer . . . continuer . . . sur ce chemin avec toi . . . Cécile . . . Il fait noir, de plus en plus noir, de plus en doux . . . le monde s'est évanoui. Nous sommes seuls, toi et moi, sur ce chemin, dans un automne à nous.

ROSSEL VIEN

VOYAGE SANS SUITE

ROSSEL VIEN — Né à Roberval. Etudes à Joliette et Montréal. Stage de recherches à la Société historique du Saguenay (Chicoutimi). Employé à la radio périodiquement depuis 1956. A traduit un ouvrage sur Louis Riel (Editions du Jour).

En mer, 7 décembre

Au bar, en première classe. Des gros messieurs s'ennuient, d'autres somnolent sur leurs fauteuils, un autre cherche quelqu'un pour jouer au poker. Un jeune couple américain converse bruyamment avec un Romain en essayant de prononcer des mots italiens. J'ai pris l'habitude de monter furtivement ici, où il y a de l'espace, du jus d'orange et de la bière authentique. Hier un petit orchestre jouait du Chopin et la *Danse des Heures*, tandis qu'en bas on se contentait encore une fois du *Danube bleu*.

Dimanche. Ce matin il y eut la messe à la salle de la classe touriste. On chanta des cantiques en italien. Le prêtre distribua des images à dix sous.

La classe touriste est fort animée. Ces latins en vacances ne sont pas des gens moroses. Une Espagnole fruste a donné les meilleurs numéros de samba et de raspa, hier. Mais le clou fut les déhanchements d'un Italien au corps frêle, qui faisait flotter ses membres comme une véritable gitane. Un autre chanta *Marechiare*. Celui qui nous sert à table parle toutes les langues, charrie les plats à la course en arborant le sourire (comme il doit le faire depuis vingt-cinq ans car il a les cheveux blancs), et joue du violon dans l'orchestre chaque soir, en chemise de soie mauve aux manches bouffantes.

Les Portugais, les Grecs et les Italiens vont raconter l'Amérique fabuleuse à leurs *paisanos*.

Amérique ! . . . Chicago se détachait dans le vent cinglant du Michigan. C'était un matin magnifique, un vent glacial mordait la ville, immense gâteau de ciment, tranché au couteau. Les journaux annonçaient un naufrage : un bateau coupé en deux par une bourrasque, 31 hommes de morts sur un équipage de 33. Les goélands, insensibles, se baignaient au large. Un peu de neige traînait dans les promenades et les parcs, soigneusement conservés mais déserts. Elle m'apparaissait majestueuse et fière, défiante, cette montagne édifiée de main d'homme, montagne vivante, et un nouveau bloc plus clair et plus neuf s'avançait et c'était écrit : *Prudential.*

Les deux rues les plus affairées sont Randolph, dans un sens, et State, dans l'autre — énorme croix grouillante. Une affiche sur Randolph résume presque toutes les autres : *Sexorama.* En s'éloignant du centre, State devient bon marché et poisseux. Des salles d'amusement invitent à aller voir, à travers des lunettes, sur des écrans automatiques, "tout ce qu'on peut voir d'une femme". Les marins se font tatouer les bras. "Le meilleur tatouage au monde — plus de 3,000 dessins différents." Un des magiciens est à l'oeuvre, sous les yeux des curieux il fait fleurir les muscles des vrais matelots. Deux nègres grelottent à l'entrée d'un bar. "How are you ? Want a girl ?"

C'était samedi. Je me suis rendu au planétarium, dont la coupole domine un terre-plein en pointe dans le lac. Des guides très courtois font ranger les gens dans l'enceinte. On ferme les portes, on éteint les lumières, le silence se fait. Un robot à double tête préside au centre. Une voix grave commence à par-

ler. Le ciel s'illumine. On est calé sur son siège et l'illusion se déroule. Encore un peu et l'on se croirait en route vers les mondes qui nous environnent.

10 décembre

Le bateau s'est arrêté quelques heures en face de Ponta Delgada, à l'île San Miguel. Quelques barques se sont approchées, remplies d'ananas, de vin, de paniers, de nappes et de mouchoirs de fantaisie. Le marchandage se prolongea jusqu'au départ. Les étoffes aux couleurs vives, à un dollar pièce, montaient à bord une à une. Les passagers s'amusèrent à jeter des pièces de monnaie qu'un adolescent allait attraper dans l'eau. Le garçon en caleçon noir plongeait vivement, apportait les vingt-cinq sous dans la barque de son père, qui se tenait coi, puis regardait vers nous pour en avoir encore. Lorsque les pièces ne tombaient plus, il s'asseyait, un chandail sur le dos, et grelottait comme un chien. Il recueillit certainement un bon montant, ainsi que du pain et du fromage. Un homme barbu arriva pour essayer la même industrie mais il fut délaissé.

De bonne heure, une violente dispute éclata sur le pont avant. Un Italien menaçait des poings en lançant des injures. Le *Signor Capitan* essaya en vain de le mettre à raison et de l'amener en bas. Un corps-à-corps commença, d'autres intervinrent, et il fut décidé de laisser sur le pont le déchaîné qui était complètement époumoné.

Lisbonne

Lisbonne est une belle ville quand il ne pleut pas. Pendant les jours que j'y ai passés, aucun homme respectable ne serait sorti sans un parapluie noir. Je me suis contenté souvent d'attendre sous les portiques.

Sur la recommandation d'un Portugais du bateau, je logeais au *Pensao Lusitano.* Des petits groupes familiaux tranquilles se sont habitués à me voir à la salle à manger, condamnés comme eux au poisson et à l'huile d'olive. Cet énorme bâtiment sombre, pas chauffé, donne, par contre, sur une petite place assez jolie, avec ses façades d'azulejos. A l'affiche d'un théâtre attenant : *Le Journal d'Anne Frank.*

Il y a une foule de bars dans la partie basse de la ville. Les endroits distingués se distinguent par un monsieur en uniforme à la porte. Si on entre, voilà d'autres messieurs en uniformes, et d'autres encore, tous malades de la richesse américaine. Il y a le *Texas,* l'*Arizona,* le *Filadelfia* . . .

Les touristes se doivent de visiter le *Bairro Alto,* où, d'après deux Lisbonnais, les maisons de prostitution sont plus nombreuses que les maisons de familles.[1] Ces deux garçons, dont l'un semble avoir à peine dix-sept ans, les ont fréquentées. Ils m'apprennent que, entre les gars, c'est le "bairro beef". Le soir, les jeunes gens y défilent par groupes au milieu des rues pavées de roches. Beaucoup de gendarmes font la garde. Il faut monter au premier ou au deuxième

(1) *Ces notes ont été écrites en 1959.*

étage. Une petite vieille gardait la porte où je suis entré, curieux. Dans la pièce commune, on fume, on parle, on fait jouer le phono. Les souveraines observent les nouveaux arrivants. A part les regards et quelques seins trop découverts, tout est propre et civilisé. Ceux qui sortent ont l'air triste.

Mes deux amis étaient bien vêtus et "bien élevés". Ils travaillent au bureau de poste et étudient le soir. Mais ce soir-là, un dimanche, ils étaient venus à une soirée de *fado*, au café Luso. Comme je leur faisais remarquer que le *fado* était triste, ils m'ont répondu que les Portugais sont tristes. Les *fadistas,* habillées de noir, "pleurent" dans les gammes mineures. J'entends cette chanteuse qui pose une main défaillante sur l'épaule de l'un ou l'autre de ses accompagnateurs. Les deux musiciens graves sont penchés sur la guitare et un instrument encore plus mélancolique appelé viola.

Coïmbra

Les voyages donnent au moins quelque chose : des sensations, qui deviendront peut-être des souvenirs. Réveillé très tôt avant-hier, j'ai résolu de prendre le train qui partait à onze heures. Après l'habituel petit déjeuner : café au lait et pain beurré, je quitte la pension en emportant un peu de bagage dans ma serviette. Je vais chercher des cartes et des indicateurs au bureau du tourisme — qu'y a-t-il de plus banal ? Mais il y avait beaucoup de monde au Rossio et dans la grande avenue Liberdade, c'était agréable, il faisait beau, je vivais. J'ai flâné et j'ai dû courir, finalement, pour ne pas manquer mon train.

Je ne peux dire dans quel état de bonheur je me trouvais lorsque le train démarra . . .

Le pays s'offrait comme un film. D'un côté, le Tage se rapprochait ou s'éloignait, de l'autre, des collines vertes s'arrondissaient, avec des îlots de maisons collées les unes aux autres. Nous passions aussi des hameaux délabrés. A tel endroit, de grands drapeaux étaient tendus, il devait y avoir une fête.

Un jeune homme pâle et barbu, l'air satisfait, s'approcha, se présenta. Il était loquace. Il fut question du Portugal et du Canada. Nous avons causé jusqu'à Coïmbra, où il allait passer des examens de topographie. Il s'informa longuement des salaires que l'on gagne au Canada, du coût des autos, etc. Il songe à y aller, pour faire de l'argent. Par ailleurs, il pense que les moeurs canadiennes seraient trop rigides pour lui. Il ne trouverait pas de *bairro alto* au Canada. Il revient sur les questions d'argent, les salaires des professeurs, et je suis heureux d'arriver car il me dégoûte un peu. En me montrant la ville, dominée par son université, il dit : "Ah ! voici ce que j'aime, j'ai toujours aimé vivre à Coïmbra !"

L'arrivée se passa dans une autre bouffée de plaisir vague mais authentique, que je n'explique pas en disant que je trouvais le lieu irréel. Le train entre en gare et il faut en prendre un autre pour se rendre à la ville. Celui-ci comprend des compartiments à deux banquettes se faisant face et recouvertes de housses blanches. Deux femmes silencieuses sont assises aux deux bouts de ma banquette. Le funiculaire siffle et se déplace lentement. L'autre gare débouche sur une foule bigarrée : filles chargées de paniers, ven-

deuses de journaux, jeunes gens en capes noires, un Père Noël malingre amusant les enfants.

A la recherche d'une pension, dans un dédale de passages étroits bordés de tavernes et de boutiques, je prends au hasard l'*Alianza*. Une femme très vive et de taille très courte me reçoit. Elle monte les escaliers à la course et file comme une souris. Chaque fois que je la revois, c'est la même chose : elle me regarde curieusement, ensuite elle sourit. Elle m'a servi du vin rouge de même goût que celui du bateau mais un peu meilleur.

D'abord à l'ancienne cathédrale — pas facile à trouver au milieu de cette butte médiévale. L'extérieur a l'air abandonné, façade vermoulue et suintante, avec les crottes de pigeons et de tous les oiseaux du quartier. Mais l'intérieur est magnifique. C'est la première fois que je *vois* une cathédrale romane. L'harmonie et la nudité des pierres donne immédiatement une impression de piété robuste et de sérénité. Cette construction est du 12e siècle. Des travaux de restauration sont en cours dans les nefs latérales et au cloître adjacent.

Fatima, 18 décembre

J'ai bien vu l'écriteau *Fatima* sur la gare mais c'était loin encore et la nuit tombait. Un chauffeur de taxi attendait sa proie, indifférent. Un petit soldat très vif me demanda s'il pouvait monter. Il était très content et nous serra la main lorsqu'il descendit chez lui, dans un des hameaux que nous avons passés. Un quartier de lune veillait sur la campagne.

Une lumière apparut derrière les collines, puis d'autres. Mon conducteur m'amena à l'*Estalagem de Fatima,* où je me trouve un peu gêné par les tapis, les porteurs pleins de courbettes, le luxe. J'aurais désiré une très modeste pension comme à Lisbonne et à Coïmbre, mais malheur aux "Américains" ! Et devant la perspective d'une chambre propre et chaude, j'ai cédé.

Au souper, un homme d'affaires italien engage la conversation. Il vante la politique et le climat du Portugal, "le jardin de l'Europe, monsieur !"

L'air est transi et le vent souffle. Ce matin il n'y avait plus d'électricité et j'ai enjambé des flaques d'eau dans l'escalier. Les employés de l'hôtel comprennent le français et sont empressés. On me prête un parapluie pour sortir. L'Italien parti, je dois être le seul pensionnaire.

Je longe l'enceinte et m'arrête sous un abri qui prolonge une minuscule chapelle. Un bloc de pierre indique l'endroit de l'arbre où se posait l'apparition. Un habitué décoré d'un insigne quelconque entre et commence à marmotter, le nez dans un livre . . . Dans la grande église blanche, trop blanche, quelques femmes et un séminariste sont en prières aussi. L'une des femmes est une belle négresse.

C'est un nid de couvents ici. La maison des petites soeurs du Père de Foucauld, cependant, n'est pas un édifice de pierre mais une chaumière. J'y suis entré par hasard, poussé par une inscription vague à la porte. Une jeune Française me reçoit. Elle me parle de sa communauté. Chacune doit gagner sa vie comme une ouvrière. Elles vivent en groupes restreints dans des maisons qui ne se distinguent pas

des autres. Elles ne sont que quatre ici et c'est un "noviciat". Chaque maison comporte une chapelle. "C'est ici", dit-elle en m'indiquant une porte derrière moi. Pas de chauffage, sauf un brasero pour la cuisine. Du reste, m'assure-t-elle, il fait beau la plus grande partie de l'année. Je ne lui demande pas de question personnelle à cause de sa réserve. Elle va reprendre son ouvrage . . . Elle m'apprend enfin que deux soeurs de Lucie (la voyante) vivent ici, dont l'une tient une pension.

Il est bien deux heures quand je rentre pour le "déjeuner". Je me trouve en agréable compagnie : un Brésilien et deux Brésiliennes pimpantes, arrivant de Saint-Jacques-de-Compostelle. Avant de partir, l'homme s'approche pour me dire d'un air secret : "Vous allez à Séville. Je n'aime pas mêler la doctrine et la mystique. Mais vous devez visiter la cathédrale de Séville . . ."

Batalha, 19 décembre

Je n'oublierai pas le rire de la vieille paysanne d'Aljustrel, lorsqu'elle me demanda de lui payer la traite. Elle était toute ridée et n'avait pas de dents. Lorsque je lui demandai son âge, elle me répondit fièrement : "Quatre-vingts ! Elle était un peu raide mais montrait encore une démarche alerte, avec ses galoches. Elle portait un seau à moitié rempli de sardines, qu'elle m'offrit pour deux escudos. Elle me conduisit en jacassant chez une de ses amies. (Mais toutes les femmes du pays doivent être forcément ses amies.) Celle-ci me servit un grand verre d'ex-

cellent vin blanc, j'en demandai un deuxième. A ce moment la vieille me fit signe qu'elle en voulait aussi. Au fait, c'était une faute de ma part. Mais c'est elle qui riait le plus fort. Je regardais le grand trou que le plaisir creusait dans cette tête plissée.

Cette femme a vu le "prodige de Fatima" et connu les trois enfants visionnaires. Elle se confondait en gestes pour me montrer qu'elle avait bien vu. Comme je lui demandai sa signature sur une photo, elle me répliqua vivement qu'elle ne savait ni lire ni écrire. "Nous ne savons rien ! ai-je compris. Nous naissons, nous mourons, mais nous ne savons rien."

A Aljustrel, village natal des trois bergers, on peut visiter la maison de Jacinthe et François, où habitent leur frère avec sa femme. Celle-ci s'est dépêchée de faire le lit pour me montrer la chambre où est mort François. En entrant dans la chaumière j'ai remarqué un tas de blé étendu sur un sac. Dans la pièce principale, un étalage de chapelets, de statuettes et d'images.

La soeur de Lucie habite un peu plus loin. Cette vieille travaille sur un non moins vieux métier et vend des tapis et de la toile. J'ai emporté un de ses tapis rouges aux franges de laine.

Le soleil éclairait les champs trempés. Le vent courait encore sur les collines d'oliviers, où s'éparpillent les chaumières. Les voisins d'en face étaient très occupés avec un cochon. Je croyais qu'ils faisaient boucherie mais il s'agissait seulement de le peser. Ils étaient cinq ou six hommes à tenir la bête, qui lançait des cris d'agonie. Ils la montèrent et la suspendirent à une romaine. Soutenu par deux cor-

des, le cochon attendit enfin sans bouger son jugement dernier.

Je suis descendu vers les moulins à vent qui se dressaient sur une autre colline. Un seul des trois tourne, les deux autres n'ont pas de voile dans leurs ailes. Un chien aboya puis un homme se posa dans la porte. Il me dit seulement quelques mots et me laissa voir. Une des deux meules tournait irrégulièrement, des grains de maïs tombaient un à un dans un conduit, et sous la meule, une pincée de farine blanchâtre s'échappait dans un récipient à chaque tour.

En revenant à l'*Estalagem* je suis arrêté chez un disquaire du village qui m'a conseillé de visiter Batalha, le plus important monument du Portugal. C'est pourquoi me voici ici ce soir, au *Pensao Central*. L'eau dégoutte par le carreau pratiqué dans le plafond de ma chambre. Une femme et un homme se disputent en bas. La femme se lamente et pleure. Une horloge sonne les quarts d'heure, avec des notes de cantiques et d'Ave Maria.

Séville, 24 décembre

Pourquoi se sentir heureux rien qu'à voir les boutiques de bric-à-brac, les parcs languides, les rues étroites qui cachent les patios, les arcs-boutants, les croix toutes en épines ? Sans doute on rencontre les mêmes visages connus, chargés d'opprobres et rabougris, mais on croit qu'il y a autre chose en respirant l'air léger que des siècles loin de nous ont respiré. Voici les agents de police, les vendeuses de journaux, les bars, et voilà les vieilles pierres encore émerveillées.

25 décembre

J'ai réveillonné hier soir à l'hôtel Paris, presque vide à cette époque de l'année. Deux braves Américains logent à cet endroit, dont l'un est reporter pour un réseau de radio-télévision. Il montre ses câblogrammes : "Les ouvriers espagnols seraient prêts à se révolter contre le régime Franco s'ils le pouvaient . . ." Il y a aussi deux voyageurs de Vancouver, dont l'un est exagérément grand et porte une barbiche. Nous étions donc cinq étrangers à partager le réveillon avec la famille, grossie de grand-mères, d'oncles, de tantes, de nièces . . .

La cathédrale, une jungle. La vue se perd à travers les colonnes et il y a tant de statues, d'autels et d'absidioles sombres qu'on se croirait dans un ancien film du paradis. Un vieux confesseur écoute les femmes à travers des grilles et les hommes en face de lui. Une pénitence, certes, que d'aller se pencher sur le curé sous les yeux de tous et de lui parler de bouche à oreille dans un embrassement prolongé.

Puis on monte dans la tour carrée appelée Giralda. Un portrait de Franco nous accueille à l'entrée : *Arriba !* Là-haut des cloches géantes sont pendues au-dessus de nos têtes et l'une d'elle s'avise de sonner de temps à autre. Appuyé au parapet, on contemple cette cité accumulée plutôt que construite, et qui s'étend par petits morceaux blancs, verts, brique, comme les couvre-pieds que ma grand-mère faisait avec des guenilles.

Dans la rue, maintenant, une foule endimanchée et joyeuse se déplace en tous sens, les chaises sont rangées à la devanture des cafés, un haut-parleur lance

des annonces devant les baraques du bazar de charité. Je m'achète une saucisse et une tasse de chocolat. Café et chocolat se vendent trois pesetas. (50 pesetas pour un dollar.) Me voilà qui compte mes pesetas, il ne m'en reste pas assez pour la journée et c'est Noël . . .

Je me laisse aller dans la grande avenue qui longe le Guadalquivir, *Paseo de Cristobal Colon*. Près du pont un tambour se met à battre. Les passants s'attroupent pour voir un homme exécuter des tours d'acrobatie avec un petit garçon et une fillette. Affublé d'une culotte safran, l'homme grimace en se démembrant à travers des cerceaux. Une femme passe le chapeau et la famille reprend ses penailles pour aller plus loin.

De l'autre côté de la rivière, dans le Triana, deux scènes qui font mal à l'allégresse générale. D'abord un homme ivre gît sous un portique dans une mare infecte qu'il a vomie. Le voilà en transes : il se roule et essaie de se remettre sur ses jambes. Il parvient dans la rue et menace tout le monde. Je suis avec les curieux à regarder cette pitié.

En revenant je trouve, vers le même endroit, un cortège funèbre. Quatre hommes portent un cercueil sur leurs épaules, précédés d'un prêtre et de trois enfants de choeur. Les passants s'arrêtent, enlèvent leurs chapeaux ou se signent. Vont-ils traverser le pont avec le cadavre en plein jour de Noël ? Non, une voiture l'attend, et les hommes qui suivaient serrent la main tour à tour à un vieillard en pleurs, l'un d'eux l'embrasse. Les enfants continuent, insouciants, de jouer du tambourin.

Ce soir, dans un théâtre, un programme de vaudeville : *festival de arte espagnol* . . . au profit de je ne sais plus quelle oeuvre. Une chanteuse s'avance en se déhanchant au son des castagnettes, tout le monde rit. Elle attaque *Granada* en esquissant des pas de torero . . .

26 décembre

La corrida s'est déroulée sous un juste soleil. Pour les Sévillans ce n'était qu'une *novillada,* épreuve d'amateurs avec de jeunes taureaux. On l'a bien vu lorsqu'un *muchacho* en manches de chemise sauta dans l'arène avec un linge rouge et risqua quelques passes avec un taureau encore frais, à la grande joie de la foule qui manifesta pour le faire revenir.

Un matador se distingua nettement des autres par sa prestance et son adresse. Il fut blessé, se releva, refusa de se retirer et triompha alors en plantant son épée sur la bête jusqu'à la garde. Il fit le tour de l'arène pour recevoir les ovations des spectateurs, tous debout et hurlants. Il exhibait des taches de sang sur son habit, il boitait un peu, mais gardait le corps raide et souriait. La mort était vaincue.

Un Sévillan me dit que la tauromachie n'exerce plus d'attrait sur la jeune génération. Elle serait remplacée peu à peu par le cinéma, les sports populaires, avec le concours d'une certaine hostilité pour l'aspect barbare de la corrida. Il me raconte que son oncle a été tué dans la meilleure arène d'Espagne.

28 décembre

Séville est très provinciale. Lisbonne avait ses vendeuses de bonbons et ses marchands de vin, mais aussi, des librairies françaises, des bars anglais, et des filles pour les marins scandinaves. Ici je plains celui qui ne saurait pas un peu de castillan. Séville ne se livre pas facilement.

Pour connaître le flamenco il faudrait pratiquement aller dans une école de danse. Je me suis laissé conduire dans un cabaret "touristique", installé dans un grand patio couvert d'une bâche pendant les temps froids.

Un petit public hétéroclite — Indiens, Japonais, Américains — attendait entre l'arbre de Noël et le foyer qui crépitait. On se contenta. Durant deux heures les bras des gitanes firent voler leurs arabesques et les talons des danseurs corsetés claquèrent le sol.

Algésiras, 31 décembre

Passé la journée d'hier dans un train préhistorique entre Séville et Algésiras. Les portes battaient, les poules du jour de l'an caquetaient, et le train, chaque fois qu'il s'arrêtait, oubliait de repartir. A minuit je reprenais vie dans cette petite ville parfumée d'air salin.

Le port est ennobli par les mouettes et la vue du rocher de Gibraltar. Le soleil se lève tard, lui aussi, et il fait presque chaud. Algésiras pourrait se trouver au Mexique. Les mêmes chiens affamés, les mêmes étalages de fruits, les murs roses ou orange, les fenêtres basses, grillagées.

Je m'installe à une table sur une *plaza,* en face d'une baraque où des ouvriers vont casser la croûte. La soupe est grasse et jaune, le riz est gras et jaune, et je partage trois *pescadillas* avec un chat craintif qui me regarde. Le journal de Madrid annonce en manchettes de fin d'année que tout va bien sous le régime. Excepté peut-être les trains de Bobadilla, les gendarmes qui nous encombrent avec leurs fusils à l'épaule, et la petite infirme que je vois jouer sur le trottoir. Elle est courbée sur une jambe raide, qu'elle tient lorsqu'elle se déplace. Elle a un visage déjà vieux et elle est déjà laide. Se traîner ainsi pendant une vie . . . Le régime ne peut rien y faire sans doute, ni moi, ni Notre-Dame-des-Sept-Douleurs. La mer est belle et les mouettes sont douces. Plus belle est la mer, plus douces sont les mouettes, lorsqu'un enfant se traîne avec une jambe raide.

A trois heures on part sur un bateau blanc pour Tanger. Le *Virgen de Africa* recule dans la baie, puis s'en va droit vers le soleil. Les agents ont gardé mon passeport "parce que je suis employé de radio". Ils m'ont bien fait préciser que je "parle" à la radio. Maintenant Gilbraltar apparaît là-bas comme une grande tente de cirque.

Meknès, 4 janvier

Une route ensoleillée m'a conduit ici, dans un pays en bleu et blanc, avec des labours ocre et des massifs de verdure. Je trouve d'abord ici une ville française toute neuve. Les vitrines regorgent de jolis vêtements, on entend des chansons de Tino Rossi, beaucoup de gens se promènent, car c'est dimanche.

C'est la première fois, à vrai dire, que je me trouve dans une ville française. Mêmes les chiens semblent plus propres et élégants.

La ville "arabe" est autre chose. Passé le pont, j'entre au premier café, car j'ai l'estomac creux. Quatre tables branlantes. L'homme comprend à peine le français mais la soupe n'en est pas moins délicieuse. Je fais un pacte avec cette soupe piquante, où flottent des feuilles et des légumes que je ne connais pas. Les autres clients, tous des musulmans, sont gênés de venir manger à ma table.

Jusqu'à maintenant, ce que je vois de l'Islam me paraît un monde fermé, presque farouche. A Tanger, je m'arrête à l'entrée d'une mosquée : un vieillard indigné me prie de déguerpir et il en appelle d'autres à la rescousse. Un jeune homme vient poliment me dire que c'est interdit aux Français.

— Je ne suis pas Français, repris-je.

— C'est interdit aux Européens.

— Je ne suis pas Européen.

Il enleva ses chaussures et entra en me plantant là. Mais ces femmes au visage voilé, les hommes habillés en moines, les faces muettes, toutes ces entrées interdites à la kasbah, cela n'est-il pas d'un monde fanatique, tribal ?

5 janvier

Je pars tout droit vers la médina, mon guide bleu sous le bras. Je m'arrête au petit café d'hier. Impossible d'avoir des oeufs. D'ailleurs on ne comprend pas, et le mot "poule" pas davantage. Je suis condamné une fois de plus au croissant sec et au café

au lait. Je me plonge dans mon guide. Je ne parviens pas à fixer un itinéraire dans le plan compliqué de la médina, avec sa toponymie qui est pour moi du pur iroquois. Pendant que le soleil se fait chaud, je marche à l'aventure . . . Au retour un guide improvisé m'amène à la *pension Bernadette*. On y sert des repas français pour 250 francs.

Le Marocain répond avec patience à toutes mes questions. Le port du voile par les femmes est une "coutume stupide" qui va disparaître. Déjà beaucoup de jeunes Marocaines s'habillent comme les Européennes. Mais, ajoute-t-il, celles qui le font sont les plus laides ! De sorte qu'on peut difficilement juger de la beauté des musulmanes. Il reste tout de même les yeux, reprend-il, c'est le principal. Et la démarche, et la forme des seins . . .

La religion, dit-il encore, empêche les fréquentations. Si un jeune homme désire se marier avec telle jeune fille, c'est nécessairement dans la rue qu'il l'a remarquée. Il l'a suivie jusqu'à la maison, et il a même pu y entrer. Mais la coutume veut qu'il demande à sa mère d'aller la voir. Celle-ci lui fera rapport sur son allure, son âge, etc. Le prétendant s'adressera ensuite au père de l'élue pour avoir sa main.

Au sujet de la pratique religieuse, "il y a des bons et des indifférents, comme chez les chrétiens. Les bons vont à la mosquée, prient cinq fois par jour, ne mentent pas, font la charité et observent le carême musulman, qui consiste à ne pas manger ni boire pendant le jour, durant quarante jours. Il est aussi défendu aux fidèles de prendre des boissons alcooliques ou d'en vendre. Ceux qui boivent le font en

cachette . . ." (Le seul bar que j'ai vu dans la médina avait des vitres peintes, bouchant la vue.)

Après déjeuner, je redescends à la ville arabe, où je m'accroche à un guide officiel. Ce bon diable de Marocain a vécu en Europe et parle plusieurs langues. Il est très patriote, il a foi dans le Maroc nouveau. Tout va être changé. Les Français ? "Ceux qui ont joli coeur, c'est bien, nous les aimons. Ceux-là, ils nous ont traités comme des chiens, n'est-ce pas ?"

Nous passons dans les souks, dans le quartier juif, puis dans la "ville impériale" de Moulay Ismaïl (1672-1727), contemporain de Louis XIV. D'après mon guide, ce roi avait un harem de huit cents femmes, blanches et noires, et fut le père de onze cents gosses, six cents garçons et cinq cents filles ! Il eut des centaines d'esclaves, comme en témoignent ces travaux surhumains. Les "greniers" géants, les puits cachés sous des voûtes monumentales, l'aqueduc, les épaisses murailles en terre rouge, les tunnels de plusieurs milles, tout cela est sans vie aujourd'hui, mais reflète une puissance d'un autre temps. (Une école de tissage dirigée par une Française est installée dans un des coins de la forteresse.)

Nous descendons dans une prison souterraine où étaient gardés les captifs chrétiens. Dans son empressement, le guide se cogne et se blesse le nez contre un mur. Il me montre les piliers où les prisonniers étaient attachés pour subir des tortures. Un peu de lumière pénètre de l'extérieur par de petits trous rectangulaires percés au milieu de chaque voûte. Mon compagnon me rassure en me disant que le successeur de Moulay avait relâché les captifs . . .

Je laisse mon guide avec mille francs et la promesse de le retrouver demain midi pour déguster un vrai couscous préparé par sa femme. En attendant il m'indique le *restaurant Ali-Baba* pour le dîner de ce soir.

Toute la journée la radio a répété, en arabe et en d'autres idiomes, un message du sultan demandant aux habitants du Rif de se soumettre . . .

6 janvier

Meknès est tranquille ce soir. Sans les soldats et les aviateurs, il resterait seulement quelques couples isolés dans les rues et les cafés, et les négrillons qui vendent les journaux. De l'autre côté de la rivière, cent mille musulmans s'apprêtent aussi à dormir, entassés dans des cabanes poussiéreuses. De ce côté-ci, les hommes peuvent se dire en se couchant : "Je suis commerçant, je suis professionnel, je suis ingénieur, je suis dentiste, je suis maître d'école", ou que sais-je ! De l'autre côté du *oued*, ils se couchent en se disant : "Je ne suis rien."

J'ai donc déjeuné chez le guide numéro 7 du Syndicat d'initiatives touristiques. En me servant le thé d'apéritif, il m'expose déjà, hélas, son besoin d'argent . . . La femme de mon hôte est belle à voir, et paraît beaucoup plus jeune que lui, qui m'assure qu'il a vingt-huit ans et qu'il est né en 1920 . . . Il garde aussi chez lui une adolescente qui m'a baisé la main timidement.

Nous mangeons sur un guéridon d'un pied de hauteur. La soupe aux oignons et aux raisins rouges est la plus savoureuse que j'aie jamais goûtée. Le

couscous a pour moi un goût de son et je préfère les *brochettes*.

Cet homme me raconte qu'il a été emmené en France sous la promesse d'être embauché comme ouvrier. "Là, ce fut une autre histoire. Les Français offrirent les Marocains aux Allemands en échange de leurs compatriotes faits prisonniers. Deux Marocains pour un Français. Les Allemands, eux, nous laissèrent libres d'être prisonniers ou soldats. Comme nous n'avions fait aucun crime, nous choisîmes de faire la guerre pour les Allemands. Nous étions traités exactement comme eux. A Naples, je me trouvais être l'ennemi de mon frère, qui servait avec les Alliés. Il se présenta au moins un cas où un Marocain fut tué comme ennemi par son frère. J'ai été parachutiste et j'ai sauté dix fois. Pas de blessure grave mais j'ai vieilli de dix ans. Je n'ai jamais tué. J'ai trop de coeur. Je voyais un homme devant moi, je tirais, mais à côté."

Fès, 7 janvier

Une autre fière petite ville française, blanche, élégante, avec des ronds-points un peu partout et une *avenue de France* qui ne déparerait pas une capitale. Un commerçant me dit que la population française de Fès a diminué des trois-quarts et que cela continue. "Le Maroc perd ce qu'il a de meilleur. Il n'a pas les hommes qu'il faut, une fois les Français partis. Il n'en a pas assez. Que voulez-vous ! l'orgueil ! C'est l'orgueil. Maintenant ils montrent des barrages aux étrangers et disent : "Regardez ce que nous avons fait." Ils n'ont rien fait, les Français

ont tout fait. Je suis venu ici il y a quarante ans. J'ai vu bâtir cette ville pierre par pierre. Vous avez vu l'avenue de France ? Et ce n'est rien. Vous avez vu Casablanca ? Ah ! si la France avait fait chez elle ce qu'elle a fait au Maroc ! De la reconnaissance ? Ils ignorent la reconnaissance. Leur qualité, c'est l'hospitalité. Ah, ça, ils sont accueillants, et c'est du coeur toujours. Mais ces gens sont fainéants, monsieur. On ne les change pas ! Et le Maroc aurait dû attendre vingt ans pour faire ce qu'il vient de faire. Le Maroc s'est tué."

8 janvier

Que ne trouve-t-on pas dans ce Fès oriental, replié dans un passage de montagne ? Jardins secrets, arches, mosquées merveilleuses, perdues dans un entassement indescriptible. La médina est une fourmilière où les races et les couleurs se croisent. Bergers berbères en haillons, juifs barbus, étudiants en jeans, professeurs à lunettes, musulmanes au visage barbouillé de bleu, vieillards à la tête rase, nègres, mulâtres . . .

Ancienne capitale, Fès est encore, selon mon guide bleu (édition de 1954), "le plus important centre religieux, politique et économique de l'Empire chérifien". Lorsque je suis arrivé hier dans la *ville nouvelle,* le dernier guide touristique que j'ai écarté était un grand homme mince portant la djellaba. J'avais pour ma défense des mésaventures avec des guides de Tanger et de Meknès. "Ah ! mais, monsieur ! Je vous demande pardon ! Fès n'est pas Meknès ! Il faut savoir distinguer un chameau d'une panthère. Fès, c'est la ville sacrée. Vous êtes à Fès, monsieur, et

tout le monde est religieux ici. Moi, je prie cinq fois par jour, et je vais vous montrer mes références . . ."

9 janvier

Je suis allé à bicyclette à Sidi Harazem, à dix-sept kilomètres de Fès, où se trouvent une source chaude et des bains. Le gardien, un noir, égrenait une sorte de chapelet. Cette eau délicieuse était bien la seule chose ranimante au milieu des cabanes de terre et des hommes perdus dans le silence et le rêve.

Dans la vallée dénudée, quelques troupeaux de moutons et quelques laboureurs. Deux ânes tirent la charrue, le laboureur crie, et une troupe de *pics-boeufs* les suivent.

Ce soir, un beau film sur l'Inde. Pour un Marocain, j'imagine que l'Inde est moins étrangère que le Canada. Je reviens du cinéma *Arc-en-ciel* par la *rue du Général de Gaulle* et l'*avenue Mohammed V*. Il y avait une vingtaine de personnes au cinéma, et je n'en ai pas vu dix sur mon parcours. Pourquoi les habitants de la médina n'envahissent-ils pas la *ville nouvelle* ?

10 janvier

Cette fois je suis descendu dans la médina jusqu'au fond. Promenade déprimante. Nid suppurant de matière humaine. Le Mexique reste loin en deça. Même dans le quartier élevé et supposé noble, des mendiants emploient leurs dernières forces à chercher un mur où s'appuyer. Les arabes gardent le plus beau

et le meilleur pour leurs mosquées Ce sont des oasis de fraîcheur, de silence et de propreté.

L'hôpital américain pour le soin gratuit des animaux n'est pas la chose la moins étonnante dans la ville arabe, au milieu d'une population de plus de cent mille indigents.

Marrakech, 18 janvier

Il est fréquent de rencontrer parmi les arabes un enfant ou un homme avec un oeil renversé ou crevé.

Je retourne deux fois, dix fois, sur l'immense place Djemaa El Fna. Deux ou trois conteurs réunissent encore des auditoires ce soir. Visages tendus vers les fables, à la lueur d'une chandelle. Visages de ténèbres, d'une humanité déshéritée.

Hier la place a été envahie par la foule, la populace des souks. C'était un cirque fascinant — cirque sans machine. Entre les étalages d'oranges, les baraques, des troupes d'acrobates, de danseurs aux allures religieuses, évoluaient, et les trois négrillons en robe jaune qui avaient déjà eu tant de succès.

19 janvier

La neige qui décore l'Atlas reflète le soleil comme du verre taillé. Comme les dimanches doivent être longs dans ce pays rouge ! Non seulement les murailles, les palissades, les bâtiments sont rouges, mais la terre elle-même. J'ai dévoré des chemins aux alentours. Des hommes étaient endormis dans leurs robes, couchés sous les palmiers ou en plein soleil.

A la ville française, qui s'appelle ici *Guéliz*, trois cinémas et une salle de danse pour votre divertissement, messieurs dames. (Je saisis au vol cette question du jeune homme à la jeune fille : "Alors, tu es contente de ta journée ?") Un marché presque indigène et des boutiques parisiennes pour vos emplettes. Ici on peut pique-niquer le long de l'*avenue de France*. Tout Marrakech est une "nonchalance étendue" — d'où vient l'expression ?

Un événement remarquable de cette journée fut le bris d'une vitre au *Tout va bien*. Le phono renferme surtout des disques américains et on peut entendre *Don't be cruel* et *Sixteen Tons*. Près de moi un saoûlon faisait sa commande pour la nuit : "Two girls and a boy." Il répétait à son cicérone indigène : "A boy ! A young boy !"

Mogador

On descend dans une ville blanche qui a repris son nom arabe, *Essaouira*. Une belle plage longe une baie, . . . une petite place, et "ça y est", suivant l'expression marocaine. La médina est plus dégagée qu'ailleurs, et plus propre. Les portes arquées et les rues droites avec leurs passants enrobés et lents donnent l'impression d'un grand monastère. Le quartier juif cependant est caverneux.

Nous avons croisé en cours de route une nuée de sauterelles. Il en pleuvait dans l'autocar avant qu'on eût le temps de fermer les fenêtres. Mesurant environ trois pouces et multipliés par milliers, ces volatiles doivent former une armée redoutable. L'avalanche avait peut-être un mille de long.

20 janvier

Je vais errer dans les dunes. Quelques hommes sombres se promènent nu-pieds avec des chameaux. Ils vont chercher du sable fin au bord de l'eau. Pendant le chargement des deux sacs qui pendent à leur dos, les chameaux sont accroupis. Elles sont alors moins laides que debout, les bonnes bêtes écailleuses aux membres difformes. Pour ajouter du charme, les chargeurs de sable les dirigent par la queue.

Au village, les petits commerçants se tiennent à leurs portes et leur ennui serait horrible, il me semble, sans la mer à côté. Il y a aussi les mouvements des autocars qui donnent un peu de vie à cet ancien repaire de pirates. Aux deux stations, une nuée de grippe-sous assiège les voyageurs. Et dans cinq minutes le libraire et l'hôtelier dévoreront la *Vigie Marocaine,* qui leur donnera de nouveaux sujets de rouspéter. A 10 heures, les lumières de la place s'éteignent, la brasserie ferme ses portes, et seuls les canons de la forteresse continuent de veiller, au bruit toujours troublant des vagues.

Casablanca

Quel bon vent il fait à Casa ! Un *sirocco,* paraît-il. A moins que ce soit de retrouver la ville, qui enchante ?

Mon hôtellerie juive se trouve sur une ruelle de bric-à-brac en bordure de la *place de France,* noeud des lignes d'autobus — avec une allée réservée aux "petits taxis". Un bruit de lessive monte sans cesse. La vue s'accroche sur les grands immeubles qui se

dressent dans l'azur africain comme des bâtons de crème. En bas, des jeunes gens accroupis autour d'une étoffe jouent aux cartes et se versent du thé. Par derrière, voici l'ancienne médina, inévitablement pouilleuse (il y en a une "nouvelle" dans un autre secteur). A gauche, le port. A droite, les rues modernes conduisant au *boulevard de Paris.*

C'est une certaine France qu'on voit et respire ici. Les petites dames si propres qui vont marchander les carottes. "Michel ! Viens ici, Michel " Le barman marseillais qui vous tend la main. "A votre service, monsieur !" Le *bar de la Liberté.* Le journal qui se scandalise d'un hiatus dans la chanson *Y'a tant d'amour* . . . Et les jeunes filles en fleurs qui balancent leurs serviettes en revenant du lycée. "Cent vers de plus à apprendre, tu penses ! — Il est *sympa,* le *prof !*"

Ces soirs-ci, le *grand Casa* va applaudir les ballets du Marquis de Cuevas au théâtre municipal. Les gueux s'endorment enroulés dans leurs guenilles sous les portiques ou dans les baraques heureuses de se confondre avec la nuit.

Fédala, 28 janvier

Je pars pour Rabat à pied. Une route le long de la mer par une température de juin est irrésistible.

A Fédala je m'aperçois que j'ai fait trente kilomètres. Je suis bien reçu à la *Maison de la Jeunesse* par un nommé Taifour Mohammed, qui se dit pur berbère de la tribu des Chleuh, et qui engage une conversation de haut vol : l'Islam, l'histoire du Maroc, le christianisme . . . Col immaculé, cravate, costume européen, mon Mohammed de vingt-deux ans est de

la classe des Marocains de culture française qui parlent de leur patrie nouvelle avec amour et de l'Islam avec détachement. Comme directeur et animateur de la Maison, il touche un salaire de 32,000 francs ($78.00) par mois. Il ira bientôt en France faire un stage d'études pour éducation populaire. La Maison des jeunes comprend un petit gymnase, une bibliothèque, un studio de musique, une salle de cinéma, un bar, un laboratoire de photographie. (Il n'y a pas de service d'hébergement mais on ouvrira un studio et on étendra coussins et couvertures pour un Canadien errant.) La Maison est rattachée à l'Institut marocain de la Jeunesse et des Sports, organisation parascolaire.

Ce matin, je me trouve bel et bien prisonnier de mon logis de faveur. La poignée de la porte, détachable, sert en même temps de clé, et j'ai oublié de l'emporter à l'intérieur hier soir. J'inspecte les deux fenêtres. Les grilles de fer sont fixées dans le ciment, et je n'ai comme outils qu'un cendrier, un peigne et un ouvre-bouteilles. J'interpelle un cycliste. Je dois faire beaucoup de gestes car il ne comprend pas bien le français. Il reviendra quatre fois sans résultat. Finalement j'ai forcé une vitre de la porte... Je donne cent francs à mon samaritain.

— Tu vas travailler maintenant ?

— Oh non ! monsieur. Quand les Français sont avec nous, moi je travaille. Maintenant c'est fini. C'est pas bon.

Cela revient comme un refrain. Je me rappelle un Juif, à Casa.

— Et supposons que les Français partent tous.

— Alors nous crevons tous de faim.

Cet après-midi, visite de la médina. Le Maroc est donc double partout, même dans les petites villes comme celle-ci : *arabes* dans la vieille enceinte, Européens dans les villas ombragées.

Mohammed me fait remarquer deux petites écoles coraniques comme il en subsiste à côté des écoles publiques bilingues. Les marmots y apprennent leurs lettres et le Coran. Assis sur des nattes, ils ont chacun une tablette sur laquelle leurs leçons ont été écrites, précise Mohammed, avec une plume de roseau et à l'encre faite de bouse et de poils de mouton. Je vois le vieux maître barbu assis sur ses talons, devant un tas de jeunes frimousses. Il tend les mains, puis se penche la face jusqu'à terre : c'est la prière, tournée vers La Mecque.

Les Marocains sont superstitieux, dit Mohammed. Ils attribuent des pouvoirs à l'écriture. Les malades vont voir des charlatans qui leur rédigent une formule sur un papier, un *talisman*. En sortant de la médina, près de la grande porte, nous remarquons un scribe accroupi près d'une vieille femme, visiblement malade, qui le regarde plier minutieusement un petit papier, contenant le secret de sa guérison.

Le père de Mohammed est professeur dans un collège coranique et *imam*, titre conféré par le roi lui-même, pour certaines fonctions telles que présider la prière dans la mosquée. Sa famille est très religieuse et rien ne s'y fait sans invoquer Allah. Mais lui, "Tijani", est un musulman émancipé et fait sauter les traditions. Pour son mariage, il n'aurait pas accepté que ses parents choisissent sa femme à sa place. Il a courtisé une institutrice "modernisée", elle aussi, et s'il a consenti à acheter le mouton pour

la noce, c'est seulement parce qu'il le jugeait bon et raisonnable. Il observe toutefois le *ramadan,* mais plus par discipline personnelle, assure-t-il, que par conscience religieuse.

Une des coutumes que Mohammed réprouve le plus, est celle de la polygamie. Il louange le président Bourguiba d'avoir interdit la polygamie en Tunisie. Ici, dit-il, le roi, personnage religieux, ne peut décréter une loi allant directement contre la tradition coranique. D'ailleurs, il voit venir la "république du Maroc" . . .

La radio annonce que Sa Majesté le roi viendra demain à Fédala pour la pose de la première pierre d'une mosquée. Prenons Radio-Alger. Une voix de conjuration commente les dernières déclarations du chef du FLN. "Vous êtes lâche, vaniteux et stupide. Vous voulez donc prolonger quatre ans de souffrances . . ." — "C'était la Voix du Bled."

29 janvier

Beaucoup de femmes sont sorties de la médina par petits groupes ce matin pour aller acclamer celui dont le portrait apparaît partout et qui est à la fois le chef religieux et politique de l'Empire chérifien. Tel que sur son portrait, sympathique et un peu triste, les traits réguliers, coiffé de la calotte qui ne le quitte pas, le sultan est apparu dans une décapotable au milieu d'un long défilé de voitures arrivant de Rabat. La route de Fédala est jalonnée de militaires. Les plus humbles masures ont arboré le drapeau rouge étoilé.

Un étranger qui marche sur cette route, ce matin, avec un sac au dos et un mois de barbe sur la mâchoire est un assassin possible. Aussi on me regarde avec méfiance, et je me fais arrêter. D'abord, constatation en règle, avec date de naissance et tout. Plus loin, le sifflet. Je fais la sourde oreille. Une voiture vient stopper sur moi. Cette fois on exige ma carte d'immatriculation. Je deviens "en maudit" et je ne peux pas le cacher . . . Voici enfin la grande route, à midi, débarrassée de militaires et de policiers.

Sans que je signale, en plein montant d'une côte, un camionneur s'arrête pour moi. Rabat apparaît bientôt, éclatante de blancheur.

Rabat, 30 janvier

Vendredi. Un flot de musulmans franchit les portes du domaine impérial pour les cérémonies de la *grande prière*. A 11 heures, les clairons retentissent dans l'air limpide et la garde noire sort de son quartier. Les uniformes écarlates rutilent sous un franc soleil. Les cavaliers aux culottes de zouaves arborent le fanion étoilé. A midi, une voix sépulcrale commence à chanter des prières à travers un haut-parleur. La foule se grappe sur le parcours qui va de la porte du palais à la mosquée royale. Le vendeur d'eau, avec son accoutrement et son outre poilue, circule en faisant tinter une clochette. Je suis bousculé par des petits nègres qui veulent voir aussi. Je suppose que cette marmaille est la progéniture des gardes de Sa Majesté.

A midi et demie, dans un carosse tiré par quatre chevaux, Sidi Mohammed Ould Moulay Araba, des-

cendant du Prophète, passe au milieu d'une escorte dont la hiérarchie semble compliquée. Les femmes lancent une sorte de sifflotement aigu. Ce surprenant concert est, paraît-il, un hommage raffiné.

On verra le choeur des hommes en blanc prier et se prosterner longuement dans une galerie de la mosquée. Chaque semaine, pendant une heure ou deux, la splendeur d'un empire théocratique revit dans son cadre traditionnel.

31 janvier

Il faut visiter des ruines. Ruines de Chella, ancêtre de l'actuelle Salé, ville jumelle de Rabat. Cité qui a prospéré depuis l'Antiquité jusqu'au moyen âge et qui est aujourd'hui le chef-lieu des cigognes de la région . . . Ruines de la deuxième grande mosquée du monde, qui, du reste, ne fut jamais parachevée. Son minaret tronqué, la tour Hassane, qui n'est pas sans rappeler la Giralda de Séville, est un monument colossal élevant quatre murs de deux mètres et demi d'épaisseur sur Rabat, Salé et l'océan. Cet ouvrage fut entrepris par Yacoub El Mansour, qui vécut au 12e siècle et fut l'un des grands rois du plus grand empire musulman d'Occident. Parmi les autres minarets qui émergent, il y a les deux de la cathédrale catholique. Je ressens un malaise chaque fois que je vois une église catholique reproduire platement le style des mosquées.

On visitera aussi Radio-Maroc, non sans argumenter avec le rustre préposé à la conciergerie. Un nouvelliste aux manières doucereuses nous expliquera que les informations sont diffusées non seulement en

français et en arabe classique, mais aussi en arabe populaire, en espagnol, en anglais et en plusieurs dialectes berbères.

Tanger, 3 février

En revenant à Tanger on reconnaît l'ancienne zone espagnole. La route est moins bonne et les abords plus beaux. Platanes, collines, arcades. Je me souviendrai d'Alcazarquivir (nom espagnol de *El Ksar El Kebir)* parce que j'y fus arrêté.

A peu près partout dans les médinas j'ai entendu parler espagnol. Le chic est français, le laisser-faire est espagnol. Il y a trois étages à Tanger : en bas, les *arabes;* au milieu, les Espagnols; en haut, les Français. Les musulmans sont la tradition, l'Orient, les bergers, les moutons, le thé qui a conservé sa saveur primitive et sa valeur sociale, la foi des croyants, les *fidèles.* Les musulmans s'appellent "croyants". Les Européens appellent cela fanatique.

Les Espagnols font meilleur ménage avec les musulmans que les Français. Habitude de pauvreté et de farniente, vieilles histoires de conquêtes ? Je ne sais. Et en écoutant les chansons populaires de l'Andalousie, comment ne pas reconnaître les lamentations arabes ?

4 février

J'ai retrouvé l'Américain rencontré à l'auberge de jeunesse de Rabat. Il m'avait recommandé une hôtellerie espagnole à très bon marché, que lui seul a pu dénicher à Tanger. Je l'amène au *grand socco*

(après deux mois au Maroc il ne sait pas ce que dire *souk* ou *socco)* et je lui fais goûter la soupe et un bouilli de mouton qu'on déguste avec ses doigts. On y plonge des bouchées de pain — ces galettes d'un pied de diamètre, à texture brunâtre, si énormes que je n'ai pu encore en avaler une moitié en un repas.

Je lui ai fait goûter aussi le thé à la menthe et nous sommes montés dans un club où l'on fume, nous a-t-on assuré, le vrai *kif*. Voilà bien du luxe pour l'Américain, qui ne s'offre jamais une carte postale ou une friandise, et qui ramasse les vieux papiers. Il erre depuis des années. Il se dit incapable de travailler et vit d'une rente minuscule. Il garde son argent dans une ceinture collée sur le corps. "Je peux toujours sentir qu'il est là." Il est en quelque sorte condamné à voyager. "U.S. are not for me."

Algésiras, 5 février

Voici de nouveau l'Espagne, de noir habillée, mais souriante. (Sur le traversier, l'Américain déjeunait avec du pain brun et des olives qu'il avait emportés du grand socco.)

Conversation sur la question d'Algérie — avec un Syrien arrivant de France.

— C'est la France qui a fait l'Algérie, comme le Maroc . . .

— A qui cela a-t-il profité ?

— Les écoles, les hôpitaux, le travail, ce n'était pas seulement pour une poignée d'Européens.

— Dans l'ensemble cela n'a pas changé les conditions.

— Tu connais les Français. Pourquoi ne croient-ils pas comme toi que l'indépendance est inéluctable ?

— Une minorité, si. La majorité est mal informée. Elle ne connaît pas la situation.

— Une fois indépendante, l'Algérie n'aura-t-elle pas besoin encore des Européens ?

— Bien sûr. Elle n'entend pas les chasser. Ce que nous voulons essentiellement, c'est d'être égal à égal. Nous aimons la France et le peuple français. Moi je viens de Syrie. Nous avons été sous mandat français et nous avons réussi à nous en débarrasser. Mais tout de même, preuve que nous les aimons, le gouvernement syrien donne des bourses à mille jeunes gens pour étudier en France chaque année.

— Il faudra encore beaucoup de morts pour l'indépendance . . .

— Quand un individu tue son compatriote, c'est un salaud. Mais quand un Algérien tue un Français, c'est un héros. Car c'est pour l'émancipation de son pays. Un Algérien a rencontré un Français dans un camp d'été. "Si tu me rencontres, en armes, en Algérie, tue-moi, si tu crois défendre ta cause. Moi, si je te rencontre en armes, je te tuerai."

7 février

J'aurais du remords d'avoir passé près de Gibraltar sans y mettre un pied. Je prends le traversier qui transporte sans relâche des ouvriers espagnols et des marchandes de légumes, très loquaces.

La *Main Street* est sans caractère mais les boulevards qui encerclent le flegmatique rocher offrent

des vues prodigieuses. J'aboutis au *Stoc H,* où je trouve une dizaine de voyageurs attablés autour d'une théière. Le thé est fade pour un retour du Maroc, mais la poignée de main et le sourire du patron, vieil Anglais aux cheveux blancs, sont ce que j'ai trouvé de mieux à Gibraltar.

Je repars dans l'Andalousie assombrie par le vent frais et les nuages. La marche permet de voir se déployer encore la baie d'Algésiras et le village de San Roque, qui déverse aux abords de sa colline ses bandes d'enfants et sa rumeur joyeuse. En route, je dépasse deux femmes qui me disent faire de la contrebande... Ce soir, je serai à Marbella grâce à un homme d'affaires de Gibraltar. Je rends hommage à la courtoisie britannique.

Les villages de la côte sont en contrebas de montagnes hautes et noires, ennuagées, qui recèlent pourtant d'autres *pueblos.*

Marbella, 8 février

On dit que les rentiers viennent de plus en plus nombreux ici passer l'hiver.

L'*albergue juvenil* est un vaste bâtiment, ancien couvent, à ce qu'il paraît, dominant le village. Avec sa terrasse en flanc de colline, sa piscine, son jardin, on pourrait le prendre d'abord pour un hôtel de luxe. Une quinzaine d'anglophones de passage, plus ou moins barbus, s'y racontent des histoires de l'Australie et du Canada.

Je descends au marché, puis à la plage, où s'affairent seulement quelques pêcheurs isolés. Je déguste près d'un feu. Passe un pêcheur qui me promet de

m'apporter un poisson. Puis un monsieur en paletot et foulard, un cahier à la main. Après quelques mots d'usage, en anglais, j'apprends qu'il est Français et écrivain.

Complainte d'abord sur le temps. "Lorsqu'il pleut, l'encre se délaye sur mon cahier et je ne peux rien faire." Il prépare un ouvrage . . . Complainte sur le bruit. "Je ne supporte pas le bruit. Ici la radio ne s'éteint pas avant minuit, une heure. Et les chiens !" Enfin, comme c'est logique, sur les Espagnols. "Ce sont des enfants. Ce sont des primitifs. — C'est bien vrai que la plupart des gens d'ici sont simples. — Pas des gens simples, monsieur. Des primitifs ! Pas d'éducation, pas de manières. Je connais l'Espagne depuis douze ans."

L'écrivain ouvre son cahier. "Voulez-vous que je vous lise quelque chose de très joli ? Vous allez voir !" Et il me débite, en anglais, une citation de D. H. Lawrence, à propos d'un berger de l'Antiquité. Dire qu'il y a de vrais bergers, ici, aujourd'hui, et qui ne peuvent lui donner un pour cent du plaisir que lui procurent quelques phrases sur un berger imaginaire. C'est qu'ils sont primitifs !

Je rallume mon feu.

10 février

La longue plage de Marbella, noire de monde l'été, nous dit-on, reste à peu près déserte actuellement. Mais, le jour ou la nuit, on peut y trouver, à distances, une *guardia civil* faisant les cent pas, fusil à l'épaule, ou somnolent dans un cabanon. Les habits verts et les tricornes noirs, malgré les souvenirs sinis-

tres de la révolution, semblent être un symbole innocent, presque inutile, de paix.

Barcelone, 12 avril

Je m'étais promis de traverser l'Espagne sur le pouce. J'ai eu des occasions de m'en repentir. On me faisait remarquer que ce n'était pas dans les coutumes. J'ai compris aussi qu'il ne faut pas être fier pour solliciter son transport en Espagne. Quelqu'un m'a demandé franchement, une fois, si j'accomplissais *una promesa !*

Moments à fixer . . . Qu'il était délicieux, le lait de chèvre qu'une paysanne m'a vendu, dans un village andalou. La trayeuse s'était installée au hasard d'une rue, avec seau et gobelets.

Accablante, la tristesse des hameaux, comme au Mexique. Tandis que la ville est accorte et gaie. Dans les *bodegas*, une inscription : *Se prohibe cantar* (défense de chanter).

A Antequera, l'estropié de guerre qui attend les touristes à l'entrée d'une caverne préhistorique. Après avoir causé un peu avec l'unijambe j'avais perdu le goût de la préhistoire.

L'aubergiste de Grenade. Il veut me placer à une table choisie. Je m'aperçois qu'il y a en dessous, invisible, une sorte de réchaud. Il m'explique que cela tient les jambes au chaud pour le repas. Je veux m'en passer et alors il proteste qu'il n'a pas besoin de se chauffer, lui non plus, et il quitte sa place . . . Il évoquera en gesticulant le départ du dernier roi maure en 1492. En s'en allant vers l'Afrique, le roi Boabdil se retourne pour jeter un dernier regard sur Gre-

nade, et il pleure. "Je pleure comme une femme ce que je n'ai pas su défendre comme un homme." (J'avais lu cette histoire dans un manuel d'écolier.)

J'ai donc fait le pèlerinage à l'Alhambra, si vaste et fastueuse encore. Etait-ce à cause du dimanche (la visite est gratuite le dimanche) et des touristes du dimanche ? Je n'ai pas retrouvé l'émerveillement de l'Alcazar de Séville. Les grands bassins, ici, moins beaux que la fontaine secrète d'un minuscule patio, là-bas.

Et les vraies gitanes dans de vraies cavernes au Sacromonte. En montant au sommet, par des sentiers, j'étais pourchassé par des mendiants.

Cette Américaine qui me fit place dans sa voiture à Jaen. Elle retournait à Madrid, justement. Ma joie ne dura pas. Elle était hagarde. Je lui demandai si elle avait aimé cela, la semaine sainte à Séville. "Oh yes, very much", d'une manière qui voulait dire le contraire, et davantage. "Very much", répéta-t-elle en gardant le regard fixé sur la route au-devant. Elle portait des verres fumées, un mouchoir noué sur la tête. J'ai pensé qu'elle avait eu une très mauvaise aventure.

L'auto était louée. Elle n'avait plus d'argent, sauf un monceau de *centavos* dans les poches de son blouson. J'ai dû payer l'essence, puis les cigarettes, enfin les sandwiches, si bien que le voyage me revenait plus cher qu'un billet d'autobus. Dans la nuit avancée nous sommes arrivés à Madrid, la fatigue aidant, parfaits ennemis. J'avais parlé de descendre à un ou deux endroits. Elle me retenait, me promettait son appareil de photograhie en dédommagement . . .

Par surcroît, elle conduisait fort mal et lentement. Nous suivions, à dix milles à l'heure, des transports lourds dans des chemins en lacets côtoyant des précipices. Je la croyais capable de donner un coup de volant et de nous lâcher tous les deux dans la mort, moqueuse, méprisante comme elle. Je la vois, retenue sur son énigme, me regarder sortir enfin dans une rue de Madrid, soupirer, s'étirer les bras, se laisser tomber la tête sur son siège.

15 avril

Se promener sombrement de cathédrale en musée . . . A Tolède, ville-reliquaire, moyennâgeuse, aller plusieurs fois voir les curieux portraits des Apôtres à la *Casa del Greco*. J'ai aimé le cloître blanc de San Juan de los Reyes avec ses deux cyprès. La dentelle de pierre ne triomphait-elle pas des ruines tourmentées de cette butte du Tage ? Un guide y donnait une leçon à un groupe de militaires très graves. Il a lu un poème sur les cyprès, il a disserté sur le patio, symbole de l'éternité, de la mer recevant les rivières . . .

Avila, *la capital de Espana que vive mas cerca del cielo*. Parmi les églises (comme il y en a !), découverte d'une "Notre-Dame des Vaches", *Nuestra Senora de las Vacas*. Au couvent de l'Incarnation, qui surprend ici par son aspect modeste, banal, une sacristine nous montre deux petits parloirs où sainte Thérèse a eu des visions. Le pays d'Avila paraît rude : neige du Gredos, hauts plateaux, champs de pois chiches clôturés de haies de roches. La ville est une forteresse, avec plus de 2,500 mètres de muraille nouée de 90 donjons . . .

Pour le retour à Madrid, l'Escurial est sur notre route. C'est encore un vaste musée mais loin de Tolède et d'Avila. L'officiel contre l'austère. Le *Real Monasterio* n'a pas le pouvoir de communication d'une église médiévale, surgie du peuple. Paradoxalement, étant plus récent, c'est défraîchi. Les rondeurs froides de la basilique, son abondance d'or et de cuivre, les familles royales en prière de part et d'autre de l'autel, les salles de tombeaux en marbre, décorés comme des gâteaux, tous ces "trésors" finissent par m'écoeurer. La visite en groupe avec le guide a bien duré deux ou trois heures. Nous avons fini dans la chambre où Philippe II est mort. "Ici, dit le guide, le roi gouvernait les trois-quarts du monde. Le roi le plus puissant de la terre a bâti un palais pour Dieu et n'a gardé qu'un petit coin pour lui-même." Qu'il fait bon, au village, retrouver les enfants qui chantent et dansent !

16 avril

Je verrai encore vaguement Saragosse et Lerida, Montserrat et Barcelone. Chemin de Castille aux villages de pierre secs et délabrés, chemin d'Aragon où un printemps se présentera en plaine verte, en odeurs et en eaux de ruisseaux. Un groupe de gitans me demandent : *Que va a hacer ahora ?*

Non loin de Madrid, encore, un militaire américain qui m'a fait monter dans sa voiture bien chauffée faisait cette réflexion à la vue d'un village que dominait — dévorait en quelque sorte — un couvent ou séminaire quelconque : "C'est la principale industrie ici."

A Barcelone, il y avait à l'auberge des jeunes *falangistas,* des vrais, avec la chemise et l'insigne. Ils sont phalangistes parce que c'est leur chance de faire des études ou d'apprendre un métier. L'un d'eux s'est vu refuser une bourse : on lui a dit que ses parents avaient été républicains. Un autre, ça lui permet de s'exercer à la tauromachie. Il pratique tous les jours avec une tête de taureau artificielle et il se voit déjà dans les grandes arènes.

En Espagne, me disait José Cuevas, on vit en attendant de mourir. Je garde une reconnaissance spéciale à José Cuevas, qui m'a amené de Lerida à Montserrat, un dimanche, alors que l'autostop devenait désespérant. Je l'écoutai si bien qu'il me jura une amitié éternelle, lorsque je le quittai au pied de Montserrat. Il me faisait comprendre que le privilégié, c'était moi.

"Je reste à une heure de la France et je n'ai jamais traversé la frontière. Manger au restaurant, je ne sais pas ce que c'est. Je vois bien que des gens comme vous vont ici, vont là, à Majorque, au Maroc. Nous, nous sommes condamnés à mourir sur le morceau de terre où nous sommes nés, parce que nous sommes Espagnols. Heureux encore si nous pouvons manger assez pour vivre."

"Ceux qui essaient, disait-il, de vivre mieux et de faire quelque chose en meurent aussitôt." José Cuevas s'encourageait, se justifiait, me prenait à témoin. "Vous allez à Barcelone, vous allez voir des cinémas, des magasins magnifiques . . . Faites attention, ceci n'appartient pas aux Espagnols comme moi. Ce matin, j'ai mangé un *bocadillo* avec un petit verre de blanc, mais je ne peux pas faire cela tous les jours.

Je suis en voyage, j'étais obligé de sortir, et je l'ai fait aujourd'hui, dimanche, parce que je n'ai pas le temps durant la semaine."

José Cuevas était révolté, rouge d'une vieille rage qu'il laissait monter. "Je vais vous le dire, monsieur : les Espagnols ne croient plus en rien et n'espèrent rien. Ils croient et pensent pour eux-mêmes seulement." Il s'arrêtait et reprenait. "Ici il n'y a qu'un pouvoir, qu'une classe, et tout le monde est à son service. Est-ce que le peuple peut se révolter, dites-vous ? Il n'a rien, le pouvoir a tout, toute la force, des milliers d'hommes payés et armés par lui, et les curés, évêques et archevêques, les syndicats, les capitaux . . . Les curés, qui nous prêchent l'évangile de *Jesu Christo,* ils touchent leurs soldes du gouvernement, et par conséquent lui donnent leur appui. Ils sont dans la même politique. Savez-vous qu'un évêque a ici le même titre et le même pouvoir qu'un général ? C'est la vérité, monsieur ! Si un évêque se plaçait sur cette route et décidait d'arrêter la circulation, il pourrait le faire en toute autorité, et personne n'aurait rien à redire."

"Nous avons fait la guerre déjà et nous avons perdu. Non seulement la guerre mais nos parents, nos frères . . ." N'avais-je pas entendu cela à Algésiras, à l'autre bout de l'Espagne, en arrivant là-bas ?

Perpignan, 17 avril

Le premier bourg français où s'arrête l'express de Barcelone porte le nom de Cerbère. Le temps est maussade mais la vie doit être plus jolie de ce côté-ci :

les maisons ont des volets verts. Maintenant je vais tout regarder comme en entrant dans une maison neuve. Et voici donc la première inscription française : "Ce fourgon est interdit aux voyageurs" . . .

Sur le quai de la gare, à Perpignan, j'écoute un instant : c'est bien l'accent du Midi, le retroussement vif des mots et des gestes. Je me retrouve dans la rue de . . . Grande-Bretagne. Un écriteau de vitrine : "Que dois-je faire pour me sauver ? — Réponse personnelle de Jésus-Christ." Ne se croirait-on pas un instant au pays des Mormons et des Adventistes ? Non, c'est bien ici le pays de Montaigne, d'Alain-Fournier . . . Je crois le distinguer parmi le groupe d'étudiants qui traverse le parc, dans le vent frais, sous des arbres géants.

A la cathédrale, un sympathique vieillard à la toison blanche comme la neige des Pyrénées fait découvrir, la goutte au nez, les secrets des retables à une troupe de gamines accompagnées de leur maîtresse. A l'heure du midi, les gens se réfugient dans les cafés aux grandes salles vitrées. Ce soir, je passe devant des couples enlacés sur les bancs du parc malgré le froid.

Lourdes, 21 avril

Avant-hier, j'étais seul à l'auberge de jeunesse de St-Girons, masure incroyable, infiniment plaisante après les marches dans la bruine. J'avais épuisé le répertoire de Charles Trenet et presque toute ma patience aussi. J'étais trempé. J'aurais bien embrassé madame l'aubergiste, qui délaissa un bonhomme miteux pour s'occuper de moi.

Un ouvrier sympathique m'a amené de St-Girons à Tarbes. Le temps est gris et pesant. Vingt kilomètres à faire pour Lourdes. Un peloton de cyclistes, conduit par un mégaphone, me dépasse, à la conquête du "Grand Prix Laborde". Un automobiliste me recueille bientôt et voici une petite ville qui s'appelle Lourdes. Je me dirige vers ce qu'on appelle ici "la Grotte". Défilé d'étalages plus ou moins pieux, plus ou moins catholiques, j'en suis prévenu ! Un pont sur le Gave, et l'enceinte de la basilique. Cette scène a été grossie par les truquages photographiques. Sur les rampes et dans l'enceinte, des pèlerins en silence attendent une procession qui s'engage à la grotte. Les malades sont au premier rang, blottis sur des brancards.

A l'auberge de St-Pé, à neuf kilomètres de Lourdes, le long du Gave gorgé de pluies, "Maman Aube" me reçoit avec jubilation. "Viens, mon petit !" De sa face joufflue, de ses frisons, des yeux qui roulent comme deux billes, de la faconde méridionale qui éclate en cascades de rires aigus, jaillit un coeur bouillant qui m'enchante. Elle me montre un cadre où sont collées les photos de quelques-uns de ses "petits". Elle me raconte sa peine : la fédération (des auberges) ne la paye pas et lui a signifié son congé. "Je ne suis pas pratiquante", qu'elle me répète, "mais j'ai dit : je vais laisser faire la Providence." Elle s'apitoie sur les "petits" qui viendront à l'auberge et qui n'auront pas leur "maman". Et ce sont des Français, les traîtres qui veulent la chasser, après quinze ans de service, des Français de Paris. "Ils se croient bien fins lorsqu'ils ont insulté une

maman aubergiste. Ils ne veulent plus de parents aubergistes, comme autrefois. C'est fini, les auberges."

22 avril

Les pics près de St-Pé rosissent au lever du soleil. Je repars vers Lourdes, une auto me recueille bientôt. C'est un vieux du pays, parler franc, oreille un peu dure, large bérêt. Il jase. Les paysans d'ici vivent bien . . . Hivers ensoleillés, printemps pluvieux. Il connaît l'histoire du pays depuis les Huns jusqu'aux Américains de la dernière guerre. Il prétend que les Basques descendent d'une horde asiatique qui se serait fixée dans la région au temps des grandes invasions. Un officier britannique a reconnu sans difficulté leur idiome, après avoir vécu dans le nord de l'Inde . . .

Il recueille deux Allemands mais ne leur parle pas. Une fois sur la place de Lourdes, il me confie : Ça me plaît de rencontrer un Canadien ! Mais les Allemands . . . regardez . . ." Le monument aux morts de la guerre, en face de nous. "Comptez-les, ceux qui sont morts. Les Allemands, ils sont bien, en petites familles, comme ça, mais lorsqu'ils sont tous ensemble, ce n'est pas drôle." Puis il m'amène chez le cordonnier, réparation gratuite de mon sac, et il veut encore m'amener à dîner . . . "Nous nous reverrons peut-être à Montréal. Ici on a coutume de dire : Il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent jamais. Dites-vous cela chez vous ? — C'est la première fois que je l'entends. — Alors emportez-le !"

Je l'emporte, certes, car cela a la saveur du fromage et de l'air frais des Pyrénées.

Toulouse, 23 avril

Le soleil était radieux ce matin lorsque je suis parti de St-Pé. J'ai embrassé "Maman Aube" sur les deux joues et j'ai marché vers Lourdes. Les Pyrénées faisaient éclater leur écheveau de neige, splendeur, art des collines et des vallons. Un bon père de Bétharram, innocent mais parleur, me recueillit et me résuma l'histoire de son patelin et de quelques autres. Nos ancêtres vivaient proche du merveilleux. Les croix tombaient et se relevaient toutes seules, etc. Mes autres chauffeurs : un Témoin de Jéhovah (sermon sur le bonheur et le christianisme), un boucher (prix des porcs et du vin), un représentant de commerce.

Je traverse la moitié de la ville. L'air est empesté de gaz. Peu de gens. Des cafés sont vides. On rencontre des Africains, bruns ou noirs, seuls. Les passants s'attroupent devant certaines vitrines où il y a la télévision. Comme au Canada il y a cinq ans. Vraiment la ville n'offre rien de pétillant, et me redonne le goût des racines, de St-Pé-de-Bigorre. Je m'asseois sur un banc au bord de la Garonne. Un clochard vient me tenir compagnie. Sa bouteille est presque vide. Il débite des histoires de guerre, tantôt en français, tantôt dans un autre idiome, le basque peut-être, à moins que ce soit un dialecte personnel. Je lui demande s'il est Français. — "Je suis international."

28 avril

Entre Montignac et Poitiers, nous nous sommes fait tremper — moi et mon sac — deux bonnes fois et quelques petites autres. Il paraît que nous traversons une "lune rousse", d'où les averses depuis trois jours.

De Montignac aux Eyzies (vallée de la Vézère), sur une bécane tirante, j'ai pédalé à la découverte de l'homme préhistorique. Dans le souterrain de Lascaux, d'abord, on découvre avec stupeur une cathédrale datant de 17,000 à 25,000 ans avant J.-C. Dessins et teintes admirables, étrangeté naturelle des grottes, observation méditée des bêtes dont dépendait la vie de nos lointains ancêtres . . . Ce trou découvert il y a moins de vingt ans par des enfants et un chien émeut plus que Montserrat avec ses bénédictins. On regarde notre humanité par derrière.

Il faudrait au non initié passer des heures dans le musée des Eyzies et y retourner plusieurs fois. Sur une terrasse, à la sortie, l'homme de Cro-Magnon, massif et hideux, nous regarde avec dédain. Il y a aussi ce tombeau de la jeune femme, avec un collier de dents percées. Je refais les vingt kilomètres de la "vallée préhistorique" dans la noirceur, sur mon vélo sans phare. Quel plaisir de rentrer à l'auberge de Montignac, qui, sans moi, restait vide au milieu de son pré et de ses criquets.

Le lendemain, dimanche, je m'arrête à la grand-messe au village. L'église est à moitié vide et on entend les scies d'un moulin. Malgré tout, le curé, avec une allure éclairée et précise de magistrat, fait un grand sermon sur le mystère de la Rédemption.

Chartres, 3 mai

Le soleil décline sur la plaine de la Beauce. Fin d'un après-midi de dimanche dans la petite ville de Chartres. De la route de Paris arrivent par pelotons serrés, visages fatigués mais détendus, garçons et filles, étudiants auxquels se sont mêlés des militaires, des ecclésiastiques. Quelques-uns sont poussés sur des chaises roulantes. Tous les groupes scandent : "Je vous salue Marie . . ."

Sept heures. Les cloches s'ébranlent. Sur l'immense place où les curieux sont rassemblés, les sacs à dos s'étalent à la centaine. Pyramides de couvertures, de serviettes, de pains, de bouteilles d'eau et de lait. Les parvis latéraux se ferment, les derniers marcheurs défilent sous le portique principal, dont les graves sculptures se dorent sous le soleil couchant. La Croix-Rouge s'affaire avec les éclopés.

Sept heures et demie. La foule des pèlerins est écrasée dans la nef, tandis que des pelotons attendent encore pour entrer. L'office va commencer entre les hauts vitraux où se colore le Moyen-Age. Mais le temps est comme supprimé ici. N'a-t-on pas découvert sous la cathédrale un puits creusé avant l'ère chrétienne et enclos dans un monument de l'époque romane ? La chapelle Notre-Dame-sous-Terre se trouverait à l'endroit où les druides avaient un culte à une vierge qui devait enfanter . . .

Paris, 6 mai

Un bon Chinois de la "cité américaine" d'Orléans me fait entrer à Paris. Je voulais rester à Orléans

pour les fêtes de Jeanne d'Arc, et pour voir et entendre "Moi, de Gaulle", mais l'aubergiste m'a prévenu que toute la place était réservée. Orléans est pavoisé, les vitrines exposent des . . . *Jeanne-d'Arqueries.*

Dans Paris, les immeubles se montrent plus vieillis, plus noirs à mesure qu'on avance. Et quel grouillement ! Pauvres nerfs de Paris ! C'est vrai que nous sommes à la veille d'un congé de quatre jours. (On l'appelle le congé de l'Ascension.)

Mon Chinois me dépose boulevard Montparnasse, j'avale une miche au jambon, descends la rue de Rennes, traverse la Seine. Tout à fait la chanson : sur le pont des Arts un peintre travaille avec son chevalet, et plus loin un bonhomme barbu joue de l'orgue de barbarie. Ba bé bi bo bu. Les monuments apparaissent incorruptiblement noirs, noirs comme de l'encre, y compris Notre-Dame, à ma droite, et le Louvre, devant moi.

C'est curieux : même à Paris, la première préoccupation est d'aller à la poste . . . Allons déguster le courrier sur la place de la Concorde — vaste champ d'automobiles, mer d'automobiles. Une grosse dame en fichu arrive, essoufflée, pour réclamer vingt francs pour la chaise. Un couple se sauve pour épargner les quarante francs, quarante francs pour une demi-heure au soleil de mai, sur la place de la Concorde, où l'on voit de loin l'Arc de Triomphe et la tour Eiffel, vrais comme ils existent !

Je remonte un ou deux boulevards, pour apprendre que celui qui m'avait généreusement invité chez lui (un représentant de la presse catholique) est "en récupération", c'est-à-dire en congé récupéré sur un congé normal. Je lui pardonne et je cherche une

auberge. Ainsi on aura vu sans le vouloir la place Pigalle. "Un p'tit jet d'eau . . ." Encore la chansonnette. Les noirs, les nord-africains sont nombreux parmi les promeneurs. Les blanches raccolent les colorés en toute liberté, égalité et fraternité.

7 mai

Evincé encore une fois, je m'enfouis dans le métro pour aller à l'autre bout de la ville, cité universitaire. Pas de place à la Maison Canadienne, maison très correcte où flânent quelques garçons et filles en mal de se parisianiser. Je me plonge dans une pile de journaux québecois, *Le Devoir* et *L'Action Catholique*, qui livrent le bon combat loin de la maison paternelle, fort distraite. Je reviens en mangeant un pain d'épices, par le boul' Mich', surpeuplé, et je marche jusqu'au théâtre Antoine, pour voir *Les Possédés* de Dostoïevski et Camus. (S'il fallait prendre cela au sérieux ! Mais le public ne médite plus, déjà, il se promène, boulevard de Strasbourg, ou de Sébastopol — c'est le même. En face de mon hôtel, dans un ou deux bars, on boit et on danse. Les comédiens ont salué, le public a applaudi, les couples se balancent. Minuit à Paris.)

8 mai

Je repars avec mon sac et mon imperméable. Deux adresses pour ce matin. (Je les ai bien conservées, depuis la Saskatchewan.) Première : madame... a 39 de fièvre (cela fait combien en Farenheit ?),

elle a maigri, elle est étourdie, elle a la grippe, elle a des malheurs, sa mère est morte, son frère lui a fait des ennuis avec la maison, le testament, elle pleure . . . Elle est concierge.

Deuxième : elle est partie, à Deauville. Quatre jours de congé, vous pensez ! La maman est très gentille, le papa aussi. Ils tiennent une petite épicerie, très gentille, avec la petite soeur, très gentille, dans une petite rue de Paris, gentil, avec des légumes, du fromage, du vin.

De nouveau dans Montmartre. Je tombe sur une querelle de voisins : quatre personnes se chamaillent, deux hommes et deux femmes. Ils habitent la butte, ils ont une cour grande comme une mare à canards, et un petit parterre moins grand encore, et clôturé. Ils se battent et s'insultent. Ils se traitent de salauds et les voisins regardent et écoutent aux fenêtres. Dans un accès de rage, une femme, la bouche en sang, arrache trois planchettes à la barrière du jardinet. Elle a cassé ses verres. "J'ai payé dix mille francs pour mes lunettes, dix mille francs !" . . . Comment trouver cela beau, la colline Montmartre, quand deux couples se battent pour dix pieds carrés de cour ? Un pied carré de gazon, un pied carré d'air frais, c'est sans prix, à Montmartre.

Pourtant la butte est prise d'assaut ce soir. Et malgré tant de gens qui veulent s'arracher la poésie comme un gâteau, il en reste encore, place du Tertre. Des lampes rouges veillent sur chaque table, et des parasols rouges veillent au-dessus, et le restaurant de la Mère Catherine et le cabaret Patachou égayent le monde. C'est de la joie toute prête, toute faite.

Quatre garçons exécutent des chansons de cow-boy — en anglais — dans un coin de la place. Ils ont du succès, on se presse autour d'eux. J'aime aussi ces chapeaux à larges bords, ces guitares d'Amérique, ces "long, long, long" et "sing, sing, sing", mais ici ils blessent, ici sur la butte aux artistes. (Au cinéma le plus proche de la Sorbonne j'ai vu à l'affiche "Houla-Houla" ! Le café de Flore annonce "breakfast, toasted cheese sandwich", et dans St-Germain des Prés un joueur de banjo reprend *Davie Crockett.)*

18 mai

Route du sud. Premier soir à Fontainebleau (la forêt proche cherche à me retenir), deuxième à Clermont-Ferrand (où j'ai failli m'accrocher à un artiste de trottoirs, un bohème cherchant un disciple et trouvant la fortune avec une boîte de craies sur les places publiques), troisième à Valence. La Nationale 7 est surchauffée, c'est maintenant le "congé de la Pentecôte" en France. Je n'ai pas de chance, et je me console dans les cerises au bord du chemin, près de Montélimar. Enfin voilà un Allemand qui s'arrête.

A quelques kilomètres plus loin j'ai reçu un avertissement de l'autre monde. Mon Allemand dépassait trois voitures de file, j'ai vu venir l'autre en face, trop tard, et je n'ai plus rien vu ni entendu. Puis je me suis réveillé lentement, mais quel réveil, dans une chaise longue, à l'intérieur d'un restaurant. Perdu dans des limbes, je m'efforçais à abattre des écrans, qui m'emmuraient. J'ai demandé où j'étais. Lorsque je tâtai ma carte de la France, dans ma poche de

chemise, tachée de sang, une éclaircie se fit. J'avais mal à la bouche. Une femme en face de moi me dit qu'on m'avait cru mort.

Dans la déclaration qu'il me fit signer, le gendarme écrivit que je m'étais assoupi et que je n'avais pas pu voir comment l'accident s'était produit. Plus malheureux, le pauvre Allemand fut transporté sans connaissance à l'hôpital, ainsi qu'une des trois femmes de l'autre bagnole. Je suis resté assis environ une heure, pour reprendre mes sens, ou plutôt pour les laisser revenir, j'ai repris la route, la jambe molle, la bouche enflée, la tête déboussolée. J'arrive à Avignon avec un solide mal de coeur et le cerveau en feu. Béni soit le banc vert qui m'a reçu, près de la gare, et le gazon compréhensif où j'ai déballé une indicible sauce aux cerises de Montélimar. Résolution : plus d'autostop les jours de fête.

19 mai

Un de mes chauffeurs m'a demandé ce qui m'avait le plus frappé en France. Embarrassé, je répondis que, au point de vue pratique, c'était les auberges de jeunesse . . . Je me suis ensuite demandé . . . et je crains d'avoir une réponse : rencontrer des imbéciles. Peut-être, précisément, parce qu'on voit la France comme un pays d'esprit. Autant me plaisent les gens simples, autant m'attristent les illuminés et les arriérés mentaux. Tel végétarien fanatique m'a raconté que la plus grande pénitence de sa vie avait été d'habiter près d'un abattoir. Le dernier que j'ai rencontré sortait tout droit d'un hôpital psychiatrique, où l'avait conduit, disait-il, une discussion avec un évê-

que. Il parlait de Karl Marx, de Jean-Paul Sartre, du président de Gaulle, de Jésus-Christ . . . Il était révolté contre les matérialistes et prêchait l'esprit. On y revient, la France est un pays d'esprit. Elle en a trop peut-être.

20 mai

Partir à la découverte de VIENS en Vaucluse. Traverser Avignon, marcher cinq kilomètres sur un chemin qui vagabonde dans une campagne pléthorique, odorante. Parvenir au chef-lieu, Apt, vers midi, avec un directeur de banque qui a dévissé son compteur pour voler vingt-cinq kilomètres au "deux-chevaux" du Crédit Lyonnais. Jusque-là c'est régulier — et charmant.

La partie commence ensuite, la marche de trois heures sur une vague piste montante, mi-terre mi-gravier, un vrai chemin à bleuets. On m'a dit d'aller tout droit, et que c'était le plus court chemin. Seul avec les oiseaux et le soleil, je salue des masures de pierre abandonnées. Il pousse de la vigne par carrés, ici et là. Voici tout de même une paysanne, je lui demande si j'ai le bon chemin pour "Viensse". — "Je ne compreng rieng . . ." Il vente fort. Toujours tout droit . . .

J'aurai attendu trois heures le plaisir d'apercevoir le bourg perché au vent des Alpes, avec une horloge au-dessus de la porte de ses remparts. Elle tinte encore pour les trois cents âmes qui restent ici — il y en eut naguère trois mille, paraît-il. Assis au café de l'horloge, j'ai dû raconter mon histoire, avec un demi-litre de blanc plus un demi d'eau fraîche.

Ce fut un haut lieu roman, et le curé me fait remarquer un reste de château. "M. le curé de St-Martin" est venu aujourd'hui préparer la confirmation. Un brave jeune homme, carré d'épaules, cheveux en brosse, large ceinture sur les reins . Il n'est pas historien ni amateur d'art, il n'a pas le temps. Il est courageux : lorsqu'il venait encore dire la messe ici, il réussissait à réunir une dizaine de femmes. Les catholiques pratiquants ? Dix pour cent. Une sacristine a embaumé l'église de savon et inondé le parquet.

Je descends au cimetière, qui est retenu par un remblai sur le bord de la haute colline. Je n'ai pas le temps de déchiffrer une épitaphe qu'une femme survient, essoufflée, serrant contre elle un vase de terre. Elle me prie d'aller voir son mari, secrétaire municipal.

Faute du maire, qui habite à Paris, je reçois donc les honneurs civiques de monsieur Defudes, qui m'ouvre l'armoire aux archives . . . Il a sorti le pastis, et je repars la tête troublée par les libations. J'emporte des cartes postales, l'adresse d'un notaire historien, et le souvenir d'un hameau provençal d'où la vie hésite à se retirer.

23 mai

Je retourne à la ferme où l'on nous a promis du travail, un Suédois et moi. Barbentane, département des Bouches-du-Rhônes, au pied de la "montagnette" qui va jusqu'à Tarascon. Cinq kilomètres de chemin en courbes douces, des fermes-jardins bordées de haies de cyprès, de vagues bâtiments carrés servant de remises, de maisons, d'étables.

J'arrive à "notre" ferme, endormie au soleil. La maison de pierres fait dos à la route et face au midi. Théophile est dans la cour. Il me salue et me fait signe de ne pas faire de bruit, son père prend la sieste. La chèvre et la jument, qui habitent en bas, à côté de la cuisine, se tiennent tranquilles, et on n'entend que la musique des mouches. Je remonte l'escalier de pierre, je vais sentir la balle du grenier et les trois paniers de vieilles crottes pendus aux murs. La campagne et son mystère.

Ici il y a autant de rois que de cultivateurs. Ici vit un vieux marquis, très pauvre, chuchote-t-on, dans son château. Et une jeune comtesse, très riche, au milieu des fruits. "Madame la comtesse". Ici la plupart des gens ne sont jamais allés à Paris. Mais qu'y a-t-il à Paris ?

25 mai

Björn et moi sommes parmi les nombreux Français qui roulent vers les Saintes-Maries-de-la-Mer, ce dimanche matin, pour le pèlerinage des gitans de partout. Pèlerinage ou attraction foraine ? La petite ville est transformée en foire et la voix d'un bon père qui exhorte à la piété à travers un haut-parleur ne parvient pas à atténuer les bruits de la fête.

Il paraît qu'il y avait cinq mille gitans au rendez-vous. Leur reine, Zora, y était aussi.

Nous avons vu les maisonnettes blanches des guardians, les Arlésiennes en costumes, nous nous sommes enfoncés dans la crypte de l'église-forteresse. Une gitane faisait les dernières toilettes à la statue

de Sarah la Noire. L'eau courant sur le sol et l'air était surchauffé par les feux des cierges. Oui, il y avait des vrais pèlerins à la fête des Saintes-Maries.

22 juin

Je suis parti comme un salaud, en laissant une note. Quel piètre ouvrier agricole je fais : trois semaines, pas complètes.

A Châteaurenard, j'avais cabane à deux kilomètres du village, dans le coin d'un champ de tomates, qui mûrissent à plein soleil, entre trois torrents d'eau terreuse et quatre haies de cyprès et de bambous. J'avais la lune qui se levait plus grosse et plus rouge que le soleil entre les cyprès quand je revenais le soir à huit heures. J'avais bicyclette, déjeuner chez le patron, chapeau de paille. J'avais la chaleur, ah !

Le patron prit trois jours à se rendre compte que le Canada n'était pas la Suisse, le seul pays qu'il ait vu en dehors du sien, qui est la Provence. Puis il me demanda si la capitale du Canada n'était pas Mexico.

Le patron a le physique massif et l'humeur enjouée. Il a toujours quelques mots gouailleurs, inintelligibles pour moi, à lancer aux passants, qui lui répondent de même manière. Il chérit le boire et le manger, le fromage du matin et le pastis du soir.

Mon premier patron, à Barbentane, était aussi vieillissant, aussi ambitieux, aussi méfiant, aussi paysan que celui-là. Il s'appelait aussi Joseph. Il avait aussi plusieurs terres séparées et plusieurs maisons et plusieurs vignobles. Il n'avait cependant pas l'humeur méridionale. Il est entouré d'un fils neuras-

thénique, d'une fille qui ferait très bien une Maria Chapdelaine provençale, et d'une femme qui souffre des rhumatismes. Lui-même a l'oreille dure et craint par-dessus tout le soleil en se référant à la blessure que la guerre de 14 lui a laissée au crâne. "Je ne suis pas patriote", dit-il comme tout commentaire. Cette guerre ne lui a même pas permis de voir Paris. Il a pris sa revanche en allant six fois à Lourdes. Les gens de Barbentane passent pour très catholiques.

Je suis parti furtivement à sept heures, ce matin, et tandis que les hommes, les femmes et les enfants de Barbentane et de Châteaurenard retournaient à leurs haricots, leurs pommes de terre et leurs courges, dans la chaleur naissante du jour, je contemplais de grandes journées toutes à moi, emportant de mon interlude de labeur un billet de dix mille francs tout rond, quelques patates au fond de mon sac et des souliers qui ne veulent plus marcher. Je fais un grand détour pour aller à Avignon, mais tout est plaisir.

L'auberge est complète. Je me rappelle qu'il existe un "centre d'accueil". Je me fais signer un billet par un agent de police et je prends ma place dans le groupe d'Algériens, de clochards et de "fauchés" qui attendent à la porte du refuge, dans une ruelle. Un franciscain à la tête géologique inscrit les noms en commençant par les nouveaux. Ville ? — Roberval. — Département ? — . . . Canada.

Au dortoir, les habitués s'échangent les nouvelles du jour, en français et en arabe. Encore quelques grognements dans l'air tiède qui transporte des odeurs fermentées, et les lumières s'éteignent, après que le franciscain a récité un Pater comme "prière à Dieu-Allah".

Nîmes, 28 juin

Dans la vibrante lumière de juin, qui est déjà la canicule, je cherche à repérer les monuments découverts hier soir au milieu de cette ville où je courais aux provisions comme tout le monde. On a faim, on se dépêche, et voilà, surgissant au coin d'une rue klaxonnante, une arcade de l'Antiquité romaine. Je m'en allais ébahi avec mon *nescafé* et ma margarine.

Du haut de la Tour Magne (le plus ancien monument romain de France), je cherche les arènes. D'entre les toits se lèvent plusieurs clochers de plusieurs époques. Des cloches sonnent. Cet airain nous vient aussi de Rome.

A l'auberge, j'ai rencontré un enfant de Rome. Il vend Rome et tous ses monuments pour une expédition dans la lune . . . et même pour une bonne auberge. "Si j'étais Mussolini ou Franco, je raserais toute l'Italie de ses ruines." J'écoute cette nouvelle chanson du pays chantant.

"Les Italiens disent : Nous sommes la civilisation, regardez, admirez ! Nous n'avons pas besoin de personne puisque nous sommes en Italie. Pas besoin d'aller ailleurs, puisque nous avons l'Italie.

"Pendant ce temps, les Anglais, les Allemands, les Russes, les Américains travaillent et vivent. Nous, nous laissons faire, nous faisons l'amour, nous chantons, nous quêtons et nous volons. (Faites attention à vos bagages si vous allez à Naples.)

"Moi je n'aime pas les ruines. Ce qui est passé n'est rien. Je ne viens pas en France voir les ruines. Ce n'est pas cela qu'il nous faut. Je déteste l'Italie.

Nous sommes des mendiants, avec nos monuments. Nous sommes lâches, malhonnêtes, sales. J'ai honte d'être Italien . . . Un gratte-ciel, ça c'est beau ! Einstein, c'est quelque chose ! Ça avance, ça monte."

Ce matin le refrain reprend, à la cuisine où déjeunent aussi une Allemande, une Hollandaise, un Américain. Les deux filles sont de mon côté, l'autre a l'idée fixe des courses d'autos : il a vu celle du Mans et en cherche d'autres. Il n'ira donc pas non plus voir les monuments de la "Rome française". Tu ne pourras pas les éviter tous, lui dis-je. La Maison Carrée et les arènes sont au milieu de la ville."

Contrairement au Romain, il ne fera pas de détour pour les éviter. Tandis que les deux blondes nordiques et moi irons nous griser de souvenirs, les poches pleines de cartes et de dépliants.

Mais il fait bon rencontrer un Romain anti-romain. Il a raison de dire qu'on va voir les monuments par snobisme. Je me souviens trop d'un petit niais parisien qui étudiait Chartres à la journée longue et qui mesurait son estime à la faculté d'être "sensible aux vieilles pierres".

"J'ai visité le Palais des Papes à Avignon . . ." Moi aussi. Il faisait chaud et, comme mes compagnons qui attendaient le guide, je lorgnais le *milk-bar* (sic) d'en face.

30 juin

Les musées en France sont comme les églises au Mexique : on n'en pourra jamais savoir le nombre. Une petite couturière de Zurich m'avait entraîné, depuis Arles, du côté de Fontvieille et des Baux et

de Tarascon et de... Fontvieille, le moulin d'Alphonse Daudet. Ma copine est en émoi parce qu'elle vient juste de lire les *Lettres de mon Moulin*. Elle apprend le français qu'elle parle déjà avec l'accent traînant et appliqué des Suisses.

Deux Arlésiennes en costumes folkloriques nous attendent dans le moulin à vent. Dans la chambre de blutage, en bas, la maîtresse de céans jase avec chacun et déclame des passages des fameux récits. La couturière de Zurich veut tout vérifier, se demandant, par exemple, où était le trou du hibou qui hantait le moulin. Elle est déçue d'apprendre que son poète n'a pas écrit son livre dans le moulin même. "Mais enfin, ajoute l'Arlésienne, c'est ici qu'il venait chercher son inspiration !"

Puis nous montons aux Baux. Le plus curieux de ce bourg juché sur un pic des Alpilles n'est pas qu'il ait donné son nom au bauxite mais qu'il ait été un petit royaume, dont les roitelets se prétendaient descendants de Balthazar.

La nature reprend, du reste, son empire. Et ce n'est pas le règne végétal mais bien le règne minéral qui a eu raison des cours d'amour et qui fait des Baux une cité presque morte. Si vous demandez à l'unique épicier du lieu le chiffre de la population, il vous répondra : soixante. L'auberge de jeunesse occupe une partie d'un ancien hôtel. Egalement à l'ex-hôtel *des Porcelets* on trouve un atelier d'artisanat, et quelques peintres ou simples bohèmes au tempérament de hibou comptent parmi les soixante habitants de la forteresse.

Côte d'Azur

Deux jours à Cannes. Ni la langueur sauvage d'Acapulco ni l'extérieur correct de Miami, mais quelque chose de l'un et de l'autre, qui fait "holiday", carte postale, avec quelques "plus" : plus attachant, plus familier, mais aussi plus recherché, plus européen, enfin.

Plaisir malicieux à longer les plages : exposition permanente de mammifères raisonnables, une des plus concentrée au monde, et qui laisse deviner quelle fantastique dépense d'amour il se fait sur ces côtes. Des homosexuels se retrouvent par nichées à *Zanzie Bar* et à *Gigi Plage*. Beaucoup d'Allemands parmi eux.

Le sable est très mou, la mer très douce. Même pas un semblant de vague. L'eau, à peine fraîche. Ciel et mer restent d'un bleu pâle, tiède.

J'ai été invité au *Da Boutteau,* restaurant d'atmosphère avec plafond de feuillages, murs couverts d'autographes, photos, reportages. Il y avait du lapin, de la ratatouille, des fromages, quel festin !

Cher docteur, c'est vous qui m'avez amené dîner chez votre ami, "le roi de Cannes", et m'avez invité à Juan-les-Pins, et m'avez trouvé un emploi . . . Vous avez trente-huit ans, vous avez la plus grosse maison de St-Girons, vous êtes actionnaire dans plusieurs sociétés prospères, vous êtes un héros de la résistance, vous serez Légion d'honneur dans un mois. Vous êtes athée, socialiste, gaulliste, et vous avez des histoires sensationnelles sur les camps de concentration. Vous êtes fascinant et vous me répugnez.

13 juillet

Je suis plongeur dans un hôtel "deux-étoiles C" sur la Côte d'Azur. Le pensionnaire le plus remarquable de l'hôtel est un prince belge, un vieillard décharné, maniaque, entretenant une jeune femme blonde qui le traite de "vieille allumette branlante". Il est voleur, querelleur, menteur. Comme les bains de mer lui sont défendus, il a rempli un baque d'eau, aujourd'hui, dans la cour, et il y a jeté un kilo de sel pour s'y baigner.

Il y a aussi un comte français que j'ai vu une fois seulement. Il est dans le midi de l'âge, forte corpulence, une jambe raide. Un adolescent très blond et très discret l'accompagne.

Gênes, 26 juillet

Gênes a deux étoiles dans mon guide du pneu Michelin. En ce qui me concerne, ce serait assez d'un accent circonflexe. Soit à cause de la chaleur humide, soit du mauvais séjour à Menton (surpeuplé d'estivants), je n'ai aucune disposition pour les palais désaffectés et les peintures du 17e siècle. Je me contente de sucer des *gelati* et de me tremper à la mer, graisseuse ici.

En passant par le vieux Gênes, dont les rues malodorantes se rétrécissent jusqu'à trois pieds de largeur environ, je salue cependant un pays où l'on peut, comme en Espagne, se conserver à bon marché. Se bourrer de ravioli pour quinze cents.

Pise, 29 juillet

Rapallo et ses abords sont trop beaux sans doute. Je prends un des autobus bleus qui nous amènent à Portofino, au bout de la péninsule, pour cent lires. Ravissante, la rade, par son étroitesse, ses barques blanches, ses devantures bariolées, et le long du cap, les grottes parmi les pins offrent des asiles romanesques. Je deviens ivre d'azur et je suis pris d'un vif dégoût pour la rapaille touristique, les cris des Italiennes sur les roches et les sueurs des Anglais qui s'extasient modérément par petits groupes.

Les monuments de Pise éclatent de blancheur. La tour semble vraiment se balancer dans le bleu du ciel où voyagent des petits nuages blancs.

Couvent St-Marc de Florence

Le tableau que j'emporterais est la *Fuite en Egypte*. Naïveté amusante, transparence. Les collines mêmes, les mains, les barbes deviennent spirituelles. J'emporterais aussi le saint Jean de la Cène, reposant comme un enfant sur la table devant son maître.

Les cellules de Savonarole : tristes à faire mal — ainsi que la marque du bûcher où il brûla sur la place publique.

Pérouse, 2 août

Il m'aurait fallu prolonger mon régime de Florence : un demi-litre de lait le matin, un musée au complet, un kilo de pêches, une promenade, un repas à la *trattoria*, à deux cents lires, et promenade finale au Ponte Vecchio.

Ici, dans les rues qui ressemblent à des couloirs de couvent, on rencontre des prêtres, des femmes qui vont aux vêpres, et parfois une moto qui passe comme un météore.

Vatican, 7 août

Il y avait au moins mille personnes ce matin dans la Sixtine, expliquant, gesticulant, cherchant, se tordant le cou, soupirant, admirant. L'air était lourd et empesté. Les fresques tenaient le coup : une humanité démesurée, décolorée, enflée, grouille toujours au plafond de Michel-Ange.

Passant aux salles de sculptures, on remonte l'Antiquité — châtrée ici — jusqu'à l'Egypte, aux sarcophages, aux momies, aux squelettes. On aurait envie de s'échapper, à la fin, vers les "jardins du pape".

Catacombes

Des prêtres guident les touristes. Le nôtre insiste : les catacombes n'étaient pas des lieux de refuge pour les chrétiens mais de sépulture et de cérémonies. Le caractère ésotérique, nocturne, de ces temples creusés dans le tuf rapproche curieusement le christianisme des religions primitives.

Castel Gandolfo

"Nous attendions quatre mille personnes, il en est venu dix mille." Quand le vieux pape apparut au fond de la salle, au-dessus des têtes, on ne sentit plus l'air putréfié, on devint enfant, bonne soeur, bon frère, devant le patriarche blanc.

Lui et certain vieillard de St-B . . . que je connais se ressemblent à s'y méprendre. Un pape et un garçon d'ascenseur. Ce n'est pas le pape qui est vulgaire, c'est le père Joyal qui est noble. Les mêmes traits épanouis, les mêmes gestes, vifs au départ, et qui se fixent un peu avant de s'effacer.

Naples, 11 août

Quelque part sur la côte, nous avons dépassé une procession comme d'une fête-Dieu. Le dais avançait entre un petit groupe d'hommes et de femmes, dans la rue principale, étouffante de chaleur et de poussière et décorée de tapis de tables et de couvertures de lits — du moins m'en sembla-t-il. Une fanfare luttait péniblement contre les bruits des moteurs et de la plage.

A Capoue, toute la ville se promenait, comme en Espagne le soir. Au petit matin, les charrettes ont défilé à grand bruit le long de mon auberge-spaghetti. La récolte des melons, j'imagine, car la route en est barricadée des deux côtés. Des enfants fourrés sous des couvertures dormaient au fond des charrettes.

Naples est comme une de ses femmes trop larges qu'on croise dans ses rues, haletantes.

Athènes, 15 août

Sur l'Adriatique, lumière à rendre fou.

On aperçoit bientôt les cheminées fumantes du Pirée. — "Nos montagnes sont arides mais les petites

plantes qui y croissent embaument l'air de parfums", dit un Grec. "Depuis trois mois j'avais hâte de retrouver ces parfums."

C'est fête chez les Grecs : la "Dormition" — que je préfère à "Assomption". Trois, quatre, six, dix bateaux se détachent du port, chargés à plein bord d'excursionnistes. (La chansonnette !)

J'ai la chance de trouver un cicerone bilingue dans le tram. "Regardez à droite, vous verrez l'Acropole."

16 août

Deuxième jour de *dormition* pour les Grecs. Petit hôtel, rue *Socratous*. Pauvre Socrate, il n'a pas la plus belle rue d'Athènes !

17 août

Sur la route d'Athènes à Eleusis, à Daphni, charmant petit temple byzantin. Mosaïques du XIe siècle qui fixent en traits rigides mais émouvants les barbes et les grands yeux ronds. Ce monastère qui semble abandonné est plus accueillant que l'église d'Athènes surchargée d'icônes où les popes, avant-hier, au milieu de chants pesants de foules du dimanche, entre des chasseurs de mouches, distribuaient le vin à la cuiller, et l'on se passait une serviette rouge de bouche à bouche.

A Eleusis, comme ailleurs, les ruines laissent tout à fait indifférentes les marchandes de poisson. A peine vous diront-elles : c'est par là.

J'ouvre ma brochure : "Les mystères furent finalement interdits par le pape Théodose II, et le sanctuaire lui-même, détruit par les hordes barbares d'Alaric, probablement en l'année 395. — En 1676, deux voyageurs anglais vinrent à l'Eleusis . . ."

19 août

Perdu dans la campagne, je me suis demandé ce que serait une nuit à la belle étoile dans l'Attique. J'avais une carte d'auberges et je suivais un chemin qui devenait de plus en plus imprécis. Bon, je trouverais une cabane (aucune à la vue) ou un olivier . . .

Auberge ? Caravansérail ? Un bâtiment, ou plutôt un amoncellement de bâtisses, surmonté de croix, seul dans un bocage arrosé par un ruisseau. Suivit une longue, laborieuse introduction, composée principalement de gestes. Je perdais mon latin en cherchant mon grec, devant le pope guenilleux qui était aussi éloigné des popes solennels et impeccables des rues d'Athènes que le village d'Eleusis l'était de mes souvenirs "classiques". Je montrais ma carte, et tout en devisant avec les femmes de la métairie, qui se méfiaient manifestement, le vieux pope, assis sur un établi de la cour, caressait un jeune garçon — qui pouvait avoir douze ou treize ans. Je ne sais si je dois prendre cette scène pour plus grecque qu'elle n'est, mais j'étais frappé de voir que les deux commères ne semblaient aucunement prêter attention aux jeux du vieillard avec l'enfant.

Finalement on m'envoya me laver au ruisseau, et quand je revins il y avait un plat sur une table pour moi, dans la cour, et un lit, à côté. Il faisait déjà noir.

Athènes, 21 août

Encore sur la colline sacrée ce soir. L'*Andromaque* de Racine, jouée par une troupe française. Le verbe pompeux et les situations mythologiques déconcertent, mais on voudrait retenir à jamais la peinture des sentiments et le charme éblouissant de certains vers. L'audace aussi, surtout à la fin : Oreste devenu fou conjure les "filles d'enfer" et leurs serpents . . .

22 août

Non, je n'attache pas de spécialités aux villes. J'aime les villes quand je peux m'aimer.

Peut-on écrire la visite d'une ville, après tout ? Si j'essayais Rome ! J'en ferais une douzaine de pages, peut-être ? . . . Arrivée dans un quartier quelconque, le type nous dépose là, nous étions trois sur le pouce, je cherche à acheter une carte ? Non, j'ouvre mon carnet : l'adresse d'une auberge, toujours. Mais encore ? C'était un peu après-midi — peut-être pas, mais ce l'est dans mon souvenir. Des gens mangeaient le long de certains comptoirs. Le quartier était quelconque, je le dis encore, mais très affairé. Je sais bien cela : être touriste au milieu des vivants, leur demander les renseignements, et chercher une communication et une compréhension plus que le renseignement seul. J'ai donc pris un autobus. Je n'avais retenu que l'adresse de l'auberge : Monte Mario.

Il y eut du spaghetti, c'est fort banal. On mangeait sur des petites tables ombragées dans la cour. La place était bondée. Un garçon italien passait en prenant les commandes. Un Autrichien, genre bon

bouledogue, s'aboucha à moi. Nous descendîmes ensemble à San Pietro, en parlant anglais, nous pissâmes dans une sorte de cour pavée, le long du trottoir. Nous ne voyions presque personne, à part quelques marchands de pêches et de melons. J'étais alors très las, éreinté, je m'en souviens. Nous ne fûmes pas longtemps à Saint-Pierre. Il y avait cette énorme fontaine qui faisait un bruit rafraîchissant au centre de la place. Quel contraste avec les vieilles statues qui dormaient tout autour avec leurs barbes, leurs tuniques et leurs évangiles ! Des touristes écrivaient des cartes postales, à l'ombre des colonnes.

— Le grand musée. Le guide expliquait Hermaphrodite à des soeurs américaines. Musées ! Interviews avec les Anciens. Ils parlent de la force, de la puissance, de l'amour. Ils ont horreur de la mort, comme nous. Interviews muettes.

— J'allais me coucher sur les quais déserts du Tibre. Une fois, j'ai dû dormir.

— J'ai appris que la *piazza di Spagna* était un lieu de rencontres. Les marches sont toujours garnies.

— J'ai essayé de faire un poème sur le pont des anges. Des anges ailés montent la garde sur les deux parapets.

— Le directeur de l'auberge a fait une colère à l'italienne. Je me souviens qu'il criait au gars : "Je suis plus vieux que toi !"

— Je me suis acheté des souliers qui m'avaient séduit dans une vitrine. (Un écart au budget.) La vendeuse me convainquit qu'ils n'étaient pas trop petits. J'ai dû les revendre aussitôt.

— Il y a un quartier vieux et sale en bas du Vatican. Je m'y suis perdu plusieurs fois . . .

JEAN-PIERRE LEFEBVRE

LE TEMPS QUE DURE L'AVENIR

POÈME

JEAN-PIERRE LEFEBVRE — Né en 1941. Canadien. Aime les châteaux et l'Espagne. Rédacteur à la revue de cinéma *Objectif 64*. Aucune profession. Ne fera jamais de politique. Voudrait vivre dans un film de Jacques Demy et mourir dans un accident d'avion.

pour le père Ernest Gagnon

ROME

On a jeté en silence les millénaires les uns après les autres, pavés de terre, de béton, de larmes, de sang et de lumière.

On a conquis ce qui appartenait à d'autres hommes. On a conquis sa foi et ses vêtements, des haillons et le scorbut, un chapeau melon et une canne blanche d'aveugle.

On a conquis le souvenir de ceux qui ignoraient tout de l'avenir, et on les a arrachés à la mort comme des peaux volées puis revendues à prix d'or.

On a conquis Troie comme des animaux païens et construit Rome dans son village, Rome-la-Loi et Rome-la-Religion.

LE DRAPEAU

On bricolait, parfois le jour, parfois la nuit, devant une cafetière, pour se rappeler Balzac.
On avait des brouillons de lettres dans les tiroirs, à Cocteau, à Faulkner et à bien d'autres.

On jouait deux accords ou trois, selon le nombre de cordes. Le simple fait d'avoir une guitare laissait croire à l'harmonie. Le génie était à deux pas. Mais on attendait au lendemain. On attendait le typhon. Mon cher Cocteau . . .

On bricolait avec des moyens de fortune, avec des amours dont on préférait l'infortune. La première cigarette que l'on fume a toujours mauvais goût, mais la fumée, croit-on, révèle un feu intérieur.

Pour apprendre à chanter, on s'enfermait dans une cage. (Au moins libérait-on un oiseau.)

On achetait des pains de dix livres et on les laissait pourir. C'était sans méchanceté. On se faisait une prison. On se faisait une misère. On assaisonnait tout à l'inverse de son goût.

On avait l'âge de penser qu'on s'immortaliserait sans peine, en entretenant un vague à l'âme et quelques carreaux brisés. On dormait la tête sur une machine à écrire pour ne pas perdre un seul rêve. Et le jour on partait à la recherche des rêves qui n'étaient pas venus.

Canada, je me souviens, tu t'étends d'une mer à l'autre; mais le temps est révolu où dans les forêts l'on amenait danser des jeunes filles en papier crêpé rouge et bleu. On a cultivé et vaincu un petit espace, celui du coeur. On a laissé la route de terre filer vers des lieux inconnus, vers l'Ungava, la Baie d'Hudson, le Labrador, la Terre de Feu. On s'est fait quelques amis qui revenaient de là-bas, avec des cicatrices, avec un poème sur la mort, une chanson sur l'au-delà, avec une femme et même des enfants. On a vécu là où nos ancêtres ont élevé des croix, mais on ne s'est pas rappelé leurs prières.

On était coupable de bricoler. On était coupable, comme le fer chaud qui se laisse mouler, d'être une roue de plus à la charette qui dormait au fond du champ. On était coupable d'être comme tout le monde et contre tout le monde. Ce qu'on ignorait, c'était l'âme, c'était le silence qui peu à peu a tendu des filets autour des jeux qu'on bricolait. On s'est rendu compte que ce n'est pas ce qu'on écrit qui importe, mais l'espace blanc et libre tout autour, la marge de vie. Les mots se sont révoltés et ont fui d'eux-mêmes. Les amis aussi. Les amours aussi.

Le pays où l'on habitait était une étoile, et cette étoile on l'a trouvée, elle était au fond de soi.

La cafetière de Balzac s'est renversée. Mon cher Cocteau, je suis désolé, mais je ne puis rien pour vous . . . C'était un jeu insignifiant, auquel des robots se seraient complus toute leur vie, et sans jamais perdre. Mais l'homme est différent. Mon cher Cocteau, vous ne pouvez rien pour moi. L'homme est seul et unique.

Mais un drapeau ne se déchire jamais inutilement, ni le coeur, ni la vie elle-même.

Comment les glaces ont-elles pu se briser, puisque ce n'est pas encore la saison ? Comment a-t-on pu accepter la souffrance, puisque l'amour n'est pas encore venu ? Comment ai-je pu me réveiller et ne plus vouloir dormir, puisque ce n'est pas encore le jour, ni la mort ? Comment pouvons-nous réclamer un drapeau, puisque nous n'avons que nos pénis pour le hisser ?

LE SOLEIL LIBÈRE

On ouvre les mains dans la pulpe et la pulpe se défait, goûte à goûte, pleine de sueurs et de cris. Ce qu'hier était un mot, un ordre craintif avant la bataille qui ne viendrait jamais, aujourd'hui est la voix de la mort qui fait son chemin par le dedans. On ouvre les mains dans d'autres mains et ce qui ressemblait à un suicide devient une envolée vers le soleil.

Une fenêtre connaissait le destin. Une table mangeait sans appétit. Une solitude végétait, trop considérable pour fuir par le trou de la serrure. Un homme pensait à son esprit et son esprit ne pensait qu'à demi. Et le jour se levait sans ne rien savoir de la nuit. Il n'y avait pas de suite. Tout était un cercle. Mourir n'était pas une vie, mais le sommeil donnait l'illusion de la mort. Et bientôt la suie, la mousse et les toiles d'araignées rendirent tout systématiquement hermétique.

On s'était trompé de saison, on s'était trompé de porte, on s'était trompé d'idée. On bougeait à peine dessous sa morale. On n'osait pas croire qu'il fallait aller sur le dessus et tout recommencer à neuf. Le pain avait séché pendant qu'on pensait à la faim. On vivait comme des fantômes pour cacher un amour à un autre. La goutière gelait, la chambre débordait et bientôt toute la ville était là pour voir les deux corps endormis l'un dans l'autre.

On a beau apprendre à rire, c'est autre chose quand on ne peut rien faire d'autre, quand les larmes n'ont plus de sens, quand elles ne coulent plus humainement, à partir des yeux.

On a beau ne pas craindre le feu, il y a des choses qui s'enflamment d'elles-mêmes.

> Elle répétait toujours que l'égoïsme . . . l'égoïsme . . . On ne saura jamais combien de mémoires ont les femmes, car elles se basent toujours pour aimer sur les mérites qu'elles s'attribuent à elles-mêmes. Mais elle insista pour me dire qu'elle n'était pas égoïste.

On ouvre les mains dans la pulpe et on retrouve un corps strié de plaies. Un corps qui n'appartient à personne, avec une odeur de rosée entre les doigts. Il chante comme les oiseaux qui l'emportent, et les oiseaux sont réels.

On ouvre les mains dans la pulpe et la pulpe se défait, à cause de la chaleur qui devient un autre soi-même, quand le soleil et l'égoïsme dorment dans une nuit sans ombres.

On retrouve un corps en prison, et ce corps ne veut pas se sauver. Et ce corps est heureux d'être là et d'être, avec ses milliers de ruisseaux qu'absorbe la Terre. Il est mort les mains ouvertes dans d'autres mains, comme le soleil ouvert dans les atomes d'air qui lui volent sa lumière.

L'AIR

Pays cousu d'acier blanc et de glaces printanières qui s'envolent au-dessus des rivières d'air.

Pays-molusque où le vent renverse les verres des hommes qui ne s'attableront jamais plus.

Pays-miroir que seul pouvait imaginer le désespoir.

J'avais trois ans, j'en ai quarante, j'en aurai bientôt vingt. Une balle met vingt et un ans avant d'atteindre le coeur de l'homme, mais l'homme mourra instantanément, comme les autres.

Je ne m'en souviens pas : ai-je ou n'ai-je pas tailler les lilas l'an dernier ? Ils n'ont pas repoussé cette année. Les ai-je abandonnés ? On oublie tant de choses et les choses sont si exigeantes. On oublie même de se souvenir.

Pays-seringue et sans système sanguin.

Des philosophes ont prétendu que la forme des étoiles est proportionnelle à la grandeur des yeux. Mais les philosophes sont-ils assez philosophes pour inventer d'aussi admirables absurdités ? Chose certaine, les étoiles ne changeront jamais de place, elles.

Ce n'est pas le hasard qui a formé ces liens, ces villes, ce départ, ce voyage, cet oubli. Ce n'est pas la folie qui en a inventé d'autres. Ce ne sont pas les poissons qui prouvent à l'homme qu'il doit respirer pour vivre. Au poisson, toutefois, est mêlé l'algue, qui est mêlé à l'eau. Tout ce qui vit dans l'eau est ténèbres. Il y a le bon et le mauvais. Chaque race en combat une autre. Ce n'est pas un monde, mais des limbes éternelles qui se font couronner de fleurs à la saison. La pensée se transmet d'être en être. La loi du plus fort. La loi des étangs dont on ne connaît pas la source. Et il y a le naturel et ce qui ne l'est pas.

> Quand on est en haut, on ne songe pas à tomber vers le bas. Mais quand on est en bas, les idées montent à la tête. L'homme ne peut vivre éternellement renversé. Les nuages eux aussi sont comme ça.

Mais entre les deux il y a l'air.

> C'est ce qu'il y a de plus impénétrable au monde. On n'arrive jamais à transpercer la substance humaine : elle est invisible, elle se divise dans l'Espace. C'est le sommeil blanc qui toutefois devient le sommeil noir, et ainsi on ne peut rien y comprendre, on ne peut que respirer.

Monde d'ailes où le vent joue à faire voler les oiseaux.

> La conscience ne peut rien contre les super-marchés d'invisible, les égouts souterrains, les métros, les trains balayeuses, les forêts qui portent trois millions de feuilles par arbre, chaque feuille portant autant d'animaux destructeurs minuscules. Elle n'y peut rien.

Où allons-nous enterrer nos morts ? Je veux respirer. Je veux respirer. Bientôt il n'y aura plus assez d'air pour porter les nuages.

> Tout va grossissant, tout pousse. Les nuages eux aussi sont comme ça. Le ventre est une pompe à air, l'estomac, le poumon gauche, la bouche, le cerveau. L'homme souffle dans le ventre de la femme et la femme souffle son enfant dans la vie. Et ça recommence de père en fils, de génération en anti-génération.

Mais pourquoi un jour plus qu'une autre fois désirer pleurer ? penser à la forme première du monde, aux algues, à la fusion des étoiles et des colchiques ? Pourquoi plus qu'une autre fois vouloir sauter en bas du lit, faire l'oiseau, voler autour de la chambre, éprouver la résistance des choses, du souffle qui gonfle ce ballon d'où s'échappent des appréhensions divines et sinistres à la fois ? Pourquoi plus qu'une autre fois cette absence de force centrifuge et cet ennui de n'avoir point connu la mort ?

Créatures aériennes, ouvrez vos prismes à la douleur et à l'amour ! Au centre de l'atome réside la mer des cieux, et un astre invisible s'est perdu dans mon sang. Un astre qui m'enveloppe d'une autre peau, monde égoïste de lumière, oxygène qui n'appartiendra jamais à un autre corps.

Créatures aériennes, au nom de la vie que j'ai absorbée à trop fortes doses, ne vous glorifiez pas de ma surnaturalité, qui est lourde, atroce. L'abandon dans lequel vous pourriez me laisser serait une plaie au milieu de mes yeux. Je me nourris à votre bouche. C'est une souffrance terrible que de tremper les lèvres dans le soleil, surtout la nuit. La chaleur dessèche jusqu'aux jours à venir. Ne m'abandonnez pas. Les nuages eux aussi sont comme moi. Ne les gravez pas sur les tombes des hommes illustres. Laissez-les couler doucement, amoureusement à travers vous. Laissez les nuages en paix dans leur cycle de fous.

> L'invisible engendre la chanson. La mélodie est rompue et même l'aveugle n'a plus besoin d'yeux pour voir. Les sens vont à la dérive et entrent dans leur dernier voyage. Le désir attend au dessus de l'horizon que la terre s'applatisse et se frappe elle-même à mort. Alors tout sera simple, les apparences seront la seule réalité, la passion vaincra et les poissons ne remonteront plus les rivières, car elles n'auront plus cours. Tout sera déchiqueté, flottant dans le Néant nimbé.
>
> Les sens seront de la vapeur.
>
> Les nuages eux aussi sont comme ça.

Pourtant, la chair morte sent toujours la chair. L'air est aussi l'odeur, et tous les vices, et toutes les vertus sont des papillons qui un jour furent autre chose. Les nuages eux aussi sont autre chose. L'invisible lui aussi est autre chose. Et l'homme . . . La chair morte ne sent pas encore l'homme. Il faut des décades d'une lente pourriture avant que naisse le squelette d'une apparition.

Mon âme est perdue quelque part dans l'Espace et je suis privé de son souffle. Elle apparaît parfois dans l'ombre des vivants qui marchent vers moi, et moi, fou de désespoir, je les aime sans les aimer, à cause de cette pauvre âme mienne qu'ils traînent et que jamais je ne retrouverai. Combien sont morts sans n'avoir jamais été guerriers ! Combien, à cause du souffle que je leur ai volé, ne peuvent plus respirer !

> Tout est clair aujourd'hui et la conscience m'absorbe, elle me fait subir le même sort qu'à ceux que j'aime et que j'ai aimés.

Donnez-moi les nuages, donnez-moi les nuages ! Je referai un monde, celui de toujours — MAIS MOI JE LE FERAI VOLER.

LE TEMPS QUE DURE L'AVENIR

Il y a eu les pionniers, ceux qui sont venus, ceux qui sont partis. Il y a eu les musiciens, les sculpteurs, les peintres, les poètes. Les mains épanouies en cercle ont inventé le rituel pour que les dieux et les déesses les perpétuent dans l'enfance de la mort, pour reconstruire la chair de l'âme, pour que la vie s'enchaîne à la vie d'une façon indestructible. Les mains de l'amour ont étendu leurs racines jusqu'aux plus anciennes civilisations, et dans la grotte de Lascaux elles ont brisé leurs ongles, elles ont inventé la caresse et la tendresse du roc.

Il y a eu les pionniers, mais nous avons depuis longtemps perdu leurs traces. Parfois nous retrouvons un crâne dans les strates millénaires de notre esprit, parfois les fleuves souterrains viennent se déverser directement en nos coeurs, parfois le soleil là-haut se confond avec celui que les hommes ont enfermé sous leurs pieds, parfois un enfant creuse un trou jusqu'en Chine et se perd dans la stratosphère . . . Mais qu'importe que les pionniers soient morts ! Nous les remplacerons. Nous deviendrons poètes de l'Espace alors qu'ils furent ceux du Temps. Nous les perpétuerons, car l'origine de l'Univers n'est pas derrière nous : elle se confond avec l'horizon, avec la ligne de nos sourcils et celle de notre bouche. Nous les glorifierons d'une gloire qui n'appartient à personne. Vive l'avenir !

Le temps que dure l'avenir n'appartient qu'aux poètes. Mais je ne suis hélas ! pas assez accompli pour changer le cours des choses, ni même pour m'y glisser comme dans un courant d'air et me laisser emporter vers la Beauté. J'ai la tête en forme de pépite, des dents, des yeux et une bouche d'or — le reste est charbon et terre. Qui voudra de moi quand je ne serai plus que deux yeux et une bouche ? quand mes voix sortiront de l'air, du feu, de l'ombre et de l'invisible ? quand mon regard, sans lien terrestre, projettera devant lui des rayons d'une énergie semblable à celle du soleil ? Ne serai-je pas un monstre ?

Le temps d'hier est mort
Le temps perdu à retrouver le temps perdu
L'ennui

Le temps de la nostalgie et la nostalgie du temps
Moins que ce que nous étions
Moins que ce que nous aimions de la vie
Peu de choses
Une fois par dimanche
Une fois par génération
Peu de choses
La Folie

Le temps de peu de choses est mort
Le temps de ne rien apprendre et de juger
Cent fois nos rêves se sont détruits jusqu'au sang
Etre l'infidèle
Etre l'amant
Etre le jaloux
Etre le guerrier
L'Homme

Et est mort le temps de compter jusqu'à zéro
Le temps d'être le pourcentage de nous-mêmes
Une idée un éclair la foudre le poison
Oui peu de choses
Une fois par génération
L'Ennui
La Folie
L'Homme
et la Mort

Le temps que dure l'avenir n'appartient qu'aux poètes.

Ô CONSTELLATION MON PAYS !

Une fois chassé le vent des corps noyés
Et les pierres du jardin rejetées dans leur source
Une fois redorées les branchies de nos ancêtres
Et les marins chrétiens oubliés des légendes

Du fond de sa naissance cette terre entendra
Les échos de ses masques violents
Et naîtront les danses du soleil
Vastes comme ce pays et comme une autre vie

Cette terre n'a pas la dimension de la mémoire
Elle est une mer que nous sommes forcés de boire

Qui accuserons-nous d'être sans patrie ?
Une patrie fait des soldats et la guerre
Une patrie appartient à l'épopée de la misère

C'est un corps de forêts que nous tissons sur le rouet
Et le soir dans nos pensées il y a l'Espace qui crépite

L'Espace notre seule patrie
Et nous qui n'avions pas compris

Les désespoirs qui nous apprennent le jour
Sont les seules aubes où nous dormirons confiants
Les révoltes de la nuit font des blessés sanglants
Et il n'en faut pas tant pour nourrir un amour

Il suffit d'une île engloutie
Pour que la mer ravage d'autres pays

Mais il suffit d'un navire échoué
Pour que les mouettes secourent les hommes

Offrons des bagues à la paix
Même si elle ne viendra jamais plus

Les bouées sur nos rivages brûlent d'étoiles
De la mer à la mer
Il faut tendre des filets aux oiseaux migrateurs
Non pour les tuer
Mais pour changer leur coeur

Il n'est point de village
Dont nous avons aussi peu chanté
Car il n'est point de village
Dont nous avons aussi peu aimé

A l'école il fallait être les premiers
A l'église les plus endimanchés

Nous sommes trafiquants de fausses douleurs

Mais nous refuserons le sang de nos enfants
Comme nous refusons celui de nos ancêtres

Nous refuserons les idiotes plaies d'Egypte

Nous sommes aujourd'hui aux portes de l'été

Nous ne connaissons ni les tourments de Dante
Ni la gloire des anges damnés

Nous sommes fils de Soleil et d'Espace

Nous sommes un érable par millier
Et une voix seule par poème chantée

Nous sommes un voyage à refaire
Afin de savoir où habiter

Sommes-nous frères ou ennemis ?
Nous sommes solitaires

Il faut être un coeur
Avant de le sacrifier inutilement

Il faut être musiciens
Jouer un destin
Avant de mourir à vingt ans

La liberté est une étoile au fond de la forêt

O constellation mon pays !

Une fois chassés les corps noyés
Et repérés les nuages de notre sang

Cette terre sera celle de nos enfants
Cette terre sera l'Espace de leur vie
Et les danses du soleil auront fleuri à souhait
Autour des églises où ne vivra plus que le vent

Serons-nous frères ou ennemis ?
Soyons d'abord solitaires

MAURICE TREMBLAY

SOCIÉTÉ MODERNE
SOCIÉTÉ DE MASSE

ESSAI

MAURICE TREMBLAY — Directeur des Etudes à la Faculté des Sciences sociales de l'Université Laval. Titulaire du cours *Problèmes politiques contemporains* et chargé du cours d'*Histoire de la pensée politique ancienne* au Département de Science politique. Auteur de plusieurs études, dont un chapitre intitulé : *Evolution de la pensée sociale,* dans *Essais sur le Québec contemporain,* publié sous la direction de Jean-Charles Falardeau, et un essai paru dans *Ecrits du Canada français,* No V, sous le titre : *Réflexions sur le nationalisme.*

La notion de société de masse n'est ni claire ni sereine. Elle n'est pas claire pour la bonne raison que le concept de masse ne l'est pas; aucun sociologue n'ayant réussi à imposer à ses pairs une définition précise de cette vague catégorie sociale.

On emploie le terme tantôt au singulier pour signifier simplement le plus grand nombre; tantôt au pluriel, pour désigner des ensembles déterminés de personnes qui, au surplus, sont considérés par certains comme des formations sociales réelles et par d'autres comme de simples regroupements statistiques commodes. Par ailleurs, à en croire Gurvitch, qui a davantage creusé la notion, la masse ne serait même pas un ensemble déterminé d'individus, mais un type particulier de sociabilité par fusion partielle dans un "nous" susceptible, comme la communauté et la communion, de s'actualiser dans tout groupement humain.

Quel sens sociologique précis peut avoir l'expression société de masse dans cette jungle conceptuelle ?

La notion de société de masse n'a pas non plus la sérénité objective que l'on considère comme une propriété nécessaire des concepts sociologiques. Elle se présente en effet d'emblée comme tout imprégnée de jugements de valeurs, étant apparue et s'étant développée comme une contestation de la société moderne.

Elle est de soi une notion-réquisitoire dont la discussion nous situe fatalement au delà de la simple analyse sociologique, au plan même de la philosophie sociale. A tous les écueils que présente l'analyse sociologique à cette échelle, surtout si l'on tient compte de l'ambiguïté du concept de masse, s'ajoute la précarité des jugements de valeur fondamentaux qu'appelle un tel sujet, en sorte que je me sens doublement vulnérable.

La société moderne occidentale s'est développée, surtout au 19ème siècle où elle a véritablement pris forme, dans l'euphorie de l'idée de progrès. Idée nouvelle dans l'histoire de l'Humanité et dont J. B. Bury a brillamment reconstitué, à partir des conceptions statiques et pessimistes antérieurement dominantes, la lente émergence, de la Renaissance jusqu'à son épanouissement au siècle dernier.

Inspirée par l'idéologie humanitaire renouvelée par la philosophie des lumières et introduite dans le cours de l'histoire par les Révolutions française et américaine, appuyant ses espoirs sur l'idée darwinienne d'évolution et sur les progrès continus de la science et de ses applications que confirmait la révolution industrielle en cours, l'idée de progrès devient alors dominante avec ses promesses pour l'Humanité sinon d'un âge d'or, du moins d'une amélioration constante de ses conditions terrestres de vie et de bonheur.

Mon collègue, Léon Dion, dans une communication récente s'exprimait ainsi sur l'emprise de l'idée de progrès au 19ème siècle. "L'ampleur de la prépon-

dérance de cette idée au 19ème siècle peut s'apprécier, disait-il, au fait qu'elle fut commune à des peuples qui se distinguaient les uns des autres par leurs institutions politiques et sociales, de même qu'à des classes sociales par ailleurs opposées dans leurs intérêts et leurs aspirations. L'idée de progrès a imprégné le libéralisme, mais le socialisme encore davantage bien que d'une autre manière. C'est en France, en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis qu'elle fut exposée avec le plus de vigueur et de ferveur. Mais il ne faut pas croire qu'elle fut étrangère à la pensée des Allemands ni même des Russes. De même l'idée de progrès appartient à plusieurs écoles de pensée. Elle est aussi centrale à la dialectique de Hegel qu'à l'évolutionisme de Spencer, bien qu'il existe peu de similitudes entre les deux systèmes."(1)

Dans la seconde moitié du 20ème siècle, avec la guerre atomique qui menace de couronner par une hécatombe générale les deux dernières guerres mondiales, avec, de toute façon, l'explosion démographique du tiers monde dont le défi résiste aux plans de développement économique et social les plus optimistes, il y a de bonnes raisons objectives d'être moins rassuré sur l'avenir de l'Humanité, mais il ne faudrait pas croire que l'idée de progrès est morte pour autant.

Sans doute ne s'exprime-t-elle plus en grandes philosophies de l'histoire de caractère déterministe, mais,

---

(1) *L'idée de progrès jusqu'à la fin du 19ème siècle,* p. 3. Communication présentée le 23 septembre 1963 au premier d'une série de séminaires de professeurs de la Faculté des Sciences sociales de Laval sur la notion de progrès dans les sciences sociales.

par ailleurs, renforcée par les réalisations récentes du Welfare State, elle s'est enracinée, plus profondément encore qu'au 19ème siècle, dans toutes les couches de la population des démocraties occidentales en quête d'un standard de vie toujours plus élevé en même temps qu'avec les progrès de l'économie soviétique et l'éveil du tiers monde, concomittant à la décolonisation de l'après-guerre, elle étend maintenant ses rêves de promotion sociale et de bien-être à l'ensemble de la planète.

Cette aspiration généralisée au bien-être terrestre et à l'enrichissement collectif qu'a consacré juridiquement la déclaration universelle des Droits de l'Homme des Nations Unies et qui s'exprime dans tous les pays du monde par des indices de croissance et des plans de développement, constitue un phénomène inédit dans l'histoire de l'Humanité. A preuve toutes les morales religieuses et séculières, qui, jusqu'à l'époque contemporaine, ont prêché la modération aux riches et aux privilégiés et la résignation aux pauvres et aux déshérités.

Le christianisme lui-même qui, approfondissant la notion stoïcienne de fraternité humaine, a proclamé l'égalité de tous les hommes, ne faisait pas exception; car cette égalité toute spirituelle des enfants de Dieu s'accomodait très bien des inégalités sociales; la pauvreté et la servitude étant même vues comme des conditions privilégiées de salut éternel et comme une occasion pour les riches de pratiquer la charité et pour les maîtres la mansuétude.

L'on sait d'ailleurs, pour nous en tenir au catholicisme, qu'il a fallu attendre les derniers papes pour que, dans le prolongement de la charité chrétienne et

comme l'une de ses dimensions nouvelles, soit affirmée la nécessité d'une justice dynamique préoccupés de réformes sociales, économiques et politiques et soucieuse d'assurer à tous les hommes des conditions temporelles de vie conformes à leur dignité humaine et aux exigences de leur plein épanouissement terrestre.

Les morales de la frugalité et de la résignation sont partout en régression dans le monde. Elles ne subsistent que dans certaines zones sous-développées de la terre, où, en attendant d'être délogées par l'éthique nouvelle, elles permettent, pour quelque temps encore, à de larges blocs de population de prendre leur misère en patience.

L'aspiration généralisée au bien-être terrestre ne constitue donc pas qu'un changement révolutionnaire des mentalités, elle se présente aussi proprement comme une mutation de la conscience morale de l'Humanité, en sorte qu'elle comporte pour ainsi dire en elle-même sa propre justification. Ce qui, en me permettant de prendre cette justification comme acquise, me dispensera de la difficile tâche de fonder mes propres jugements de valeur sur les finalités sociales qu'elle consacre.

Dans cette perspective, je voudrais établir d'abord deux choses. En premier lieu que la montée de ce grand espoir des hommes en des conditions de vie meilleures, avec la justification morale qui l'accompagne et la soutient, n'a été rendue possible dans la société moderne que dans la mesure où celle-ci, par le harnachement de la science et l'organisation rationnelle, est devenue parallèlement une société technicienne. En second lieu que la société moderne n'aura

quelque chance de continuer de satisfaire cet espoir conformément à son idéal même, surtout depuis que cet espoir et cet idéal se sont universalisés, que si elle devient encore plus rationnelle et plus technicienne.

Partant de là, nous nous demanderons alors si la société moderne est irrémédiablement condamnée ou non à se transformer toujours davantage en société de masse, aliénant ses membres, comme l'implique la notion, par le développement des techniques mêmes par lesquelles elle prétend promouvoir leur bien-être.

Il ne faut pas se surprendre, je crois, de l'apparition tardive de l'idée de progrès économique et social dans les attitudes des hommes, ni se scandaliser du retard de son incorporation au droit et à la morale. En effet, il faut bien voir que, pendant des millénaires, les techniques économiques traditionnelles étaient génératrices pour le plus grand nombre de misère et de servitude.

Quand Aristote, après s'être avéré incapable de justifier théoriquement l'esclavage, affirmait qu'il ne disparaîtrait que le jour où les navettes des métiers tisseraient toutes seules, il exprimait une tragique vérité sur la condition humaine et qui devait demeurer substantiellement valable jusqu'au moment où le machinisme moderne remplira précisément cette condition d'affranchissement. Jusqu'à la Révolution industrielle en cours, le confort et la culture ne pouvaient être le lot que d'une minorité privilégiée dominant et exploitant le plus grand nombre. L'humanité était, pour ainsi dire, condamnée à ne vivre d'une vie véritablement humaine que par procuration.

L'idéal démocratique d'un enrichissement également profitable à tous, a pu être réalisé à Athènes pendant quelques décennies, mais l'on sait que cet enrichissement collectif comportait la multiplication des esclaves et qu'il fut alimenté par l'exploitation fiscale que les athéniens faisaient de leur vaste empire. De même la richesse de Rome se mesurait au nombre de ses esclaves et à la somme des dépouilles et des tributs prélevés sur le reste du monde.

Par ailleurs, Alfred Sauvy a montré que, dans les conditions d'exploitation agricole qui ont prévalu en Europe jusqu'à l'époque moderne, le servage était non seulement le seul système possible, mais encore paradoxalement le système le plus avantageux pour les serfs eux-mêmes, qui, sans le rationnement que leur imposait le seigneur pour l'entretien de son faste et qu'ils n'auraient pas consenti comme fermiers libres, auraient pu subsister en moins grand nombre, étant donné la limitation des ressources disponibles du domaine. En sorte qu'avec le servage, selon la formule même de Sauvy, plus d'hommes avaient faim, mais par ailleurs moins d'hommes mouraient de faim.[1]

Il ne faut pas s'étonner alors que, dans ces conditions, le christianisme lui-même ne se soit pas insurgé contre le servage, ni même contre l'esclavage, qui ne scandalisait pas encore un Bossuet, puisque l'inégalité dramatique des hommes semblait inscrite dans l'ordre même des choses, dont on pouvait tem-

---

(1) "La domination et le nombre des hommes", *Diogène,* juillet 1953, no 3.

pérer les rigueurs par la charité, mais qu'on pouvait difficilement songer à transformer radicalement par la justice.

Aussi a-t-il fallu que la Révolution industrielle, sous l'impulsion de la bourgeoisie, multiplie les forces productives de l'homme, pour que l'on s'avise, dans le développement de l'idée de progrès, que l'humanité pouvait être et devait être libérée non seulement du despotisme politique mais aussi de la servitude de la misère. C'est ce que reconnaît Marx dans le Manifeste communiste quand il écrit, en un bel hommage à l'oeuvre historique de la bourgeoisie : "La bourgeoisie a, comme personne ne l'avait fait avant elle, montré de quoi est capable l'activité humaine. Elle a réalisé de tout autres merveilles que les pyramides d'Egypte, les aqueducs romains et les cathédrales gothiques : elle a accompli de tout autres campagnes qu'invasions et que croisades... Il y a cent ans à peine que la bourgeoisie est la classe souveraine, et déjà elle a créé des forces productives dont le nombre prodigieux et la colossale puissance dépassent tout ce qu'on su faire toutes les générations antérieures réunies. Les forces naturelles subjuguées, les machines, la chimie appliquée à l'industrie et à la culture, la navigation à vapeur, les chemins de fer, les télégraphes électriques, des continents entiers ouverts, des fleuves rendus navigables, des populations entières jaillies du sol — quel âge eût osé pressentir jadis, que des forces productives aussi immenses dormaient au sein du travail social."(1)

---

(1) Cité par Jean Lacroix, "Un défi total", dans *Esprit,* mai 1956, p. 831.

Ce déchaînement des forces productives, déclenché par la technologie nouvelle et le génie d'organisation de la bourgeoisie, n'a cependant pas rempli d'emblée ses promesses de prospérité générale et de promotion humaine collective.

S'il a provoqué, par la multiplication des moyens de subsistance, un accroissement prodigieux de la population, si même il a permis un relèvement du niveau moyen de vie, il a par ailleurs engendré une misère nouvelle, plus radicale que toutes celles connues jusque-là, la misère du prolétariat industriel pressuré et privé de tout, même du droit élémentaire de s'associer pour essayer de conjurer son sort.

Comme on le sait mieux maintenant par l'illustration que nous en fournissent les pays économiquement attardés en voie de développement, dans la première phase d'un processus d'industrialisation, la production des biens de consommation immédiate à l'avantage du grand nombre, doit être sacrifiée dans une large mesure au développement préalable de l'appareil industriel et des biens de production.

Et dans la société occidentale du 19ème siècle, c'est le prolétariat qui a fait les frais de cette exigence. Et d'autant plus cruellement que le libéralisme économique alors dominant dispensait la bourgeoisie de tout ménagement et l'Etat de toute obligation d'assistance. "La main invisible" qui guidait les hommes et les sociétés par le jeu des lois du marché remplaçait l'ordre providentiel des choses qu'on ne pouvait prétendre infléchir; à cette différence près, cependant, que la poursuite par chacun de son intérêt individuel en concurrence avec tous les autres dans les cadres d'un marché libre garantissait un

progrès économique constant susceptible d'assurer éventuellement à tous les avantages d'une prospérité matérielle généralisée.

L'on sait que l'accession des classes populaires aux standards de vie élevés, dont elles jouissent maintenant comme d'un droit dans nos sociétés industrielles, n'a pas suivi le schème libéral et que la régression de la misère et de l'insécurité y a été marquée par un recul correspondant du libéralisme économique, qui a culminé dans le Welfare State avec ses politiques de stabilité et de développement économiques et ses mesures de bien-être et de sécurité sociale.

Mais ceci ne devrait pas nous empêcher de reconnaître que l'amélioration graduelle des conditions de vie des classes laborieuses a été effectivement permise par le développement des forces productives qui a fait passer peu à peu nos sociétés, par l'application de techniques de production et d'organisation du travail social de plus en plus efficaces, de la phase d'équipement à la phase de consommation de masse.

Ainsi, ce n'est pas par simple coïncidence que la diminution des heures de travail et l'augmentation des salaires ont suivi les progrès du machinisme sans cesse perfectionné et utilisant des sources d'énergie de plus en plus puissantes et diversifiées. Ce n'est pas non plus par hasard qu'en dépit du blocage idéologique qu'opposait le libéralisme économique, la reconnaissance pratique du syndicalisme a coïncidé avec l'augmentation considérable de productivité qu'a signifié l'adoption du taylorisme et l'organisation du travail à la chaine dans les usines. D'ailleurs, au niveau de développement qu'elle avait alors atteint,

l'industrie trouvait intérêt à augmenter le pouvoir d'achat des masses de façon à assurer l'écoulement de sa production.

Et c'est ainsi qu'au terme d'un cycle de progrès économique séculaire, les sociétés occidentales ont pu pleinement entrer dans leur phase consommatrice, sous l'égide du Welfare State qui consacre le droit de tous les citoyens au bien-être.

Mais, ce dont il faut bien se rendre compte, c'est que le Welfare State né du progrès technique marque lui-même une avance de la technique. En effet, dans sa fonction de grand entrepreneur de l'enrichissement collectif, non seulement s'applique-t-il à promouvoir l'augmentation de la productivité dans le secteur privé de l'économie, mais encore il soumet lui-même l'immense appareil bureaucratique qu'il a créé aux exigences des techniques rationnelles du rendement maximum; en même temps que, par l'économie redevenue politique dont il a fait son instrument, il introduit celles-ci dans les structures mêmes de l'économie globale.

On peut considérer que le Welfare State n'est qu'un régime de transition et qu'il évolue logiquement et fatalement vers le socialisme, mais n'est-ce pas uniquement dans la mesure où, par les plans plus compréhensifs et plus rigoureux de développement économique et social qu'elles proposent, elles font davantage appel aux techniques scientifiques de production et d'organisation rationnelle du travail social, qu'on peut distinguer les solutions socialistes des politiques actuelles du Welfare State. Qui voit, par ailleurs, en dehors de l'introduction du progrès technique et de ses exigences de rationalisation, une solu-

tion aux problèmes du tiers-monde, en dépit de la destructuration mentale, culturelle et sociale qu'elle y provoque ? Qui peut voir aussi, en dehors d'une planification plus poussée de leur appareil productif, la possibilité pour les pays économiquement avancés d'aider éventuellement d'une façon efficace les populations déshéritées du monde dans la voie du développement, comme le postulerait la reconnaissance nouvelle des droits de l'homme à des conditions de vie décentes ?

La société moderne est donc universellement et irréversiblement une société technicienne. Et c'est un caractère qui fait sa grandeur si l'on admet que c'est à la technique, par les conquêtes, jusque-là jugées impossibles, sur la misère et la servitude qu'elle lui a permises et qu'elle lui fait espérer, qu'elle doit être la première société de l'histoire à reconnaître pratiquement la dignité de la personne humaine avec l'égalité des droits fondamentaux qu'elle implique. Seule une société technicienne pouvait proclamer la récente déclaration universelle des droits de l'homme.

Et c'est cette grandeur unique de la société moderne, en tant même que société technicienne qu'on est généralement porté à oublier quand on l'accuse d'être une société de masse dans la mesure même où elle est une société technicienne.

Mais quelle est donc cette face sombre de la société moderne que prétend nous révéler la notion de société de masse ? Ce n'est pas tellement le fait, qu'élargie à la mesure indéfinie des marchés et des nouveaux moyens de communication, la société mo-

derne intègre dans ses structures, au delà même des populations des divers états, la masse humaine tout entière; car ceci ne comporte en soi rien de péjoratif. Ce serait plutôt le fait beaucoup plus significatif que, commandée dans son organisation et son fonctionnement par les critères impersonnels de l'efficacité technique, la société moderne produirait un type nouveau et inférieur d'homme, l'homme de masse, qui serait ainsi l'unité par laquelle se définirait la société de masse.

On peut, je crois, ramener au concept d'aliénation tout ce que l'on a pu dire sur la situation malheureuse de cet homme, caractéristique de la société de masse. Aliénation de l'ouvrier industriel dont le travail parcellaire et soumis au rythme de la machine et à la rationalisation des tâches est vidé de toute créativité et de tout sentiment de responsabilité ainsi que de participation. Aliénation de la plupart des employés des grandes entreprises et des grands services bureaucratisés qui sont eux-mêmes victimes d'une division rationnelle des tâches qui les cantonne dans la routine déprimante d'un emploi défini et contrôlé de l'extérieur, et dont souvent ils ne sont même pas en mesure de percevoir l'intégration aux plans et aux politiques d'ensemble. Aliénation de l'homme moderne comme membre de vastes organisations professionnelles et groupes d'intérêt dont les centres de décision lointains et inaccessibles sollicitent une adhésion aveugle qui engendre chez lui la passivité et l'indifférence ou une confiance irraisonnée qui le pousse à participer à des mouvements collectifs irrationnels. Aliénation des consommateurs frustrés de ses choix les plus personnels par les entraînements de

la publicité et de la mode ou par la contrainte davantage inéluctable d'un plan rigide d'allocations des ressources. Aliénation plus profonde encore de l'homme moderne privé de toute autonomie intellectuelle et spirituelle sous l'impact de la pensée et des valeurs dégradées que lui imposent, en un flot continu, le cinéma, l'édition populaire, la presse, la radio et la télévision, enfin toute la colossale industrie des moyens de communication de masse. Aliénation du citoyen de l'Etat moderne de plus en plus envahissant et impersonnel et dont il est de moins en moins capable de comprendre et de contrôler les politiques, dans la mesure même où elles deviennent plus compliquées et plus techniques. Aliénation du citoyen par les largesses mêmes de l'Etat, non seulement parce que, s'adressant à des catégories abstraites, elles le réduisent au statut dépersonnalisé d'une carte perforée, mais encore parce qu'elles développent chez lui une mentalité de dépendance et d'irresponsabilité. Aliénation plus générale encore de l'homme moderne qui, dans l'ensemble des structures impersonnelles de la société technicienne et particulièrement dans l'anonymat des villes, a perdu la sécurité psychologique que lui assurait autrefois, avec les certitudes rassurantes de la culture et des autorités traditionnelles, le sentiment intime d'appartenance et la chaleur affective des anciennes communautés locales.

De la superposition de toutes ces aliénations résulterait l'image complète de l'homme moderne, comme produit spécifique de la civilisation technicienne : homme déraciné, sans structure mentale personnelle et sans consistance morale, homme solitaire mais indifférencié, et qui serait homme de masse parce qu'il

n'est uni aux autres, en dehors des froides relations sociétaires, que par le processus élémentaire d'aggrégation du conformisme et des entraînements collectifs. Et c'est parce qu'elle serait caractérisée par de tels hommes, incapables, dans leur dénouement intellectuel et moral, de dépasser socialement et culturellement le niveau de la masse, comme forme inférieure de sociabilité, que la société moderne serait une société de masse.

Ce portrait que je viens de brosser de l'homme et de la société de masse, en en empruntant les traits aux critiques de la société moderne, fait penser au portrait de Dorian Gray dont il a indiscutablement toute la laideur, mais dont on peut se demander s'il a la même fidélité.

Sans doute, y a-t-il un fondement de vérité dans chacun de ces griefs accumulés, mais, outre que la face sombre de la société moderne qu'ils nous révèlent nous paraît exagérément noircie, ils en masquent injustement la face lumineuse, alors qu'en réalité celle-ci éclaire de plus en plus celle-là.

En effet, l'homme de la société traditionnelle était généralement soit inconscient de ses aliénations, soit résigné à celles-ci. L'homme moderne, par contre, dont les aspirations au bonheur et à la liberté ont non seulement été éveillées par les conquêtes de la technique, mais encore reconnues comme des droits, par suite du déblocage que ces mêmes conquêtes ont opéré dans la conscience morale de l'Humanité, est à la fois de plus en plus conscient des aliénations qu'a engendrées la société technicienne et de plus en plus déterminé à les atténuer sinon à les abolir.

La vaste littérature qui se rattache à la critique de la société moderne comme société de masse, au nom des droits reconnus précisément par la société moderne, constitue déjà, en elle-même, une manifestation de cette prise de conscience de ses propres maux qui caractérise notre société technicienne. Quelle autre société de l'histoire, sauf peut-être la France des Lumières, a jamais produit l'équivalent d'une telle litttérature pour dénoncer les aliénations dont elle souffrait ? Mais cette prise de conscience des conséquences indésirables du progrès technique ainsi que la détermination d'y obvier se manifestent aussi de façon plus positive. Elles s'expriment, en effet, non seulement dans le développement du service social comme technique spécifique de reconstitution et de sauvegarde de l'intégrité humaine dans les mécanismes impersonnels de la société moderne, mais encore dans les préoccupations nouvelles envers les exigences du facteur humain, qui se manifestent dans l'architecture, l'urbanisme, les plans de développement économique et social et jusque dans les usines et les services administratifs, par l'introduction de méthodes d'organisation du travail et de gestion du personnel plus soucieuses des besoins psychologiques de l'homme. Quelque soit l'efficacité actuelle ou éventuelle de ces diverses tentatives de corriger les effets déshumanisants du progrès technique, elles témoignent, avec les aspirations et les réclamations populaires auxquelles elles répondent, de la conscience que l'homme moderne a pris de ses servitudes et de la volonté qu'il a de s'en délivrer. Ce qui, selon moi, constitue en soi un autre affranchissement de

l'homme attribuable aux effets humanisants du progrès technique.

Car il ne faut pas oublier que, pour en être largement inconscient ou y être résigné, l'homme des sociétés pré-industrielles, que la plupart des critiques de la société moderne sont portés à idéaliser, avait lui aussi ses aliénations et bien plus inéluctables.

Aliénation pour le gros de la population de la misère et des divers types de servitude qui y étaient liés, aliénation consacrée par statut social à l'intérieur d'un système de classes et d'ordres rigides, et que, précisément, nos sociétés techniciennes, dans leur phase égalitaire de consommation de masse régie par le Welfare State, ont fait disparaître.

Aliénation culturelle aussi et ceci, non seulement parce que les couches inférieures de la population, privées d'instruction, n'accédaient à aucun degré à la culture intellectuelle des élites; mais encore parce que la culture traditionnelle à laquelle ils participaient, figée qu'elle était dans la coutume, s'imposait à leurs esprits et à leur conscience, avec ses superstitions et les valeurs humaines dégradées qu'elle comportait elle aussi, d'une façon beaucoup plus déterministe et dépersonnalisante que la présente "culture de masse". En effet, parce que l'industrie qui la diffuse vise l'homme moyen, la culture de masse est syncrétique et, en tant que telle, elle fait sa place, aussi congrue soit-elle, surtout dans certains pays, à la culture intellectuelle et artistique antérieurement réservée à l'élite, la rendant ainsi accessible au plus grand nombre. Sans compter qu'étant moins monolithique que les anciennes cultures populaires, par son syncrétisme même, elle offre un champ plus libre

aux options personnelles. D'ailleurs, comme le signale Edgar Morin dans "L'esprit du temps",[1] la culture de masse, à la différence des cultures traditionnelles, n'est pas la seule qui sollicite l'homme moderne, les cultures nationales et la culture reçue dans les écoles et les Eglises lui font dans une large mesure concurrence, ce qui diminue son emprise sur l'homme contemporain et le force à se créer sa propre échelle des valeurs. Aliénation aussi de l'ancien consommateur dont les choix étaient déterminés bien plus impérieusement par la pénurie et le statut qu'ils ne le sont maintenant par la publicité et par la mode.

Aliénation sociale enfin par un conformisme bien plus rigoureux que celui qui commande prétendument l'homme de la masse, car le conformisme des anciennes communautés locales, imposé impérativement par les prescriptions précises de la culture traditionnelle et fixé dans un statut, était au surplus sanctionné par des autorités autocratiques à tous les niveaux et par un contrôle communautaire inéluctable.

Il faut admettre par ailleurs que l'homme de la société traditionnelle jouissait d'un sentiment intime de participation qui est, dans une large mesure, refusé à l'homme moderne; mais il faut bien voir que cette participation affective ne se définissait pas en termes d'initiatives et de responsabilités individuelles, non plus que d'influence et de contrôle sur les autorités constituées, ce qui en faisait un tout autre type de participation que celle que réclame l'homme moderne sous l'influence de l'idéologie démo-

(1) Paris, Grasset, 12, 13.

cratique qu'a développée notre civilisation technicienne. Il s'agissait en réalité d'une participation par immersion dans le tout social, qui pouvait assurer une grande sécurité psychologique, mais au prix d'une abdication de la personne comme centre autonome de décision, c'est-à-dire au prix d'une autre aliénation. D'ailleurs on ne saurait prétendre, à la suite de Toennies, que le développement des relations sociales du type Gesellschaft dans la société moderne ait marqué un recul correspondant des relations sociales du type Gemeinschaft. En effet, des formations communautaires avec leur chaleur affective et leur sentiment intime d'appartenance continuent de subsister dans la société moderne, depuis la famille jusqu'au groupe ethnique; certaines mêmes empruntant les cadres de formations purement sociétaires pour se constituer, comme dans le cas des compagnons de travail, ou des isolâts que les campagnards urbanisés reconstituent dans nos grandes villes. On pourrait même démontrer, je crois, qu'en libérant l'individu de l'autocratisme et des relations communautaires fondées sur le statut, la société moderne a permis un approfondissement de la vie d'amitié et plus particulièrement de la vie familiale.

Cependant les aliénations des anciennes sociétés, même si elles excluent tout retour en arrière, n'en laissent pas moins subsister, bien qu'il ne faille pas les exagérer, les aliénations de la société technicienne. Et nous pouvons nous demander si l'homme moderne a quelque chance de les surmonter.

Et sur ce point, il nous semble que tout espoir n'est pas exclu; et cela précisément parce que l'homme moderne en est pleinement conscient et ne s'y résigne pas.

On peut juger bien imparfaites et bien timides les tentatives que j'ai évoquées tout à l'heure pour réintroduire l'homme concret et responsable dans les structures et les mécanismes dépersonnalisés de la société moderne en tant que société technicienne; mais comment, à moins d'être foncièrement et irrémédiablement pessimiste, ne pas voir dans ces tentatives, dans la mesure même où elles répondent à des besoins fortement ressentis et à une ferme intention de réforme, l'amorce d'un processus plus général de libération.

Ainsi, dans les relations du travail, il n'est pas utopique de supposer qu'on passera tôt ou tard des actuelles formules d'intéressement à une restructuration de l'entreprise, du genre de celle que propose Bloch Lainé, qui y réintégrera l'ouvrier. D'ailleurs dans les usines et les services administratifs, l'automation n'est-elle pas en train, par un nouveau développement de la technique, de faire disparaître graduellement l'aliénation du travail en miettes que le progrès technique avait engendré à un stade antérieur ?

Par contre, avec l'automation et l'utilisation de plus en plus répandue des calculatrices électroniques, les membres des grands ensembles bureaucratisés et les citoyens de l'Etat peuvent s'attendre à un traitement de plus en plus dépersonnalisé, car ceci est une condition même de l'efficacité des services qu'on attend et de ces organismes et de l'Etat. Il faut bien

se rendre compte par ailleurs que les seules alternatives à un tel traitement dépersonnalisé sont le favoritisme et le patronage, qui sont des pratiques non seulement inefficaces, mais encore injustes et dégradantes, qu'on ne saurait raisonnablement souhaiter. Cependant cette exigence d'une efficacité, d'une justice et d'une dignité, auxquelles nous ne sommes pas disposés, je crois, à renoncer, appelle les formules de compensation pour l'homme en chair et en os et en âme qui y est soumis. Ces formules existent déjà et leur développement nous semble certain. Service social personnel et institutionnel, services d'orientation scolaire et professionnelle, bureaux de placement, bureaux d'information, services d'accueil et jusqu'aux services régionaux d'orientation des citoyens dans le dédale administratif dont on a proposé la création, autant de moyens susceptibles en se développant de concilier les avantages de l'efficacité et de l'impartialité de la société technicienne avec les exigences psychologiques de l'homme concret.

Quant au problème de la participation et du contrôle démocratiques qui se pose aux citoyens d'un Etat de plus en plus technocratique et aux membres des grands ensembles bureaucratiques que sont devenues non seulement les entreprises, mais encore les organismes professionnels et les groupes d'intérêt, il nous semble qu'il soit destiné à trouver une solution au moins partielle dans les diverses formules de décentralisation, de déconcentration, de consultation et d'organismes conjoints d'élaboration des politiques elles-mêmes qu'on préconise actuellement. Cependant toutes ces formules ne sauraient jamais équivaloir à une démocratie directe, car elles sont toutes

fondées sur le principe de la représentation et que la représentation repose le problème de la participation et du contrôle démocratique au niveau des simples citoyens et des simples membres, où il ne peut être résolu que par un relèvement général de l'éducation, qu'on peut quand même non seulement espérer mais prévoir.

Ne peut-on pas aussi espérer, sinon prévoir avec certitude, un contrôle plus sévère de la publicité et une amélioration de la culture que diffuse l'industrie des moyens de communication de masse ?

Il nous semble donc que l'homme moderne, du moins dans nos sociétés économiquement et politiquement plus évoluées, soit en train de contrôler, sinon de surmonter les aliénations du progrès technique et qu'il ne soit pas, dans la même mesure, destiné à se muer toujours davantage en homme de masse, donnant de plus en plus à la société moderne, jusqu'à quelque sombre totalitarisme à la Huxley ou à la Orwell, les caractères qu'implique la notion déprimante de société de masse.

BIBLIOGRAPHIE

ARENDT, Hannah, *The Human condition,* Doubleday Anchor Books, 1959.

ARON, Raymond, *Dix-huit leçons sur la société industrielle,* Gallimard, Paris, 1962.

BELL, Daniel, "America as a mass society : a critique", in *The end of Ideology,* Ch. I, Collin Books, N.Y., 1962.

BLAU, Peter M., *Bureaucracy in modern society,* Random House, N.Y., 1962.

BURY, J. B., *The Idea of Progress,* Dover publications Inc., N.Y., 1955.

COLE, G. D. H., "Démocratie à l'échelle humaine", *Esprit,* mai, 1956.

De JOUVENEL, Bertrand, "Le mieux vivre dans la société riche", *Diogène,* no 33, janvier-mars 1961.

DION, Léon, "Où va la société moderne ?", *Cité libre,* décembre 1962.

DION, Léon, "Culture populiste et culture pluraliste", *Cité libre,* février 1963.

DION, Léon, "Opinions publiques et systèmes idéologiques", *Ecrits du Canada français,* No XII.

DUMAZEDIER, Joffre, *Vers une civilisation du loisir,* Aux Editions du Seuil, Paris, 1962.

FRIEDMANN, Georges, *Problèmes humains du machinisme industriel,* Gallimard, Paris, 1946.

FRIEDMANN, Georges, *Le travail en miettes,* Gallimard, Paris, 1956.

FRIEDMANN, Georges, "Réévaluation des sociétés modernes", *Diogène,* No 31, juillet-septembre 1960.

FRIEDMANN, John, "Influence de l'intégration du système social sur le développement économique", *Diogène,* 33, janvier-mars 1961.

FROMM, Eric, *The same society,* London, Routledge & Kogan Ltd., 1956.

JOETZ-FIREY, Robert, "Progrès des techniques et volonté de rationalisation", *47ème Semaine Sociale de France,* Grenoble, 1960, p. 63.

JACOBS, Norman, Ed., *Culture for the millions ? Mass media in Modern Society,* D. Van Nostrand Co. Inc., Toronto, 1961.

KORNHAUSER, William, *The politics of Mass society,* The Free Press of Glencoe, 1959.

LACROIX, Jean, "Le public et le privé", *47ème Semaine Sociale de France,* Grenoble, 1960, p. 239.

LAPIERRE, J.-W., "Administration des choses et gouvernement des hommes", *Esprit,* mai 1956.

MORIN, Edgar, "L'esprit du temps", *Essai sur la culture de masse,* Grasset, Paris, 1962.

NAVILLE, Pierre, "Vers l'automatisme social", *Revue française de Sociologie,* juillet-septembre 1960.

RICOEUR, Paul, "Civilisation universelle et cultures nationales", *Esprit,* octobre 1961.

RIESMAN, David; GLAZER, Nathan; DENNEY, Reuel., *The Lonely Crowd,* Doubleday Anchor Books, 1954.

RIVERO, Jean, "Vers de nouvelles structures politiques", *47ème Semaine Sociale de France,* Grenoble, 1960, p. 393.

ROSENBERG, Bernard and WHITE, David Manning, Ed., *Mass Culture, The popular Arts in America,* The Free Press of Glencoe, 1957.

SAUVY, Alfred, "La domination et le nombre des hommes", *Diogène,* 3, juillet 1953.

SAVATIER, René, "Le droit au service de la personne", *47ème Semaine Sociale de France,* Grenoble, 1960, p. 301.

SHILS, Edward, "Considérations théoriques sur la notion de "société de masse", *Diogène,* no 39, juillet-septembre 1962.

THERY, René, "Nouvelles formes et nouveau style de la vie sociale" *47ème Semaine sociale de France,* p. 37, Grenoble, 1960.

TREMBLAY, Maurice, "Le Welfare State et la sécurité sociale", *Service Social,* juillet-août 1960, Les Presses Universitaires Laval, Québec.

WHYTE, William H. junior, *The Organization Man,* Doubleday Anchor Books, 1956.

Y. GASSET, Ortega, *The revolt of the Masses,* Mentor Books, 1950.

MARC LESCARBOT

LES MVSES DE LA NOVVELLE-FRANCE

Avia Pieridum peragro loca
nullius antè Trita solo . . .

A PARIS
Chez Iean Millot, devant S. Barthelemy,
aux trois Coronnes :
Et en sa boutique sur les degrez de la grand'salle
du Palais

M. DC. XII
AVEC PRIVILÈGE DU ROY

A
MONSEIGNEVR
MESSIRE NICOLAS
BRVLART SEIGNEVR
de Sillery, Chancellier de
France et de Navarre

Monseignevr,

Les Muses de la Nouvelle-France ayans passé d'vn autre monde à cetui-ci, aujourd'hui se presentent à voz piés en esperance de recevoir quelque bon accueil de vous, qui estant le Pere de celles qui resident sur le Parnasse de nôtre France Gaulloise et Orientale, desirent aussi que de cette mème affection vne flamme sorte, qui les environne et reçoive en sa tutele. Que si elles sont mal peignées, et rustiquement vetuës, considerez, Monseigneur, le païs d'où elles viennent, incult, herissé de foréts, et habité de peuples vagabons, vivans de chasse, aymans la guerre, méprisans les delicatesses, non civilisés, et en vn mot qu'on appelle Sauvages : et attribués à la communication qu'elles ont euë avec eux, et aux flots de la mer, leur defaut : je veux dire, si elles ne sont en si bonne conche et en bon point comme celles qui ont accoutumé de se presenter à vous. Elles sont encore pour le present semblables à ces poissons qui sont appellés Abramides en la Pécherie d'Oppian, lesquels sans de-

meure certaine changent perpetuellement de place, se trouvans bien en toute sorte de terre, au contraire de plusieurs qui ne peuvent vivre qu'en vn lieu. Poissons vrayment figure du peuple Hebrieu, et de la vie de ce monde, soit qu'on les prenne par leur nom, soit que l'on considere leur façon de vivre, toujours étrangers, conduits par la providence de celui qui les a creés, ainsi que le grand Abraham pere des croyans, duquel non sans cause ilz portent le nom. Mais s'il arrive, Monseigneur, que par vôtre faveur, assistance et support, elles soient vn jour arretées és montagnes du Port Royal et ruisseaux qui en decoulent, et ayent le moyen de se rendre plus civiles et mieux venantes à la cadence des fredons d'Apollon : ainsi qu'aux premiers temps és solennitez publiques et sainctes on dansoit et chantoit les hymnes et cantiques, tant de vive voix que sur tous instruments de Musique à l'honneur du vray Dieu[1] : De mémes elles feront souz vos auspices maintes fétes solennelles, où vôtre nom sera exalté, et en leurs chansons rememorez les bien-faits de celui qui apres avoir bien merité de son Roy, de sa patrie et de toute la Chrétienté, aura encore pris vn soin non indigne d'vn Chancellier de France, qui sera d'aider à l'etablissement des Muses en la France Nouvelle, trans marine, et Occidentale, pour la conversion des peuples infideles.

Vôtre tres-humble et tres-obeissant serviteur,
MARC LESCARBOT,
Vervinois.

(1) Iuges 21, vers. 19, 21, et 2. Sam., ch. 6.

LES MVSES
DE LA
NOVVELLE-FRANCE

AV ROY
ODE PINDARIQVE

presentée à sa Majesté en Novembre
mil six cens sept.

STROPH. I.

Neptvne, donne-moy des vers
Propres à resonner la gloire
Du plus grand Roy que l'Vnivers
Ait produit de longue memoire.
Et puis que sur tes moites eaux
Tendent leurs ailes noz vaisseaux,
Fay qu'avec eux ore je vole
Cornant son renom jusqu'au pole,
Et que porté d'vn trait leger
Sur l'aile de ta large échine,
Ie l'annonce au peuple étranger
Qui demeure au fond de la Chine.

ANTISTROPH.

Muses pourtant pardonnez-moy
Si pour cette heure je m'addresse
Ailleurs qu'à vous, et si la loy
De vous invoquer je transgresse.
Ie ne boy ici d'Helicon
Les douces eaux, ni ma chanson
Ne ressent les fleurs qu'on amasse
Au sommet du double Parnasse.
Neptune commande en ce lieu,
C'est à lui qu'il faut que je rende
Ores mes voeux, et qu'à ce Dieu
De mon chant le ton je demande.

EPOD.

Car quoy qu'il soit quelquefois
Forcené d'ire et de rage,
Il ayme bien toute fois
Des chansons le doux ramage.
Et de cela soucieux
A ses Syrenes il donne
Mainte chanson qui resonne
D'vn chant fort harmonieux,
Qui par ses douces merveilles
Les peu rusez Nautonniers
Attire par les oreilles,
Et les fait ses prisonniers.

STROPH. 2.

Vive donc mon Prince et mon Roy
Par qui respire nôtre France,
Sentant souz le joug de sa loy
Les doux effects de sa clemence.
Lui qui parmi tant de hazars
Qui l'ont suivi de toutes parts
A veincu l'effort de Fortune,
Laquelle en lui n'a part aucune.
Car sa vertu tant seulement
Du haut des cieux favorisée
A jusques dans le Firmament
Sa Majesté authorisée.

ANTISTROPH.

Le jour qu'en France commença
A luire sa belle lumiere,
Le conseil des Dieux s'amassa
Pour sçavoir de quelle maniere
Ils pourroient honorer celui
Qui devoit estre vn jour l'appui
De mainte gent abandonnée
A qui du ciel n'est point donnée
La conoissance de son bien
Et de maint peuple et mainte ville
Policée souz le lien
De la societé civile.

EPOD.

Mars lui donna sa valeur,
Hercule donna sa force,
Et Iupiter sa terreur,
Qui la force méme force.
Mais Vulcan lui façonna
De fin acier bien trempée
Vne foudroyante epée
Qu'en present il lui donna
Pour en frapper les rebelles,
Et la rogue nation
Qui nous a fait des quereles
Souz feinte religion.

STROPH. 3.

Il n'estoit pas hors le berceau,
Il n'avoit quitté son enfance,
Que son âge plus tendre et beau
S'endurcissoit à la souffrance
Des âpres et dures rigueurs
Des froidures et des chaleurs,
Afin qu'vn jour il peust à l'aise
Supporter de Mars le mesaise,
Puis que son destin estoit tel,
Que parmi les chaudes alarmes
Il devoit se rendre immortel,
Par l'effort de ses fieres armes.

ANTISTROPH.

Qui l'a jamais veu sommeiller,
Ou les mains avoir endormies,
Quand il a fallu chamailler
Dessus les troupes ennemies ?
Témoins en sont tant de combats
Où il a cent fois du trépas
Loin repoussé la violence,
De sorte que méme la France,
France nourrice des guerriers,
Par ses longs travaux fatiguée,
Est le sujet de ses lauriers
Pour s'estre contre lui liguée.

EPOD.

Et apres s'estre soumis
La populace mutine,
Il a fait qu'ores Themis
Seurement par tout chemine :
Afin qu'vne ferme paix
Au moyen de la Iustice
En sa maison s'établisse
Qui soit durable à jamais,
Et que toujours souz son aile
Fleurisse la pieté,
Sans qu'oncques elle chancelle
Ni d'vn, ni d'autre côté.

STROPH. 4.

Grand Roy, nous te devons ceci,
Voire mille fois davantage.
Mais il reste encore vn souci
Digne de ton vieillissant âge,
Afin que la posterité
Entende que ta pieté
N'estoit dedans ta Franse enclose.
Il faut, grand Roy, faire vne chose,
Il faut ores du Tout-puissant
Porter le nom souz ta banniere
Où son Soleil resplendissant
Chacun jour finit sa carriere.

ANTISTROPH.

Aye doncques compassion
De tant de peuples qui perissent
Sans loix et sans Religion,
Et de leur misere gemissent.
Si tu veux, grand Roy, tu les peux
Ioindre avec nous en mémes voeux,
Et faire de tous vne Eglise,
Si ta bonté les favorise.
Mais si ton pouvoir souverain
Ne soutient vn si grand affaire
Mais si tu retires ta main,
Qui est ce qui le pourra faire ?

EPOD.

C'est, mon Prince, c'est de toy
Qu'vne antique destinée
A prononcà qu'vn grand Roy
Serait apres mainte année
Du vieil tige des François,
Qui regiroit en justice
Par vne saincte police
Conjointe aux divines loix
Les nations infideles
Qui sont encore en maints lieux,
Et par force les rebelles
Conduiroit dedans les cieux.

LESCARBOT

Apres que nous fumes arrivés au Port Royal en la Nouvelle-France, le sieur du Pont de Honfleur, qui en estoit parti dés le seziéme de Iuillet, desesperant qu'aucun navire deust arriver de France, pour ce que la saison dés-ja se passoit, ayant rencontré par vn grand heur quelques-vns de nos gens (qui à la veuë de la terre du port de Campseau s'estoient mis dans vne chaloupe, et venoient jusques audit Port Royal suivans la côte) parmi des iles, il tourna le cap à rebours, et nous vint trouver avec beaucoup de rejouissance d'vne part et d'autre. Enfin au bout de trois semaines il nous laissa sa barque et vne patache, et se mit avec quelque cinquante hommes qu'il avoit, dans nôtre navire qui retournoit en France. Or, avant son depart, pour lui dire Adieu, je lui fis ces vers ici parmi le tintamarre d'vn peuple confus qui marteloit de toutes parts pour faire ses logemens, lesquels vers furent depuis imprimez à la Rochelle.

ADIEV AVX FRANCOIS

Retournans de la Nouvelle-France
En la France Gaulloise.

Du 25 d'Aoust 1606

Allez doncques, vogués, ô troupe genereuse,
Qui avez surmonté d'vne ame courageuse
Et des vents et des flots les horribles fureurs,
Et de maintes saisons les cruelles rigueurs,
Pour conserver ici de la Françoise gloire
Parmi tant de hazars l'honorable memoire.
Allez doncques, vogués, puissiez-vous outre mer
Vn chacun bien-tot voir son Ithaque fumer :
Et puissions-nous encor au retour de l'année
La méme troupe voir par-deça retournée.

Fatiguez de travaux vous nous laissés ici
Ayans également l'vn de l'autre souci
Vous, que nous ne soyons saisis de maladies
Qui facent à Pluton offrandes de noz vies :
Nous, qu'vn contraire flot, ou vn secret rocher
Ne vienne vôtre nef à l'impourveu toucher.
Mais vn point entre nous met de la différence,
C'est que vous allez voir les beautez de la France,
Vn royaume enrichi depuis les siècles vieux
De tout ce que le monde a de plus precieux;
Et nous comme perdus parmi la gent Sauvage
Demeurons étonnez sur ce marin rivage,
Privez du doux plaisir et du contentement
Que là vous recevrez dés vôtre avenement.

Que di-je, je me trompe, en ce lieu solitaire,
L'homme juste a dequoy à soy-méme complaire,
Et admirer de Dieu la haute Majesté,
S'il en veut contempler l'agreable beauté.
Car qu'on aille rodant toute la terre ronde,
Et qu'on furette encor tous les cachotz du monde,
On ne trouvera rien si beau, ne si parfait
Que l'aspect de ce lieu ne passe d'vn long trait.
Y desirez-vous voir vne large campaigne ?
La mer de toutes parts ses moites rives baigne.
Y desirez-vous voir des côtaux à-l'entour ?
C'est ce qui de ce lieu rend plus beau le sejour.
Y voulez-vous avoir le plaisir de la chasse ?
Vn monde de forêts de toutes parts l'embrasse.
Voulez-vous des oiseaux avoir la venaison ?
Par bendes ils y sont chacun en sa saison.
Cherchez-vous changement en vôtre nourriture ?
La mer abondamment vous fournit de pâture.
Aymez-vous des ruisseaux le douz gazouïllement ?
Les côtaux enlassés en versent largement.
Cherchez-vous le plaisir des verdoyantes iles ?
Ce Port en contient deux capables de deux villes.
Aymez-vous d'vn Echo la babillard e voix ?
Ici peut vn Echo répondre trente fois.
Car lors que du Canon le tonnerre y bourdonne,
Trente fois à-l'entour le méme coup resonne,
Et semble au tremblement que Megere à l'envers
Soit préte d'écrouler tout ce grand Vnivers.
Aymez-vous voir le cours des rivieres profondes ?
Trois rendent à ce lieu le tribut de leurs ondes,

Dont l'Equille ayant eu plus de terre en son lot,
Elle se porte aussi d'vn plus orgueilleux flot,
Et préques assourdit de son bruiant orage
Non le Stadisien (1), mais ce peuple Sauvage.

Bref, contre l'ennemi voulez-vous estre fort
Ce lieu rien que du Ciel ne redoute l'effort.
Car de deux boulevers Nature a son entrée
Si dextrement muni, que toute la contrée
Peut à l'abri d'iceux reposer seurement,
Et en toute saison vivre joyeusement.

Le blé te manque encor, et le fruit de la vigne
Pour faire ton renom par l'vnivers insigne.
Mais si le Tout-puissant benit nôtre labeur,
En bref tu sentiras la celeste faveur
En ton sein decouler ainsi qu'vne rousée
Qui tombe doucement sur la terre embrasée
Au milieu de l'eté (2). Que si on n'a encor
De tes veines tiré la riche mine d'or,
L'argent, l'airain, le fer que tes forêts épesses
Gardent comme en depos sont de belles richesses
Pour le commencement, et peut estre qu'vn jour
Sera la mine d'or découverte à son tour.
Mais c'est ores assez que tu nous puisse rendre
Et du blé et du vin, pour apres entreprendre
Vn vol plus elevé (car le bord de tes eaux
Peut fournir de pature à mille grans troupeaux)

(1) Pline, liv. 6, ch. 29, dit que le Nil aux Catadupes fait vn si grand saut, que du bruit ceux de Stadisis en perdent l'ouyr.

(2) Au pays des Armouchiquois il y a blés et vignes.

Et des villes batir, des maisons et bourgades
Qui servent de retraite aux Françoises peuplades,
Et pour changer les moeurs de cette nation
Qui vit sans Dieu, sans loy, et sans religion.

O trois fois Tout-puissant, ô grand Dieu que j'adore,
Ores que ton Soleil envoye son Aurore
Sur cette terre ici, ne vueilles plus tarder,
Vueilles d'vn oeil piteux ce peuple regarder,
Qui languit attendant ta parfaite lumiere
Trop longuement, helas ! sa divine carriere.

DU PONT (1) dont la vertu vole jusques aux cieux
Pour avoir sceu domter d'vn coeur audacieux
En ces difficultés mille maux, mille peines,
Qui pouvoient souz le faix accraventer tes veines,
Ayant esté ici laissé pour conducteur
A ceux-là qui poussez d'vne pareille ardeur
Ont aussi soutenu en la Nouvelle-France
De leur propre maison la dure et longue absence;
Si-tot que tu verras la face de ton Roy
Di-lui que ses ayeuls pour la Chrétienne loy
Ont jadis triomphé dedans la Palestine,
Et courageusement de la gent Sarazine
Repoussé la fureur és Memphitiques bors,
Et pour la méme cause ont exposé leurs corps
Au gré des vents, des flots, d'vne maratre terre,
Et au guerrier hazard du sanglant cimeterre :

(1) C'est le sieur du Pont de Honfleur.

Qu'ici à peu de frais, sans qu'vn robuste bras
Rougisse au sang humain le meurtrier coutelas
Il se peut acquerir vne gloire semblable,
Laquelle à sa grandeur sera plus proufitable.

Allez doncques, vogués, ô genereux François,
Cependant que plus loin vers les Armouchiquois
Les voiles nous tendons, pour outre Malebarre (1)
Rechercher quelque Port qui nous serve de barre
Soit pour nous opposer à vn fort ennemi,
Ou pour y recevoir seurement nôtre ami,
Et là méme éprouver si la Nouvelle-France
A noz travaux rendra selon nôtre esperance.

Neptune, si jamais tu as favorisé
Ceux qui dessus tes eaux leurs vies ont vsé;
Vray Neptune, fay-nous chacun où il desire
A bon port arriver, afin que ton Empire
Soit par-deça connu en maintes regions,
Et bien-tot frequenté de toutes nations.

(1) Malebarre est vne côte pleine de basses et fort dangereuse.

LE THÉATRE DE NEPTVNE

en la Novvelle-France

Representé sur les flots du Port-Royal le quatorziéme de Novembre mille six cens six, au retour du Sieur de Poutrincourt du païs des Armouchiquois.

Neptune commence revetu d'vn voile de couleur bleuë, et de brodequins, ayant la chevelure et la barbe longues et chenuës, tenant son Trident en main, assis sur son chariot paré de ses couleurs : ledit chariot trainé sur les ondes par six Tritons jusques à l'abord de la chaloupe où s'estoit mis ledit sieur de Poutrincourt et ses gens sortant de la barque pour venir à terre. Lors ladite chaloupe accrochée, Neptune commence ainsi.

NEPTVNE.

ARRETE, Sagamos (1), arréte-toy ici,
Et regardes vn Dieu qui a de toy souci.
Si tu ne me conois, Saturne fut mon pere,
Ie suis de Iupiter et de Pluton le frere.
Entre nous trois jadis fut parti l'Vnivers,
Iupiter eut le ciel, Pluton eut les Enfers,
Et moy plus hazardeux eu la mer en partage,
Et le gouvernement de ce moite heritage.
NEPTVNE c'est mon nom, Neptune l'vn des Dieux
Qui a plus de pouvoir souz la voute des cieux.
Si l'homme veut avoir vne heureuse fortune
Il lui faut implorer le secours de Neptune.
Car celui qui chez soy demeure cazanier
Merite seulement le nom de cuisinier.

Ie fay que le Flameng en peu de temps chemine
Aussi tot que le vent jusques dedans la Chine.
Ie fay que l'homme peut, porté dessus mes eaux,
D'un autre pole voir les inconuz flambeaux,
Et les bornes franchir de la Zone torride,
Ou bouillonnent les flots de l'element liquide.
Sans moy le Roy François d'vn superbe elephant
N'eust du Persan receu le present triumphant :
Et encores sans moy onc les François gendarmes
Es terres du Levant n'eussent planté leurs armes.
Sans moy le Portugais hazardeux sur mes flots
Sans renom croupiroit dans ses rives enclos,
Et n'auroit enlevé les beautez de l'Aurore
Que le monde insensé folatrement adore.

(1) Mot de Sauvage, qui signifie Ami.

Bref sans moy le marchant, pilote, marinier
Seroit en sa maison comme dans vn panier
Sans-à-peine pouvoir sortir de sa province.
Vn Prince ne pourroit secourir l'autre Prince
Que j'auroy separé de mes profondes eaux.
Et toy méme sans moy apres tant d'actes beaux
Que tu as exploités en la Françoise guerre,
N'eusses eu le plaisir d'aborder cette terre.
C'est moy qui sur mon dos ay tes vaisseaux porté
Quand de me visiter tu as eu volonté.
Et nagueres encor c'est moy qui de la Parque
Ay cent fois garenti toy, les tiens, et ta barque.
Ainsi je veux toujours seconder tes desseins,
Ainsi je ne veux point que tes effortz soient vains,
Puis que si constamment tu as eu le courage
De venir de si loin rechercher ce rivage,
Pour établir ici vn Royaume François,
Et y faire garder mes statuts et mes loix.

Par mon sacré Trident, par mon sceptre je jure
Que de favoriser ton projet j'auray cure,
Et oncques je n'auray en moy-même repos
Qu'en tout cet environ je ne voye mes flots
Ahanner souz le faix de dix mille navires
Qui facent d'un clin d'oeil tout ce que tu desires.

Va donc heureusement, et poursui ton chemin
Où le sort te conduit : car je voy le destin
Preparer à la France vn florissant Empire
En ce monde nouveau, qui bien loin fera bruire
Le renom immortel de De Monts et de toy
Souz le regne puissant de HENRY vôtre Roy.

Neptune ayant achevé, vne trompete commence à éclater hautement et encourager les Tritons à faire de méme. Cependant le sieur de Poutrincourt tenoit son epée en main, laquelle il ne remit point au fourreau jusques à ce que les Tritons eurent prononcé comme s'ensuit.

PREMIER TRITON.

Tu peux (grand Sagamos) tu peux te dire heureux
Puisqu'vn Dieu te promet favorable assistance
En l'affaire important que d'vn coeur vigoureux
Hardi tu entreprens, forçant la violence
D'AEole, qui toujours inconstant et leger,
Tantot adesquidés (1), tantot poussé d'envie,
Veut te precipiter, et les tiens au danger.

Neptune est vn grand Dieu, qui cette jalousie
Fera comme fumée en l'air évanouïr :
Et nous ses postillons, malgré l'effort d'AEole,
Ferons en toutes parts de ton courage ouïr
Le renom, qui des-ja en toutes terres vole.

DEVXIÈME TRITON.

Si Iupiter est Roy és cieux
Pour gouverner ça bas les hommes,
Neptune aussi l'est en ces lieux
Pour méme effect; et nous qui sommes

(1) Mot de Sauvage, qui signifie Ami.

Sus suppos, avons grand desir
De voir le temps et la journée
Qu'ayes de tes travaux plaisir
Apres ta course terminée,
Afin qu'en ces côtes ici
Bien-tot retentisse la gloire
Du puissant Neptune : et qu'ainsi
Tu eternises ta memoire.

TROISIÈME TRITON.

France, tu as occasion
De loüer la devotion
De tes enfants dont le courage
Se montre plus grand en cet âge
Qu'il ne fit onc és siecles vieux,
Estans ardemment curieux
De faire éclater tes loüanges
Iusques aux peuples plus étranges,
Et graver ton los immortel
Méme souz ce monde mortel.

Ayde doncques et favorise
Vne si louable entreprise,
Neptune s'offre à ton secours
Qui les tiens maintiendra toujours
Contre toute l'humaine force,
Si quelqu'un contre toy s'efforce.
"Il ne faut jamais rejetter
"Le bien qu'un Dieu nous veut preter."

QVATRIÈME TRITON.

Celui qui point ne se hazarde
Montre qu'il a l'ame coüarde,
Mais celui qui d'vn brave coeur
Meprise des flots la fureur
Pour vn sujet rempli de gloire
Fait à chacun aisement croire
Que de courage et de vertu
Il est tout ceint et revetu,
Et qu'il ne veut que le silence
Tienne son nom en oubliance.

Ainsi ton nom (grand Sagamos)
Retentira dessus les flots
D'or-en-vant, quand dessus l'onde
Tu decouvres ce nouveau monde,
Et y plantes le nom François,
Et la Majesté de tes Rois .

CINQVIÈME TRITON.

Vn Gascon prononca ces vers à peu prés en sa langue.

Sabets aquo que volio diro,
Aqueste Neptune bieillart
L'autre jou faisio del bragart,
Et comme vn bergalant se miro.

N'agaires que faisio l'amou,
Et baisavo vne jeune hillo
Qu'ero plan polide et gentillo,
Et la cerquavo quadejou.

Bezets, ne vous fizets pas trop
En aquels gens de barbos grisos,
Car en aqueles entreprisos
Els ban lou trot et lou galop.

SIXIÈME TRITON.

Vive HENRY le grand Roy des François
Qui maintenant fait vivre souz ses loix
Les nations de sa Nouvelle-France,
Et souz lequel nous avons esperance
De voir bien-tot Neptune reveré
Autant ici qu'oncq' il fut honoré
Par ses sujets sur le Gaullois rivage,
Et en tous lieux où le brave courage
De leurs ayeuls jadis les a porté.
Neptune aussi fera de son côté
Que leurs neveux s'employans sans feintise
A l'ornement de leur belle entreprise,
Tous leurs desseins il favorisera,
Et prosperer sur ses eaux il fera.

Cela fait, Neptune s'équarte vn petit pour faire place à vn canot, dans lequel estoient quatre Sauvages, qui s'approcherent apportans chacun vn present audit sieur de Poutrincourt.

PREMIER SAVVAGE.

Le premier Sauvage offre vn quartier d'Ellan ou Orignac, disant ainsi.

De le part des peuples Sauvages
Qui environnent ces païs
Nous venons rendre les homages
Deuz aux sacrées Fleur-de-lis
Es mains de toy, qui de ton Prince
Représentes la Majesté,
Attendans que cette province
Faces florir en pieté,
En moeurs civils, et toute chose
Qui sert à l'établissement
De ce qui est beau, et repose
En vn royal gouvernement.
Sagamos, si en nos services
Tu as quelque devotion,
A toy en faisons sacrifices
Et à ta generation.
Nos moyens sont vn peu de chasse,
Que d'vn coeur entier nous t'offrons,
Et vivre toujours en ta grace
C'est tout ce que nous desirons.

DEVXIÈME SAVVAGE.

Le deuxiéme Sauvage tenant son arc et sa fleche en main, donne pour son present des peaux de Castors, disant :

Voici la main, l'arc, et la fleche
Qui ont fait la mortele breche
En l'animal de qui la peau
Pourra servir d'vn bon manteau
(Grand Sagamos) à ta hautesse.

Reçoy donc de ma petitesse
Cette offrande qu'à ta grandeur
I'offre du meilleur de mon coeur.

TROISIÈME SAVVAGE.

Le troisiéme Sauvage offre des Matachiaz, c'est à dire, echarpes, et brasselets faits de la main de sa maitresse, disant :

Ce n'est seulement en France
Que commande Cupidon,
Mais en la Nouvelle-France,
Comme entre vous, son brandon
Il allume; et de ses flammes
Il rotit noz pauvres ames,
Et fait planter le bourdon.

Ma maitresse ayant nouvelle
Que tu devois arriver,
M'a dit que pour l'amour d'elle
I'eusse à te venir trouver,
Et qu'offrande je te fisse
De ce petit exercice
Que sa main à sceu ouvrer.

Reçoy doncques d'allegresse
Ce present que je t'adresse
Tout rempli de gentillesse
Pour l'amour de ma maitresse
Qui est ores en detresse,
Et n'aura point de liesse
Si d'vne prompte vitesse
Ie ne lui di la caresse
Que m'aura fait ta hautesse.

Apres que Neptune eut esté remercié par le sieur de Poutrincourt de ses offres au bien de la France, les Sauvages le furent semblablement de leur bonne volonté et devotion; et invitez de venir au Fort Royal prendre du caracona. A l'instant la troupe de Neptune chante en musique à quatre parties ce qui s'ensuit.

Vray Neptune donne nous
Contre tes flots asseurance,
Et fay que nous puissions tous
Vn jour nous revoir en France.

La Musique achevée, la trompete sonne derechef, et chacun prent sa route diversement : les Canons bourdonnent de toutes parts, et semble à ce tonnerre que Proserpine soit en travail d'enfant : ceci causé par la multiplicité des Echoz que les côtaux s'envoient les vns aux autres, lesquels durent plus d'vn quart d'heure.

Le sieur de Poutrincourt arrivé prés du Fort Royal, vn compagnon de gaillarde humeur qui l'attendoit de pié ferme, dit ce qui s'ensuit.

Apres avoir long temps (Sagamos) desiré
Ton retour en ce lieu, en fin le ciel iré
A eu pitié de nous, et nous montrant ta face,
Il nous a fait paroitre vne incroyable grace.

QVATRIÈME SAVVAGE.

Le quatriéme Sauvage n'ayant heureusement chassé par les bois, se presente avec vn harpon en main, et apres ses excuses faites, dit qu'il s'en va à la péche.

SAGAMOS, pardonne moy
Si je viens en telle sorte,
Si me presentant à toy
Quelque present je n'apporte.
Fortune n'est pas toujours
Aux bons chasseurs favorable,
C'est pourquoy ayant recours
A vn maitre plus traitable,
Apres avoir maintefois
Invoqué cette Fortune
Brossant par l'epès des bois,
Ie m'en vay suivre Neptune.

Que Diane en ses foréts
Ceux qu'elle voudra caresse,
Ie n'ay que trop de regrets
D'avoir perdu ma jeunesse
A la suivre par les vaux,
Avecque mille travaux,
Souz des esperances vaines.

Maintenant je m'en vay voir
Par cette côte marine
Si je pourray point avoir
Dequoy fournir ta cuisine :

Et cependant si tu as
Quelque part en ta chaloupe
Vn peu de caraconas (1),
Fournis-en moy et ma troupe.

Sus doncques rotisseurs, depensiers, cuisiniers,
Marmitons, patissiers, fricasseurs, taverniers,
Mettez dessus dessouz pots et plats et cuisine,
Qu'on baille à ces gens si chacun sa quarte pleine,
Ie les voy alterez sicut terra sine aqua.
Garson depeche-toy, baille à chacun son K.
Cuisiniers, ces canars sont-ils point à la broche ?
Qu'on tuë ces poulets, que cette oye on embroche,
Voici venir à nous force bons compagnons
Autant deliberez des dents que des roignons.
Entrez dedans, Messieurs, pour vôtre bien-venuë,
Qu'avant boire chacun hautement éternuë,
A fin de decharger toutes froides humeurs
Et remplir voz cerveaux de plus douces vapeurs.

Ie prie le Lecteur excuser si ces rhimes ne sont si bien limées que les hommes delicats pourroient desirer. Elles ont esté faites à la hate. Mais neantmoins je les ay voulu inserer ici, tant pour-ce qu'elles servent à nôtre Histoire, que pour montrer que nous vivions joyeusement. Le surplus de cette action se peut voir à la fin du chap. 16 liv. 4. de mon Histoire de la Nouvelle France.

(1) C'est du pain.

BIBLIOTHÈQUE SAINT-SULPICE

Achevé d'imprimer
sur papier Rolland Ziphyr Antique
des Papeteries Rolland Ltée,
ce vingt-quatrième jour d'août
de l'année Mil neuf cent soixante-quatre
sur les presses de l'Imprimerie Yamaska Inc.,
de Saint-Hyacinthe

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE